



# LE
# CAPITAINE MAUBERT

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LÉON GOZLAN

# LE CAPITAINE MAUBERT.

## LA CLEF DE CRISTAL



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

# LE
# CAPITAINE MAUBERT

---

## I

### LA MAISON DANS LE BOIS

Les petites localités champêtres semées autour de Paris ont joui, de tout temps, du privilège plus ou moins réel d'offrir des résidences économiques aux familles peu aisées. Quelques années avant la Révolution, beaucoup de gentilshommes qui avaient perdu leur fortune, ou qui n'en avaient jamais eu, se retiraient à Saint-Mandé, joli village bâti à la lisière du bois de Vincennes, et se

prolongeant du côté de Charenton. Si Saint-Mandé ne présentait pas alors, comme aujourd'hui, ces jolis groupes d'habitations moitié urbaines, moitié rurales, s'ouvrant d'un côté sur la rue, et sur des rues avec pavé, réverbères et numéros, de l'autre sur le bois de Vincennes ; s'il ne possédait pas encore une avenue d'une beauté, d'une régularité, d'une élégance tout à fait américaines, digne de rivaliser avec quelques quartiers de New-York et de Philadelphie ; longues rangées de maisons élevées derrière une longue rangée d'arbres, arbres odoriférants, tilleuls qui embaument le ciel, la terre et l'air vers la fin du printemps, maisons qui ressemblent à de petits palais ; si Saint-Mandé n'était pas si joli, il était beaucoup plus sauvage. Le bois de Vincennes le retenait et l'enveloppait en plus d'un endroit ; avant d'y arriver, on avait à traverser des portions assez considérables de terrain planté de chênes et d'ormes. L'hiver, il n'était pas prudent de se laisser attarder loin de sa maison, si l'on ne voulait donner aucune inquiétude à ses enfants et à ses serviteurs. Quoique Vincennes élevât toujours au milieu de la brume ses tourelles pleines de poudre, son donjon rempli de fusils, on parlait souvent d'assassinats commis aux environs : la peur en grossissait le nombre. On n'était pas

fâché, au fond, d'avoir cette peur qui rend si doux, si étroit, si complet le bonheur de se réunir l'hiver autour de la cheminée, quand on est sûr que la porte de la maison est fermée, que la grille l'est aussi, et que les croisées basses sont barricadées comme pour soutenir un siège.

Au nombre des familles peu riches retirées à Saint-Mandé vers 1788, deux occupaient le même enclos, tout à fait à l'extrémité du faubourg tel qu'il est bâti maintenant : c'est-à-dire que la propriété commune aux deux familles se trouvait alors en plein bois, et que les lièvres du roi venaient, en compagnie des chevreuils, brouter le potager, malgré les haies et les fossés.

Quoique les Cramayenne et les Rétal vécussent, pour ainsi dire, sous la même clef, ils n'en occupaient pas moins deux terrains différents, deux maisons distinctes, et les deux chefs de famille savaient, à un arbre près, ce qui appartenait à l'un et ce qui était le bien de l'autre. A l'époque des moissons ou à celle des vendanges, les enfants du comte de Cramayenne et ceux du marquis de Rétal pouvaient se confondre dans les sillons : toutefois, l'épi et la grappe allaient sans erreur à leur destination distincte. Réduits à vivre de leurs revenus, les deux établissements avaient besoin pourtant de s'associer quelquefois ; mais alors,

c'était dans un esprit d'ordre et d'économie. Ainsi, pour garder la double propriété, ils n'avaient qu'un chien, un incommensurable lévrier, qui, à la vérité, pouvait compter pour deux ; ils n'avaient qu'un four, car dans beaucoup de familles le pain se faisait à la maison, à cette époque où le prix du blé subissait dans les campagnes des variations si monstrueuses, que les gens sans précaution étaient toujours à la veille d'une famine ; la même carriole de sapin orange servait à conduire à la ville, à tour de rôle, les jours de gala, tantôt les Rétal et tantôt les Cramayenne, et ce jour-là on enlevait aux panneaux les armes de ceux-ci pour placer les armes de ceux-là. Soumis à une destination complexe ainsi que le lévrier, le four et la carriole, un même domestique endossait alternativement la livrée verte de Cramayenne et la livrée bleue des Rétal, touchant pour cette double représentation deux gages, dont l'importance ne se mesurait pas à l'activité de son personnage. D'autres choses plus triviales, s'il en est aux yeux des gens économes, tombaient dans cette communauté qui n'était pas, on se tromperait si on le croyait, abandonnée à l'arbitraire de la générosité personnelle. Tel jour on salait les viandes destinées aux provisions d'hiver, et chacun apportait en nombre égal ses quartiers de bœuf et ses

planches de lard ; à la fin de l'automne on faisait des confitures dans un même bassin de cuivre et au même feu, et les trois grandes lessives de l'année se pratiquaient aux frais des deux maisons. De là résultait pour elles une réduction notable dans les dépenses, qu'elles auraient pu rendre encore beaucoup plus légères, si elles n'avaient pas été arrêtées par des préjugés dont la ténuité nous échappe. Qui sait ce que les Cramayenne reprochaient à la noblesse des Rétal? Qui peut dire jusqu'à quel point les Rétal estimaient la haute et vieille origine que les Cramayenne donnaient à leur race ? On ne sait pas, de nos jours, la valeur de toutes ces sourdes antipathies fondées sur des causes qui n'existent plus, si ce n'est pour quelques milliers de personnes perdues au milieu d'une nation peu soucieuse de généalogie, de blason et de titres.

Un caractère particulier de la petite noblesse française était la fécondité ; ressemblant à la bourgeoisie par le côté des vertus privées, elle s'entourait comme elle de beaucoup d'enfants. C'était sa joie, mais c'était aussi sa charge. Comment envisager, sans passer la main dans les cheveux, tant de garçons et tant de filles qu'il faut élever, instruire, doter, marier ? Marier ! mot grave, auquel l'État ne savait répondre, pour

venir en aide aux sujets, que par les couvents et les monastères. Affreuse imprévoyance, celle de laisser croître démesurément une population, pour n'avoir plus d'autre moyen de l'arrêter que de l'emprisonner, l'étouffer; que de tuer une fille et un garçon par famille !

Ni la famille des Cramayenne ni celle des Rétal n'avaient échappé à cette espèce de loi commune. Impossible de dire au juste ce qu'elles comptaient d'enfants; quand, l'été, les deux familles étaient réunies sous les arbres, au milieu de la campagne, on en voyait poindre de tous les côtés, et de tous les âges de la jeunesse, et de toutes les nuances. Ceux-ci jouaient dans les blés avec Fly (1), le lévrier gigantesque; plus loin, d'autres grimpaient le long d'un pommier, avec leur grosse tête blonde, dont les cheveux se prenaient aux basses branches; d'autres se donnaient le plaisir de se traîner dans un vieux panier, pour faire croire à leur mère que ce n'était pas avec le fond de leurs pantalons qu'ils ratissaient la terre. Ces cris dans le fond d'un buisson, c'étaient encore des enfants qui prétendaient avoir trouvé un nid d'oiseaux, là où, en vérité, des araignées n'au-

(1) Aucun de nos lecteurs n'ignore sans doute que le mot Fly signifie mouche en anglais, et se prononce Flaï.

raient pas voulu s'installer, tant les petits démons y venaient souvent s'ébattre. Dieu seul pouvait distinguer dans ce pêle-mêle de chapeaux de paille froissés, de petites chemises blanches en lambeaux, de ceintures déchirées, de joues brunies, d'yeux pétillants de santé, ce qui était petite fille et ce qui était petit garçon.

Parmi ces enfants, deux venaient de perdre ce nom. L'un était le fils du comte de Cramayenne, l'autre la fille du marquis de Rétal. Francis était venu passer son temps de vacances à Saint-Mandé, auprès de ses parents, et se reposer de ses travaux classiques, plus rudes que les autres années, car il avait eu à subir ses derniers examens de théologie au collége d'Harcourt. La pâleur de ses veilles faisait déjà place une vigoureuse teinte de santé au milieu de la belle nature d'automne. Plus de livres, plus de leçons, plus de fatigues pendant deux grands mois. Les seuls vers qu'il aimait à se rappeler étaient ceux de Racine, et ce n'était pas sans un frisson heureux qu'il les redisait en courant dans les allées de Vincennes, ou mentalement, quand il était assis à côté de Constance de Rétal, près du perron, sous les touffes de chèvrefeuille et de lierre qui tombaient en cascade, espèce de Niagara de verdure, du vieux mur de la maison. Le jeune Cramayenne touchait

à cette heure de transformation qui s'opère à dix-huit ans, pour l'âme comme pour le corps. Ses cheveux bruns, que l'usage barbare de la poudre n'avait pas encore salis et qu'il ne devait pas souiller, car il allait se faire d'étranges modes dans quelque temps, s'écartaient avec douceur sur son front humble par l'étude sévère et la réflexion, mais hardi et fort de structure, annonçant l'homme tel qu'il serait un jour. Cette saillie prononcée poussait un peu ses yeux dans le fond de la tête, et donnait à son regard la défiance qui n'était pas dans son caractère ; ses lèvres, légèrement ouvertes, exprimaient la franchise, empreinte d'ailleurs sur tout son visage, qui sortait, pour ainsi dire, de sa coque verte, de sa première enveloppe. Tous ses traits participaient à ce travail d'éclosion, qui se manifeste à cet âge de la vie par un renflement sensible à l'arête des os, au contour des muscles, et sous le tissu même de la peau. Si l'on ne pouvait guère assurer que Francis de Cramayenne serait un jour un bel homme, dans l'acception du mot, il était facile pourtant de découvrir en lui les éléments d'une nature solide, à l'évasement de la taille, à l'arc des épaules, et à certain équilibre, sans lequel il n'y a ni grâce ni force dans le corps. On jugeait encore que son développement n'était

pas atteint, aux nœuds qu'offraient ses doigts à l'endroit des articulations, et à la grosseur de ses genoux, dernière particularité qui ne pouvait guère échapper à l'attention dans un siècle où l'on ne portait pas encore ces utiles fourreaux qu'on appelle pantalons.

Un soir, entre autres, Francis et Constance rentraient à la maison, après une chaude journée passée en partie dans le bois de Vincennes, qui n'était pas fréquenté, comme aujourd'hui, par tant d'artilleurs et de bonnes d'enfants : deux fléaux qui se suivent et ne paraissent jamais l'un sans l'autre; un soir donc qu'ils rentraient avec leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, toute la couvée, ils se laissaient devancer, peut-être sans le vouloir, peut-être sans en être fâchés ni l'un ni l'autre. Ils restaient toujours un peu plus en arrière, ne perdant point de vue, cependant, leurs deux familles, ayant constamment la bonne volonté de les joindre, mais ne le faisant pas trop vite, à cause de la facilité de les rallier à loisir, puisqu'ils distinguaient sans peine, quoique la distance s'agrandît devant eux, et le son des voix et la couleur des habits entre le feuillage, quand il s'écartait.

De quoi causaient-ils, de quoi riaient-ils tant tous les deux? tout simplement de la contrariété

que leur causait la piqûre des cousins; moucherons incommodes qui, en automne, circulent par torrents dans le bois de Vincennes, jusqu'à ce que le soleil ait cessé d'être sur l'horizon. On se croirait en Afrique, et le cousin s'y croit aussi, car il bourdonne, pique, s'acharne, dévore comme en Afrique. Constance montrait à Francis ses joues marbrées de rougeurs. Francis montrait à Constance ses mains; ils se plaignaient ironiquement, se frottaient avec des herbes qui avaient la vertu de n'en avoir aucune, et tous ces riens charmants allongeaient le chemin qu'ils reprenaient en agitant à droite et à gauche leurs mouchoirs, afin d'écarter le contact des insectes importuns.

Pour que Constance eût moins à souffrir, Francis lui proposa de lui envelopper la tête dans un mouchoir jusqu'à la sortie du bois. Elle y consentit en riant, et avec le foulard de soie qu'elle tenait, elle voila sa tête et son visage. Deux nœuds flottants l'arrêtèrent à son cou. Elle tendit ensuite la main à Francis pour qu'il la conduisît.

Une de ces routes en équerre, qui égarent si souvent le promeneur inexpérimenté, se présenta à Francis, et il la prit, quoiqu'il n'ignorât pas qu'elle fût la plus détournée, et par conséquent la plus longue.

Il avait passé le bras de Constance sous le sien.

Si Constance eût réfléchi un seul instant, elle se serait aperçue de l'erreur ; car au lieu d'avoir le soleil à sa droite ; elle lui tournait le dos maintenant. Peut-être attribua-t-elle l'obscurité dont elle dut être frappée au voile étendu sur ses yeux. Cependant le temps lui paraissait long, et calculant qu'elle était fort près de Saint-Mandé lorsque Francis s'était chargé de la conduire, elle s'arrêta, dénoua promptement le mouchoir, et regarda autour d'elle avec anxiété : « Où sommes-nous ! s'écria-t-elle ; vous vous êtes trompé de chemin. » Francis, adossé contre un arbre, ne répondait pas ; il n'osait parler de peur de mentir ; il n'osait regarder Constance de peur de laisser voir son trouble.

— Venez, lui dit-elle, c'est par ici le chemin.

— Je le sais bien, répliqua Francis en la suivant ; mais, Constance, j'avais quelque chose à vous dire.

Comme ils n'étaient pas fort loin de la sortie du bois, malgré l'écart qu'ils avaient fait, ils arrivèrent presqu'en même temps que leurs familles à l'habitation de Saint-Mandé.

## II

### LES DEUX CONFIDENCES

La nuit qui suivit fut d'une sérénité ravissante. Constance en passa une grande partie à la croisée pour découvrir, à la lumière si douce et si égale de la lune, l'endroit de la forêt où elle et Francis s'étaient égarés dans la journée. Les heures s'écoulaient, et elle ne se lassait pas d'attacher son regard sur un bouquet d'arbres d'un vert mélancolique. C'est sous ces arbres qu'elle avait entendu ces mots : « Constance j'avais quelque chose à vous dire. »

Constance avait, à ce doux moment de sa vie, seize ans, âge un peu trop déprécié depuis que les femmes ont indéfiniment reculé les limites

des tendres erreurs. On aurait bien dû cependant ne pas leur sacrifier entièrement ce qu'on appelait, avant cette Révolution dont tout n'est pas à blâmer, l'âge des amours, le printemps de la vie, expressions surannées sans doute, mais s'appliquant à une chose qui ne vieillira jamais, la jeunesse. Qu'y a-t-il de plus vieux que les roses, le lis, l'innocence, le premier amour, le premier baiser? Indulgence donc pour tout cela! usons de générosité envers ces vieilleries auxquelles nous avons cru, et auxquelles on croira encore longtemps après nous. C'est un tort de n'avoir pas tout de suite trente ans, mais quel grade bien mérité ne s'acquiert pas avec les années? Les grands maréchaux du sexe ont commencé par être conscrits.

Constance avait seize ans; on aurait à coup sûr trouvé mieux pour représenter l'époque fleurie à laquelle elle touchait; car elle n'était ni frêle, ni blonde ni délicate. Sa taille cependant était flexible, son cou dégagé portait une tête du plus beau type créole. Sur ses lèvres épaisses, et renversées comme les bords roses et veloutés d'un champignon des bois, se peignait l'éclair bleuâtre d'un duvet gracieusement viril; ni aquilin ni relevé, son nez un peu fort avait l'épatement des races du Nord. Là où elle était belle et digne

d'exercer la plume de l'écrivain, c'était à la partie supérieure du visage : quand son regard doux lançait une étincelle lumineuse, il en restait longtemps le souvenir dans la mémoire. Le blanc de ses yeux était doré, par on ne sait quel mélange du sang, qui se remarque chez quelques femmes douées d'une grande beauté. Ses cheveux étaient d'un noir qu'il ne faut comparer à rien ; car chaque belle chevelure noire ou blonde a son ondulation, son velouté, son caractère, qui ne se reproduisent jamais sur une autre tête. Le teint de Constance n'était pas beau, excepté pourtant pour les peintres. Il était chaud, brun, et parfois d'un sombre métallique, quand quelque peine troublait sa santé, bonne mais inégale. Elle avait de fort jolies mains ; rien n'était charmant, tout le monde en convenait, comme de la voir occupée à croiser le grand cachemire blanc de sa mère, lorsque l'hiver elle s'en enveloppait auprès de la cheminée.

Madame de Rétal, qui n'avait pris ce nom qu'en devenant la femme de M. de Rétal, son second mari, ne portait aucun attachement à sa fille aînée, Constance, son unique enfant du premier lit. Deux causes, l'une assez romanesque, l'autre fondée sur l'intérêt, produisaient chez elle cet éloignement. Constance avait été mise en nour-

rice fort loin de Paris, dans un hameau de la Picardie, où sa mère n'était allée la voir qu'au bout de deux ans et demi, et par suite d'une circonstance tragique. Le feu ayant, une nuit d'hiver, dévoré le hameau, la nourrice et une petite fille qu'elle avait du même âge que l'enfant de madame de Rétal périrent étouffées dans les flammes. Quand madame de Rétal, avertie du malheur par le curé de l'endroit, se fut rendue dans la chaumière à demi consumée, elle n'y trouva qu'une femme étrangère, berçant un enfant brûlé au visage et aux mains, presque défiguré. Cette petite fille était-elle bien la sienne? n'était-elle pas celle de la nourrice? tel fut le doute soudain dont elle fut saisie en ne rencontrant auprès d'elle, au milieu des cendres, aucune personne en position de lui dire la vérité sur ce point. Les gens consultés par elle avaient toujours entendu la nourrice donner le même nom d'amitié à l'une et à l'autre enfant ; son mari, d'ailleurs, était si dur, si sauvage, qu'ils osaient rarement venir la voir. En emportant sa fille avec elle, madame de Rétal resta dans la même obscurité.

Une bonne mère n'aurait pas connu cette anxiété, car elle ne serait jamais demeurée deux ans sans aller voir son enfant.

Elevée au couvent, Constance éprouva, en re-

cevant une éducation étroite et solitaire, les premiers effets de l'indifférence maternelle. D'autres chagrins lui étaient réservés. Mme de Rétal devait sa position nouvelle à son second mari. S'il n'était pas riche, il possédait du moins une aisance suffisante, et les enfants qu'elle avait de lui fondaient des espérances certaines sur les parents de sa branche. Les frères de M. de Rétal, tous riches, presque tous célibataires, ne comptaient d'autres héritiers que leurs neveux. Il ne s'agissait que d'attendre avec patience la mort de ses oncles opulents. Jusque-là, on vivait modestement à la campagne. Ainsi, tous les enfants de Mme de Rétal, excepté Constance, ne craignaient rien de l'avenir. Constance seule, quoique l'aînée de la famille, n'avait pour espoir que le mariage : mais qui voulait, à cette époque ambitieuse, d'une fille pauvre? qui serait allé la chercher, pour ainsi dire, au milieu des bois ?

Toutes ces considérations mettaient fort à l'aise Mme de Rétal pour faire à sa fille la confidence qu'elle lui ménageait depuis des années. Le moment lui parut enfin arrivé d'ouvrir cet entretien sérieux. Un matin elle appela Constance et s'enferma avec elle.

Peu de jours avant cette entrevue, Francis avait appris les intentions de son père sur lui.

Destiné par sa naissance et par son titre d'aîné à embrasser la profession des armes, il irait en étudier les éléments à l'école militaire de Bapaume; au bout de deux ans, il entrerait au service du roi dans quelque régiment. Cette détermination ne blessait en rien les goûts du jeune Cramayenne. D'un esprit méditatif, il entrevoyait déjà l'arme à laquelle il se vouerait de préférence : c'était le génie, beau côté de la guerre, sa face la plus intelligente. Il serait de ceux qui ouvrent aux armées des routes à travers les rochers, jettent en une nuit sur un fleuve rapide des ponts que n'écrasent ni les chevaux ni les canons, et qui disent, à une minute près, le moment où s'écrouleront les murs d'une forteresse perdue dans les nuages. Ils sont le cerveau de l'armée; ils triomphent, et leurs doigts ne sont jamais tachés que par l'encre. Dès que son père lui eut révélé ses intentions, Francis n'eut plus d'autre pensée que d'en faire part à Constance. Ne serait-ce pas, pensait-il, l'occasion que je cherche depuis deux mois, le motif bien simple et bien naturel de lui dire combien je vis dans l'espoir de demander un jour sa main, si véritablement elle m'aime? Il doutait qu'elle l'aimât! Rien ne lui donnait cette conviction. Et pourtant elle évitait depuis l'après-midi passée avec lui au bois de

Vincennes, toute promenade loin de la maison; elle refusait constamment de l'accompagner sur l'épinette quand il exécutait sur la flûte quelque morceau de musique, alors si à la mode, du célèbre chevalier Gluck ; elle s'était aperçue qu'elle tremblait en l'accompagnant, et qu'il passait toujours quelques notes dans les endroits pathéthiques.

Constance avait mis, toutefois, de côté cette réserve excessive depuis son entretien secret avec sa mère. Pour peu que Francis eût cherché à la retenir près de lui dans les rares occasions où leurs parents les laissaient seul à seul, elle y aurait maintenant consenti volontiers. Sa position était changée : auparavant, elle ne pouvait que s'exposer à entendre de la bouche d'un jeune homme des paroles dont elle pressentait tacitement et avec une intelligente pudeur la signification; à présent, elle apportait elle-même le prétexte d'une entrevue nécessaire, décisive. Francis l'écouterait, et n'aurait ni le temps ni la volonté de penser à lui, en recevant la confidence que Constance cherchait à lui faire, loin des oreilles indiscrètes des enfants, si terribles à toutes les époques; loin des yeux des domestiques, si vertueux toutes les fois qu'il s'agit de dénoncer. Mais quelque envie qu'ils eussent l'un et l'autre de se

rencontrer quelque part dans l'ombre, ils ne parvenaient pas à se trouver dix minutes ensemble; et cependant s'écoulait la dernière semaine qu'ils devaient encore passer à Saint-Mandé avant de rentrer, elle, au couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple, lui, avant de partir pour l'école militaire de Bapaume, où décidément il se rendait.

Tout conspirait contre eux. Un jour les gros orages d'automne rendaient impraticable le petit sentier sablonneux tracé entre les deux propriétés.

Le lendemain, c'était la visite d'un ami de Paris, qui dévorait les heures où une famille avait l'habitude de se rendre chez l'autre : nouvelle journée perdue! Si, le lendemain, les Gramayenne et les Rétal avaient arrêté de dîner ensemble, le dîner empiétait tant sur la nuit, qu'en se levant de table on allait se coucher. Enfin, la semaine était sur le point de finir sans que le hasard eût favorisé une seule fois ces deux enfants, si tourmentés tous les deux de se dire, l'un le secret de sa peine, l'autre celui de son bonheur.

Il ne leur restait plus pour se voir que la soirée du dimanche au lundi.

## III

### FLY

De fondation, lorsqu'il faisait beau l'été, les deux familles allaient pas à pas, après le souper, car on soupait alors, — la Révolution a proscrit un repas qui n'est plus revenu, — de Saint-Mandé à Vincennes à travers le bois, et l'on s'arrêtait chez M. le gouverneur du château, non pas dans le fort même, c'eût été contre l'ordonnance qui régit la matière, mais dans un petit pavillon extérieur où il invitait ses voisins, qui étaient un peu ses sujets, à prendre des rafraîchissements.

Francis et Constance, chacun à part, fondaient un grand espoir sur cette promenade nocturne à l'air libre.

Les deux familles réunies soupèrent comme de coutume dans la salle verte, pièce d'été, dont les croisées s'alignaient sur la cour, cette cour assombrie et rafraîchie par de si beaux lierres; mais après le café, luxe qui commençait à devenir une des nécessités de la petite noblesse, sans être encore passé dans les mœurs bourgeoises, au lieu de se lever et de donner le signal de départ pour la promenade à Vincennes, le marquis de Rétal, — c'est chez lui qu'on avait soupé, — proposa au comte de Cramayenne une partie de dames. Une partie de dames! Les deux jeunes gens frémirent. Tout le monde savait, mais eux seuls savaient mieux que tout le monde, ce que signifiait cette terrible proposition. Une partie de dames voulait dire huit, douze, vingt parties de dames; cela ne représentait pas une heure de martyre — car on va voir que c'était un martyre pour les assistants — mais la moitié, quelquefois les trois quarts de la nuit.

On apporta le damier; on le plaça à l'endroit où était la table, et à peu de distance de la croisée, qui resta ouverte; quatre flambeanx furent posés sur la table. Il était sept heures environ. Il n'existait pas de rivalité plus acharnée que celle de ces deux hommes lorsqu'ils étaient face à face devant un damier; ils ne se connaissaient plus;

leur ancienne amitié, leur intimité de voisinage, disparaissaient et faisaient place à tout un système de diplomatie, qui commençait par des politesses infinies et qui finissent par des coups de canon. Évidemment plus fort au jeu de dames que son antagoniste, et d'un naturel plus conciliant, M. de Cramayenne avait un étrange duel à soutenir contre le marquis de Rétal dès que ces sortes de rencontres s'engageaient. Suppléant à l'habileté qui lui manquait par de la fanfaronnade et de la colère, M. de Rétal, qui comptait toujours sur une revanche éclatante, mais toujours en retard, comme toutes les revanches éclatantes, voulait, exigeait que les deux familles, trop convaincues de son infériorité, fussent témoins de son triomphe. Jusqu'aux enfants, jusqu'aux malheureux enfants, étaient obligés d'assister au triomphe de M. de Rétal, et d'entrer dans la joie de son succès. Malheur à qui bâillait! malheur à qui parlait tout bas! malheur à qui faisait le mouvement de se lever pour sortir! C'était ce que, dans la famille, on nommait le quart d'heure de Néron.

On s'assit donc autour de la table qui formait le cercle, et laissait, entre elle et le mur de la croisée, un intervalle de la largeur de quelques pieds. Là venait se coucher Fly, le lévrier, à qui

la facilité était ainsi ménagée de sauter par la croisée quand la partie l'ennuyait. Parmi ces pauvres victimes d'une inquisition dioclétienne, combien n'auraient pas voulu, en pareille circonstance, être Fly !

La partie commença : on fit silence.

Les deux jeunes gens se regardèrent et soupirèrent avec leurs yeux.

Quelque effrayé que fût M. de Cramayenne des conséquences d'une partie perdue sur l'esprit de M. de Rétal, sa terreur n'allait jamais pourtant jusqu'à la lui faire gagner volontairement. Il tremblait, mais il gagnait; aussi gagna-t-il au bout d'une demi-heure la première partie ; mais il fut universellement convenu qu'il ne devait sa victoire qu'à la clarté importune d'une bougie placée trop près des yeux de M. de Rétal, dont le sourire ironique n'annonçait rien de bon.

Au milieu de la troisième partie, M. de Cramayenne annonça un coup de quatre.

— Un coup de quatre! s'écria M. de Rétal en fermant les poings.

— Oui, monsieur le marquis, un coup de quatre.

— Mais je ne vois pas.

— Il est pourtant aussi visible qu'inévitable.

— Inévitable, dites-vous !

La figure de M. de Rétal exprima une telle in-

dignation, que les deux familles tremblèrent de terreur. L'ouragan s'élargissait.

— En effet, se reprit-il, vous m'en prenez quatre. Quatre pions ! c'est à ne pas y croire ! Et il donna un si violent coup de pied à Fly, qui dormait sous la table, que le chien, interrompu dans son sommeil, poussa un sourd gémissement.

Ici, il est de rigueur de rappeler que toutes les fois que M. de Rétal était en mauvaise humeur de jeu, il entamait sur le compte de l'infortuné lévrier une de ces récriminations qui aggravaient d'une façon désastreuse la partie de dames. Si l'on n'a pas oublié que le pauvre animal appartenait par moitié égale à la famille Cramayenne et à la famille Rétal, on comprendra la signification des propos tenus sur son compte par l'un de ses maîtres parlant à l'autre. Après le terrible coup de quatre, le marquis de Rétal dit d'abord en murmurant :

— Je ne sais pas de quoi vous nourrissez ce chien, mais il devient chaque jour de plus en plus hargneux.

— Il me semble, reprit le comte de Cramayenne, sans détourner son attention du damier, que que nous le nourrissons en commun.

— Mais il y a nourrir et nourrir, monsieur le comte.

— Monsieur le marquis, vous ne lui donnez pas de truffes, que je sache.

— C'est possible, repartit le joueur malheureux, mais je ne l'engraisse pas non plus avec des coups de bâton. Mais vous allez à dame!... mais vous êtes à dame!... quoi!... à dame! et Fly reçut un second coup de pied, et il poussa un second gémissement encore plus profond que le premier.

Constance avait laissé tomber son éventail : Francis se levait pour le ramasser. — Monsieur le comte, dites à votre fils qu'il renvoie à un autre jour ses procédés galants envers ma fille : ceci peut compromettre une partie à tout jamais. Francis, à demi levé, se rassit; Constance laissa son éventail à terre. Pauvres enfants!

— J'ai gagné, dit tranquillement M. de Cramayenne; et de trois!

— Vous, gagné! je vous en défie! Cela est vrai comme il est vrai que Fly est bien vu chez vous. Ce chien est une victime : vos enfants l'irritent, vos domestiques le battent : on me l'assassine; cependant ce chien vous garde, vous protége, vous défend.

Cette énumération de louanges données au lévrier par M. de Rétal, duquel il avait déjà reçu deux coups de pied, voulait dire tout simplement que le marquis avait perdu sa partie.

La quatrième commença.

— Je vous cède deux pions, dit en entamant le comte de Cramayenne.

Quels mots il avait prononcés! quelles offres il avait faites!

Il s'attira cette réplique: — Vous me cédez deux pions! c'est généreux, c'est beau, monsieur le comte, c'est du Louis XIV... Deux pions! le succès vous donne ce droit, cet avantage... Deux pions! sans doute vous êtes de force à cela; mais je ne les prendrai pas parce qu'au fond vous voulez m'humilier devant ma femme, mes enfants et mes domestiques. Je n'accepte point cette honte. Vous m'en offrez deux, je vous en offre quatre, moi! Savez-vous pourquoi vous gagnez? par l'unique avantage que vous avez sur moi de profiter de mes erreurs, tandis que je ferme les yeux sur les vôtres.

— Monsieur le marquis, répondit le comte de Cramayenne, le gain au jeu découle de la prudence qu'on a et de celle que n'a pas l'adversaire.

Le jeu recommença. Soit que le comte de Cramayenne eût cette fois manqué de son habileté ordinaire, soit qu'il eût pris le généreux parti, mais c'était peu probable, de laisser croire un instant à son antagoniste qu'il aurait enfin une revanche, il lui fournit l'occasion de sortir vain-

queur de la quatrième lutte. Le marquis s'en aperçut avec une joie d'ivresse. Il s'arrêta, il voulait humer lentement son bonheur... Un de ses plus jeunes enfants ayant exprimé, dans ce moment suprême, par un bâillement prolongé, l'intérêt qu'il portait à la chose. « Qu'on l'étouffe! » s'écria M. de Rétal. « A vous, monsieur le comte », reprit-il.

Décidément la fortune revenait à lui. Le jeu de son adversaire s'éparpillait, tandis que pour le sien il s'ouvrait de tous côtés des perspectives superbes ; non seulement il devait gagner, mais gagner sans perdre la moitié de ses pions, comme un maître gagne un écolier. La pitié lui venait déjà.

Il poussa un pion, et il dit timidement :

— J'ai été trop vite, monsieur de Cramayenne, en vous accusant seul du mauvais naturel du lévrier; j'aurais pu étendre le reproche plus loin; je sais chez moi des personnes qui n'ont pas toujours pour cet animal toutes les attentions désirables... Je vous prends deux pions... Après tout, les chiens se gâtent aussi par les trop bons traitements dont ils sont l'objet... Je vous prends encore celui-ci... Vous ne passez pas personnellement pour le haïr ; d'ailleurs il est à vous comme à moi... Je vous souffle celui-ci... Fly, il est juste aussi de le dire, n'a pas de défauts ; s'il

mérite parfois le reproche d'être hargneux, il ne dort jamais la nuit ; c'est une bonne sentinelle que Fly... A dame !

A force d'entendre répéter son nom, Fly, dont le sommeil, pour des causes déjà dites, n'avait pas suivi un cours très régulier, se lève tout à coup, saute sur le Jamier. La mêlée fut horrible; pas un pion ne garda sa place. M. de Rétal n'est plus un homme, il ne se connaît plus ; il saisit le lévrier par les deux oreilles, et sourd aux aboiements tantôt menaçants, tantôt plaintifs qu'il excite, on dirait qu'en ce moment il veut faire deux parts de l'animal, sur lequel il n'a réellement que la moitié d'un droit de propriété. Personne n'osait apaiser ce nouveau gladiateur; chacun redoutait d'approcher du groupe criant et aboyant.

Ce fut dans ce moment bouffon, comme presque tous ceux où se décident les plus graves événements de la vie, que Constance, prenant la main de Francis, lui dit tout bas : — Demain je rentre au couvent, et c'est pour ne jamais en sortir. Dans un an je prendrai le voile, je serai sœur-grise... Promettez-moi d'être là le jour où je prononcerai des vœux éternels.— Constance, j'y serai.

Fly n'avait dévoré que la moitié de la culotte du marquis de Rétal.

## IV

### LA SÉPARATION

Tandis que la carriole affectée au service des deux maisons de Saint-Mandé ramenait Constance de Rétal au couvent de la rue du Temple, M. de Gramayenne et son fils montaient, à Paris, dans la diligence d'Arras, ville principale d'où ils se rendraient ensuite à Bapaume. Afin de dégager Francis des sombres pensées où il le voyait plongé, M. de Gramayenne lui montrait, lorsqu'ils s'arrêtaient aux localités intermédiaires, et l'on s'arrêtait souvent à cette époque peu renommée pour la facilité des voyages, l'agitation

universelle des gens, tous s'entretenant de la prochaine ouverture des États-Généraux. Depuis des siècles aucun événement politique n'avait, en France, intéressé tant de monde à la fois et d'une manière si vive. On semblait en deviner la portée immense, particulière; car ce n'était pas la première fois que la France allait exposer ses griefs par des organes choisis dans chacune de ses provinces. L'importance passait les limites de la simple curiosité de voir réunir à Versailles des députés des trois ordres. C'était le frémissement d'une catastrophe inconnue sur le point d'éclater; une vibration électrique courait à la surface des nerfs d'une nation exaltée au plus haut point. A chaque angle des places publiques la noblesse se consultait entre elle et désignait du doigt le clergé, qui allait aussi par groupes et se recueillait; plus haut en paroles, plus nombreux, le peuple se comptait aussi, et s'entretenait du grand concile appelé à Versailles.

Quoique M. de Cramayenne ne fût pas un de ces hommes prophétiques qui virent du premier coup où tendait cette démonstration qu'il était facile de ne pas provoquer, il voyait avec appréhension tant d'antipathies, tant de haines si longtemps comprimées s'unir, se confondre, prendre le même chemin, se rendre à la même ville, se

donner rendez-vous dans la même salle. Au bout de chacune de ses réflexions, il prenait la main de son fils et lui disait : « Quoi qu'il arrive, mon fils, aimez bien, servez toujours, défendez jusqu'à la mort votre roi. »

Tous les rois de la monarchie auraient été en cause, que Francis n'en aurait pas moins pensé à la maison blanche de Saint-Mandé, qu'il ne pouvait éloigner de son souvenir ; aux douces heures passées dans la cour des lierres, l'après-midi dans le bois de Vincennes ; à Constance, toujours à elle ; à ses dernières paroles, le soir de leur séparation. Ces paroles, il ne cessait de les répéter ; il n'osait y croire. Quoi ! le voile de religieuse, des vœux éternels, une grille entre elle et lui ! Alors son cœur montait, s'enflait comme la mer, ses yeux se remplissaient de larmes, et d'une main émue il abaissait la glace de la voiture pour respirer l'air doux de la campagne.

Ils arrivèrent à Arras vers les quatre heures du soir ; deux heures leur restaient encore pour se rendre à l'école militaire de Bapaume, où Francis n'était pas fâché de s'enfermer avec une douleur à laquelle il n'osait se livrer devant son père. Mais à peine furent-ils descendus à l'hôtel des *Trois-Clefs*, que M. de Cramayenne dit à son fils de changer de costume, et d'apporter quel-

ques soins à sa toilette ; ils ne partiraient pour Bapaume que le lendemain. Ils étaient attendus le soir même chez M. de Kermaji, prévenu depuis huit jours de leur arrivée à Arras. Habitué à l'obéissance la plus stricte, Francis n'objecta ni les mauvaises dispositions d'esprit dans lesquelles il se trouvait pour se présenter chez un officier de marine dont il avait entendu vanter la haute capacité, ni la fatigue du voyage ; cependant il ne put se défendre d'un certain étonnement en pensant au silence gardé par son père tout le long de la route sur cette visite arrêtée tant de jours à l'avance. Sa toilette achevée, il se mit à la disposition de son père, qui, pour la première fois depuis qu'il le connaissait, examina si rien ne clochait dans son costume. D'où venait chez M. de Gramayenne cette crainte de voir son fils forfaire à l'élégance ? il releva avec complaisance le jabot de Francis, trop caché derrière le gilet de de satin ; il arrangea ses longues manchettes tuyautées qui tombaient sans grâce sur ses mains, et il lui dit ensuite de le suivre.

L'hôtel de M. de Kermaji occupait un terrain fort étendu, et ses dispositions intérieures répondaient au développement de la façade. C'était une propriété de famille, arrivée de races en races, éteintes ou dispersées, au chevalier de

Kermaji, ancien capitaine de vaisseau, qui l'occupait avec sa fille, Louisiane, sa fille unique, issue des Kervarec par sa mère.

L'empressement de M. de Kermaji à recevoir son hôte et le fils de son hôte, fut plein d'une cordialité tout à fait dans le caractère expansif du marin breton. Les deux amis se tutoyèrent, et cela mit bien vite à l'aise Louisiane et Francis, à qui les pères épargnaient ainsi les deux tiers au moins de ce chemin tortueux, scabreux, plein d'ennui, qu'on appelle une première entrevue. D'ailleurs, la fille du marin tenait de son père pour la franchise ; c'était la confiance même sous les traits les plus remarquables. Belle, d'un jet olympique, quoique à peine âgée de seize ans ; blanche comme du plus beau sang normand ou breton, quoiqu'elle fût née dans l'Inde, mais il est vrai de dire de père et de mère nés en Bretagne, Louisiane était une véritable enfant par l'enjouement, une enfant de douze ans. C'était vraiment un tort de l'avoir créée si belle avant le temps.

— Mon ami, dit-elle en tendant la main à Francis, si vous n'êtes pas trop fatigué du voyage, je vous montrerai les dernières curiosités que M. de Kermaji, mon père, a reçues de l'Inde, deux beaux tigres avec leur collier d'or ; ils lui sont

envoyés par un prince de ses amis. Venez, je monterai l'un, et vous monterez l'autre.

— Ne vas pas trop les tourmenter, dit M. de Kermaji à Louisiane, en indiquant à Francis qu'il pouvait accompagner sa fille.

Dans l'Inde, où il avait pris part à toutes les batailles livrées aux Anglais sur mer et sur terre, M. de Kermaji avait reçu des princes de ces malheureuses contrées des présents considérables en récompense de ses services. Sa maison d'Arras, ville berceau de ses ancêtres, était devenue le dépôt des trésors qu'il avait rapportés. Les nattes fines, les tentures de cachemire, les fantaisies d'or et d'argent dont ces contrées fabuleuses sont fières, se voyaient partout. On croyait marcher à travers le palais d'un rajah, et son salon de réception avait la physionomie splendide et mystérieuse d'une pagode. Sur la cheminée, aux angles du salon, entre les croisées, s'élevaient hideuses, mais d'or massif, les divinités multiples de Brahma, aux colliers de pierres fines, aux yeux de diamants. C'étaient encore des vases en pierres transparentes, coloriées au Japon, remplissant l'espace d'une lumière verte et orange; et sur des tables ciselées, des porcelaines de dimensions cyclopéennes, monuments de l'adresse exquise des Chinois. Toutes ces merveilles, si

belles pour les étrangers, perdaient tout leur prix aux yeux de celui qui les possédait lorsqu'il songeait que, victime de son amour pour lui, sa femme, madame de Kermaji, était morte dans l'Inde où elle avait voulu le suivre. Le climat l'avait tuée; mais sa bonté et sa grâce s'étaient continuées dans l'unique enfant qu'elle avait laissée à M. de Kermaji, la charmante Louisiane.

Il n'est pas de sorte d'amusements auxquels elle ne força Francis de prendre part avant l'heure du dîner.

Après avoir joué avec les jeunes tigres privés, elle voulut montrer à Francis comment se promènent les princes asiatiques et leurs fiancées. Elle appela, et des domestiques, la plupart attachés autrefois au service de son père lorsqu'il était dans l'Inde, accoururent, et elle se fit porter par eux, à côté de Francis, dans un riche palanquin de soie et de mousseline semées de gouttes d'or. Tous ces caprices de jeune fille étaient si spontanés, si naturels, qu'ils ne permettaient pas à la réflexion d'y supposer la moindre coquetterie cachée. C'était une enfant heureuse et qui ne comprenait pas que la vie fût autre chose qu'une récréation perpétuelle. Rien ne la gênait, ni son père, ni les habitudes guindées, ni une fausse éducation. Le marin l'avait laissée croître

à la grâce de Dieu, et n'en prenant pas plus de souci que d'un garçon. S'il eût continué à servir, il en eût fait un garde-pavillon jusqu'à vingt ans. Il l'avait habituée sans peine à monter aux mâts, et à veiller la nuit pendant la tempête. Dieu aime ces bons naturels-là, et quelquefois il couronne son œuvre en les privant entièrement de passions.

Francis, le mois passé encore élève en théologie au collége d'Harcourt, ne revenait pas de la surprise que lui causait ce caractère sans analogie avec celui des jeunes filles qu'il connaissait à Paris. On sonna le dîner, et elle alla s'asseoir près de lui à table sans plus de cérémonie.

— Voilà des mets français, dit-elle, et voilà des mets indiens qui vous brûleront le palais ; choisissez. Moi, je préfère les mets indiens. Essayez-en, que je voie votre grimace. Allons, je vous en prie.

— Ceci nous fait vieux, mon bon Cramayenne, dit M. de Kermaji à son ami, en lui montrant les deux jeunes gens assis en face d'eux.

— Voyons, ma chère Louisiane, voudrais-tu entrer au couvent ?

— Au couvent ! au couvent ! répondit Louisiane en bondissant comme si elle eût encore été assise sur le dos nerveux de son tigre.

— Entendons-nous, ma bonne amie, dans un couvent de Paris.

— Voulez-vous me tourmenter, mon père ?

— Rassure-toi ; ce n'est point pour devenir religieuse.

— Et pourquoi donc, mon père ?

— Pour y achever ton éducation.

— Est-ce que je n'en sais pas assez ?

— Écoute-moi : notre bon Cramayenne m'a parlé d'un de ses amis, d'un de ses voisins de campagne, qui a placé sa fille dans un couvent de Paris, où elle est fort bien élevée. C'est une garantie pour nous. On lui enseigne la musique, le dessin, et une foule d'autres arts que tu aimes.

— J'aime encore mieux ma liberté.

— Mais, enfant, tu seras libre. Les couvents sont aussi, tu le sais bien, puisque tes cousines sortent de celui de Rennes, des pensions d'où l'on a la facilité de s'en aller tant qu'on n'a pas prononcé des vœux ; et, grâce au ciel, je n'ai pas envie que tu en prononces, ajouta M. de Kermaji en tendant la main à sa fille, qui, après l'avoir baisée avec autant d'étourderie que d'affection, répliqua :

— Mais, mon père cruel, pourquoi ce couvent ?

— Tu n'y resteras qu'un an.

— Pourquoi un an ?

Les deux amis se regardèrent et sourirent.

Francis s'était abandonné à une longue distraction en entendant parler de couvent et de religieuse : son esprit était bien loin.

— Il faut donc qu'on te dise tout ?

— Ah ! je commence à comprendre ! reprit Louisiane ; mais je ne comprends que la moitié.

— Enfin ! dit M. de Kermaji.

— Je sais, poursuivit Louisiane que mes deux cousines furent mises au couvent de Rennes, parce qu'il est d'usage, quand on a perdu sa mère, de passer au moins un an dans une maison religieuse avant de se marier. Mais...

— Assez ! interrompit M. de Kermaji en versant à boire à Francis, assez, ma fille, tu finirais par en savoir plus de la moitié.

Toute autre jeune fille, devinant si bien, eût peut-être baissé la tête à ces paroles après lesquelles il ne restait pas beaucoup à apprendre. Louisiane se retourna vers Francis et le regarda avec un peu plus de curiosité et d'intérêt qu'auparavant.

Francis ne remarqua rien.

Comme M. de Kermaji supposa que ses hôtes avaient besoin de repos, il leur permit de prendre congé de bonne heure. Ils partirent et se ren-

dirent à leur hôtel, qu'ils devaient quitter avant le jour, afin d'arriver de bonne heure à Bapaume.

— Comment trouves-tu Mlle de Kermaji? demanda M. de Cramayenne à son fils, quand ils furent seuls dans leur appartement.

— D'une beauté magnifique, mon père.

— Eh bien, elle aura cent mille livres de dot.

Francis ne fit aucune remarque.

— Et c'est toi qui l'épouseras.

— Moi! mon père.

— Toi. Bonne nuit, monsieur mon fils!

# V

## LOUISIANE

Il est indispensable d'exposer en quelques lignes l'état fébrile où se trouvait Paris depuis l'arrivée des députés aux États-Généraux, car dans la grande histoire politique gravite notre petit épisode de famille. Tout ce que les livres philosophiques avaient mis en avant d'idées justes ou folles, de chimères et de théories praticables, semblait toucher à son heure de réalisation. Il y avait bien encore la Bastille, une armée, un pouvoir, un roi, des prisons, des couvents, des abus, des préjugés ; on était bien encore en présence du siècle de Louis XIV, comme illustration de nom ; du siècle de Louis XV, comme

dépravation de toutes sortes; du siècle de Louis XVI, tout monarchique et entièrement debout; mais il n'était pas un homme de quelque sens qui ne vît dans ces hommes passionnés envoyés par les trois grandes catégories sociales, des instruments plus ou moins volontaires d'une démolition terrible.

Vers le milieu de l'année 1789, pour nous renfermer dans les lignes pacifiques de notre sujet, Mme de Rétal rentra un jour à Saint-Mandé si effrayée, si éperdue de la scène dont malgré elle, elle avait été témoin à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, qu'elle tomba gravement malade. Elle avait vu cent mille hommes armés de piques traînant même des canons, accourir en hurlant vers la Bastille, dont ils avaient défoncé les portes, dont ils avaient démoli les créneaux aux lueurs de l'incendie. Prise au milieu de la foule, elle était demeurée spectatrice de cette scène populaire, et la terreur des incidents l'avait épouvantée au point de la rendre folle pendant quelques heures. Malgré les soins dont elle fut entourée, elle arriva promptement au terme de l'existence. Elle mourut, et sa mort ne vint pas changer la position de Constance. Naturellement plus porté à s'occuper du sort de ses propres enfants que de ceux de sa femme, Mme de

Rétal, le marquis se félicita en secret de savoir Constance au couvent, et destinée à prendre le voile dans l'année.

On se tromperait fort si, en se transportant à la fin du dix-huitième siècle, on raisonnait sur la liberté des femmes, et en général sur la liberté humaine, comme nous avons acquis le droit de raisonner aujourd'hui. Deux faits rendaient parfaitement compte de l'esclavage imposé à quelques parties de la société : la nécessité et l'habitude. Nécessité d'enrichir, de raffermir un individu par famille, puisque la société reposait sur la famille depuis la féodalité ; habitude immémoriale de se soumettre sans révolte à cette nécessité. Cela est si vrai qu'un seul écrivain, et encore n'est-il pas des plus fameux, a osé, à la fin du dix-huitième siècle, exploiter, sans grand succès à son époque, la situation d'une jeune fille forcée par ses parents de prendre le voile et de prononcer des vœux. Ce n'est que dans la *Religieuse* de Diderot qu'on trouve, avec une grande magnificence de style, il est vrai, la peinture d'une violence sociale qui, quelques années plus tard, fournissait l'argument le plus fort, le plus énergique peut-être, contre le pouvoir monarchique. Et même Diderot a tellement peur de manquer d'intérêt en écrivant un admirable livre

qu'il accumule des détails puérils, impossibles, qu'il invente une correspondance assez gauche pour nous obliger à croire à l'authenticité de son récit. Il a peur que la vraisemblance ne soit pas suffisante, que le style le plus original à côté de celui de Voltaire, que la verve la plus spirituelle, la plus colorée, la plus jaillissante, ne fassent pas pardonner le fond du sujet qu'il a choisi.

Il importe donc de ne voir, dans la conduite de M. de Rétal oubliant Constance au couvent, qu'une action fort naturelle.

Quelques mois avant les événements que nous avons rappelés, M. de Kermaji avait conduit lui-même sa fille Louisiane à Paris, et au couvent où était Constance, maison religieuse dont M. de Cramayenne avait entendu faire les plus grands éloges par M^me de Rétal.

La fille du capitaine de vaisseau n'approuvait pas trop le cloître, mais le cloître devait aboutir au mariage avec un homme qui lui plaisait, jeune, fort doux, d'une bonne maison, et qui porterait des épaulettes d'or. Elle entra au couvent avec ces grands motifs d'en supporter les ennuis, les charges et les minutieuses pratiques de dévotion; c'était, à certains égards, de la résignation, car Louisiane n'était pas dévote. Le sens pieux lui manquait, et certes elle n'avait pu guère l'acqué-

rir dans la maison de son père, fort large à l'endroit des offices et des prières.

Mais Louisiane s'exagérait considérablement les contrariétés qui l'attendaient au couvent. Les pensionnaires ne partageaient pas le sort des religieuses : les supérieures, jalouses de ne laisser échapper aucune influence, n'avaient pas la maladresse de s'aliéner, par trop de sévérité, les maisons dont elles acceptaient d'élever les filles. C'était au contraire, et le plus souvent, pour les jeunes personnes, un endroit d'innocence et de bonheur. On les tourmentait fort peu pour leurs leçons car on enseignait peu dans les couvents, et les prières, si elles étaient fréquentes, n'étaient jamais longues.

Et que d'amusements et de plaisirs ne leur procurait-on pas ! Où causait-on avec le plus de liberté, où se levait-on le plus tard, où brodait-on le mieux la tapisserie, où mangeait-on les plus délicieuses pâtisseries, où buvait-on les plus fines liqueurs, le meilleur café, le meilleur chocolat, où chantait-on le mieux la bonne musique, où y avait-il les plus belles fleurs, les plus beaux fruits, où trouvait-on les meilleures amies, si ce n'est au couvent ?

En quelques jours, M^lle de Kermaji changea d'opinion sur la vie des couvents ; mais

en fille légère, elle s'imagina que les religieuses n'étaient pas moins heureuses que les pensionnaires. Elle revint plus tard de cette erreur. En attendant, elle se disait :

— En vérité, je ne sais pas pourquoi je n'ai pas apporté avec moi mes tigres et mon palanquin.

Une particularité de l'éducation de Francis de Cramayenne a peut-être arrêté un instant l'attention du lecteur. Il a été dit dans les premières pages de cette obscure histoire privée, qu'il venait de passer ses derniers examens de théologie lorsqu'il s'était rendu à Saint-Mandé pour jouir de son temps de vacances. On ne comprendrait pas pourquoi il avait étudié la théologie, étant destiné par son père à la carrière des armes. C'est, nous le craignons bien, beaucoup trop douter de la fidélité des souvenirs érudits du lecteur, que de lui rappeler ici en quelques mots que, plus large que précise, l'éducation d'autrefois faisait à tous les jeunes gens des grandes familles une nécessité de l'étude théologique.

Ainsi Turenne et Condé, par exemple, avaient commenté au collège la *Somme* de saint Thomas, longtemps avant d'étudier Polybe. Les mœurs du temps, pédantes si l'on tient à les qualifier ainsi, voulaient cela, comme elles imposent au-

jourd'hui l'étude de l'anglais et de l'allemand à toute éducation un peu complète.

Pourvu d'une sous-lieutenance pendant le cours de sa première année de travaux à l'école militaire de Bapaume, Francis chercha, par son application, à mériter un jour le grade dont il avait été revêtu, grâce à la protection de quelques puissants amis de son père. Francis, du reste, n'aimait pas la guerre à la manière de la plupart des jeunes gens de son âge, uniquement pour le plaisir de tuer à l'ennemi mille hommes de plus qu'il n'en tuera. Il passait avec rapidité sur les scènes de carnage, et il arrivait vite au tableau de pacification qui suit la conquête. Il ne souhaitait de vaincre les nations que dans le but d'améliorer leur sort; allant à elles avec des canons, parce que les canons sont les clefs qui ouvrent souvent les portes de fer de la barbarie.

Il se laissait aller à l'erreur de croire qu'il parviendrait ainsi à dominer le souvenir de Constance, par la pensée bruyante de la gloire; car, jeune homme grave et sérieux, ne s'abusant pas, il la savait à jamais perdue pour lui. Le couvent, aux conditions où elle y était entrée, c'était la mort. Il n'avait plus qu'une seule fois à la voir, le jour où elle s'ensevelirait vivante sous le voile qui ne se relève plus que devant le visage

de Dieu. Il ne nourrissait pas ces folles idées, ces projets romanesques, si rarement réalisés, d'un enlèvement.

A distance, l'imagination se livre à ces sortes de rêves ; mais, en réalité, a-t-on souvent franchi de triples enceintes, arraché des barreaux de fer scellés dans des murs épais, pénétré sans guide sous un réseau de voûtes obscures, conduisant à des milliers de cellules d'une décourageante ressemblance? D'ailleurs, sa conscience lui montrait, comme un crime, la pensée seule de violer la volonté d'une famille, peut-être trompée, peut-être cruelle, mais à coup sûr maîtresse de la destinée d'un enfant. Il ne se promettait que la triste consolation d'entretenir toute sa vie la douleur de la pleurer. Chaque matin il lui écrivait, et chaque soir il renfermait dans une boîte la lettre confidente de sa peine. C'était son écrin précieux.

Quelque grand que fût le respect dont il se sentait pénétré pour son père, il ne consentirait jamais à se marier avec M^lle^ de Kermaji. Avait-il le droit de lui offrir un cœur plein de l'image d'une autre femme? il n'entendait pas de cette manière la fidélité conjugale. Son père lui épargnerait un mensonge, un parjure, une trahison. Telles étaient les pensées de

Francis de Cramayenne à l'école militaire de Bapaume.

La petite colonie de Saint-Mandé aurait vécu encore longtemps dans le sommeil de la même monotonie, sans la mort de Mme de Rétal. Quoique son caractère ne fût pas bon, elle était aimée de Mme de Cramayenne, et l'intimité de ces deux chefs de famille ramenait toujours la concorde entre les deux habitations. Quand elle ne fut plus là, M. de Rétal n'eut plus personne auprès de lui pour tempérer son humeur chagrine ; il s'y livra à plaisir. Des semaines entières s'écoulaient sans qu'il parût chez M. de Cramayenne, fort affligé au fond de cette réserve, mais lassé de suivre, dans tous ses caprices, les fantasques allures de son voisin.

Deux choses, seulement, leur faisaient encore comme une nécessité de ne pas se perdre entièrement de vue. L'une était le besoin pour eux de causer à cœur ouvert des intérêts politiques, alors en ébullition, de blâmer en commun la cour et ses ministres, qui commettaient la faute de tenir à Versailles les États-Généraux. Selon eux, le roi se repentirait d'avoir appelé tant de petits souverains, irrités l'un contre l'autre, et tous contre lui, quand lui pouvait, premier, unique souverain du royaume, gouverner comme

il l'entendait. Pourquoi ce conseil? pourquoi cet avis demandé à tant de sujets? cet aveu public d'impuissance à guérir le mal? Ce thème, si usé aujourd'hui, échauffait alors, et en tous lieux en France, l'esprit public; salons, cafés, cercles, académies, palais, chaumières, ne retentissaient que de la convocation des Etats-Généraux, du danger, de l'opportunité de cette mesure, qui, d'après les uns, sauverait le royaume, d'après les autres, le perdrait.

Une même opinion avait parfaitement uni jusqu'ici les deux voisins de campagne. Le second motif, qui les faisait encore se voir, était moins grave en apparence : c'était Fly, leur chien lévrier. Malheureusement, on va voir qu'une cause tua l'autre, et que toute liaison fut dès lors rompue.

De convention arrêtée, Fly passait une quinzaine chez M. de Rétal, une quinzaine chez M. de Cramayenne; cela a été dit, je crois; on se souvient peut-être aussi, qu'au sujet de cette double servitude, M. de Rétal avait exhalé contre M. de Cramayenne des propos fort durs, un soir qu'il avait perdu au jeu. A l'entendre, Fly était mal nourri, fort mal élevé, pendant son séjour chez M. de Cramayenne. Il ne redevenait gras et honnête que lorsqu'il allait passer l'autre quin-

zaine chez lui, M. de Rétal, quoique en somme l'animal, au bout de ces vicissitudes, restât maigre et irritable, comme doivent être, après tout, et comme sont toujours les chiens lévriers.

Ceci rappelé, il reste à dire comment la question de Fly tua à Saint-Mandé la question des Etats-Généraux.

## VI

### A QUOI TIENT L'AMITIÉ ENTRE LES AMIS

Pour plaire à ses enfants, M. de Cramayenne mit un jour au cou du chien un collier en cuivre entouré de pointes. M. de Rétal s'aperçut de cette galanterie, et la prit fort mal. « Je n'irai pas de toute la semaine chez eux, murmura-t-il. Ces gens-là sont des envahisseurs. » S'il ne se plaignit pas plus fort, c'est que le collier avait été donné à Fly pendant la quinzaine qu'il passait chez M. de Cramayenne. La quinzaine écoulée, Fly fut ramené chez M. de Rétal ; le chien avait le collier. Il l'avait ! Que fait alors M. de Rétal ? Il l'enlève au lévrier, et le renvoie à son voisin avec ces mots :

« Mon cher monsieur de Cramayenne,

« Je ne vous empêche pas, à Dieu ne plaise, de décorer *notre lévrier* d'un collier ; mais veuillez, je vous prie, ne lui appliquer ce signe de propriété, cette marque de servitude qui le constitue votre unique bien, que lorsqu'il sera de quinzaine chez vous.

« Quand Fly est chez moi, il est tout à moi, comme je suis tout à vous en terminant ces lignes, après lesquelles je n'ai plus qu'à me dire, mon cher voisin, votre très humble et très dévoué serviteur.

« Archambault de Rétal. »

M. de Cramayenne répondit à M. de Rétal :

« Mon cher monsieur de Rétal, »

« Si j'avais pensé que ce collier, donné par mes enfants à notre lévrier, eût pu vous faire concevoir la pensée injuste que mes prétentions étaient de m'attribuer exclusivement une propriété, sur laquelle je n'ai que des droits égaux aux vôtres, je me serais gardé de l'acheter. Mon aveu doit vous convaincre combien ce n'était pas là mon intention.

« Oubliez cette petite contrariété, et venez ce soir ; nous causerons des États-Généraux jusqu'à

minuit. Croyez-moi toujours, mon cher voisin, votre très humble et très dévoué serviteur.

« De Cramayenne. »

M. de Rétal n'oublia rien. Il se souvint fort bien, au contraire, et il fit faire au chien, dès le lendemain, un collier pareillement en cuivre, autour duquel un graveur cisela ceci : *Je m'appelle Fly, et j'appartiens à M. le marquis de Rétal, propriétaire à Saint-Mandé.*

Cette inscription était cent foi s plus personnellement ambitieuse que le fait pur et simple d'avoir mis un collier tout uni au cou du chien. Mais M. de Rétal se vengeait. A la rigueur, si le chien n'eût porté le collier et cette inscription que pendant la quinzaine dévolue à M. de Rétal, personne n'aurait eu raison de trop s'en plaindre. Il n'y avait qu'à fermer les yeux sur la déclaration d'une prise de possession purement illusoire ; les rois d'Angleterre se disent bien rois de France. Mais quand revint la quinzaine de M. de Cramayenne, M. de Rétal renvoya à ce dernier le chien, non sans le collier, mais avec le collier chargé de l'inscription. Le défi était formel.

Un peu froissé des intentions ouvertement blessantes de M. de Rétal, M. de Cramayenne lui écrivit :

« MON CHER VOISIN,

« Je ne vous imiterai pas : je laisserai au cou de notre lévrier le collier que vous y avez mis. Je veux par là que vous soyez à même de juger si Fly, pendant sa quinzaine passée chez moi, aura ou non acquis de l'embonpoint.

« Je vous attends toujours pour gémir avec vous sur cette malheureuse idée des États-Généraux.

« Croyez-moi, en toute occasion, votre très humble et très dévoué serviteur.

« DE CRAMAYENNE. »

— C'est un soufflet que je reçois! s'écria M. de Rétal, après avoir lu ce billet. Il laisse le collier à Fly pour me montrer le degré d'embonpoint où il sera parvenu chez eux! pour me faire honte, ils vont l'engraisser, le ballonner; il me reviendra le collier caché dans la graisse. Enfin ces gens-là se démasquent. »

D'une main émue de colère, il écrivit ceci à M. de Cramayenne :

« MONSIEUR,

» Je vous ai compris : votre projet est de me démontrer, en laissant le collier à Fly, que vous saurez nourrir mieux que je ne le fais ce pauvre

animal exposé à de funestes excès de nourriture. Le procédé est ingénieux; mais prenez garde qu'il ne le soit trop. Si le lévrier meurt dans cet essai de vengeance, vous aurez à m'indemniser, songez-y! Il s'agira de grosses sommes, car si l'usufruit du lévrier est à nous deux, monsieur le comte, la propriété en est à moi seul. Fly est né chez moi, dans mes terres.

» A votre invitation d'aller causer chez vous des Etats-Généraux, j'aurai l'honneur de répondre que je ne vois plus les choses du même œil que vous. Le temps et l'expérience modifient les opinions.

» Je n'en ai pas moins l'honneur de me dire, monsieur le comte, votre très humble et très obéissant serviteur.

» De Rétal. »

Cette querelle, comme toutes les querelles entre voisins de campagne, s'envenima de plus en plus. Chaque jour amena sa petite taquinerie, son mot blessant, son coup de coude, toujours à cause du refroidissement survenu à la suite de la dispute dont Fly était le prétexte. Bien entendu que dans ces escarmouches M. de Rétal ne prenait que la part d'une instigation sourde ; elles s'exerçaient entre les bonnes, les jardiniers et les

enfants des deux maisons. Les deux chefs restaient dans leurs tentes.

Quand Fly, au bout de la quinzaine, fut restitué à M. de Rétal, il était tel qu'il avait été confié à M. de Gramayenne, vu qu'un lévrier bien ou mal nourri reste toujours au même point : c'est un des mystères de la création.

La dispute des deux voisins aurait trouvé un terme dans cet état passif du chien inutilement soumis aux tentatives de l'alimentation, si le hasard n'eût reculé ce terme d'une manière fâcheuse.

Un beau jour Fly est perdu. On le cherche, on l'appelle, on le siffle : pas de Fly. Qu'est-il devenu ? On demande aux environs : réponses vagues. La douleur fut égale dans les deux maisons, car il était sincèrement aimé. Il avait tant de défauts !

— Tout ceci, dit M. de Rétal en mettant le doigt sur son front, cache quelque mauvais tour de mon ennemi juré, M. de Gramayenne. La disparition de Fly est son œuvre. Ah ! oui !... eh bien ! nous allons voir, s'écria-t-il d'une voix triomphante ; nous allons voir !

Il fit placarder cette affiche à Saint-Mandé et dans cinq ou six communes circonvoisines :

» Cinq cents livres de récompense à celui qui

trouvera un chien lévrier de couleur grise portant gravés sur son collier son nom et celui de son maître. »

Le lendemain Fly était ramené à M. de Rétal, qui comptait à un garde champêtre les cinq cents livres promises.

M. de Rétal avait calculé, avec beaucoup de raison, que si Fly n'était pas mort, s'il n'était que perdu ou volé, il était tout à fait impossible que la promesse d'une récompense de cinq cents livres ne le fît pas retrouver.

Rentré dans la propriété du lévrier, il écrivit aussitôt à M. de Cramayenne :

« Monsieur le comte,

» Il est de mon devoir de co-propriétaire de notre lévrier Fly, de vous prévenir qu'il est retrouvé, grâce à cinq cents livres promises et accordées. Comme vous avez partagé la douleur quand on l'a cru perdu, il est juste de vous faire partager la joie de son retour. Ce qui n'est pas moins à partager entre vous et moi, c'est ce que j'ai donné à titre de récompense. Veuillez donc me compter deux cent cinquante livres, représentant la moitié de ladite récompense, si je ne me trompe.

» Agréez, monsieur le comte, l'expression de mes hommages respectueux.

» De Rétal. »

Sans sortir de son sang-froid poli, le comte de Cramayenne répondit :

» Monsieur le marquis,

» Je verserais volontiers les deux cent cinquante livres affectées à la récompense due à la personne qui a ramené le chien, si Fly n'eût porté à son cou, quand on l'a retrouvé, un collier vous indiquant comme son seul propriétaire. Ce serait protester contre un témoignage trop respectable que de payer la somme dont vous me parlez ; vous paierez en conséquence de votre titre : vous êtes tout, payez tout.

» J'ai bien regretté votre absence et nos bonnes conversations sur les Etats-Généraux, qui, pour le malheur du royaume, vont si vite en besogne.

» Je me dis constamment votre très dévoué et très humble serviteur.

» De Cramayenne. »

Il n'y eut aucun intervalle entre la réponse du comte de Cramayenne et ces lignes foudroyantes du marquis de Rétal :

» MONSIEUR LE COMTE,

» Vous paierez, oui, vous paierez les deux cent cinquante livres. Trêve à la plaisanterie ! Je ne plaisante plus, moi ! la mesure est comblée ! et si vous ne vous exécutez pas de bonne grâce, je vous traînerai au pied des tribunaux. Quel que soit, au surplus, le parti qu'il vous plaira de prendre, je veux qu'il n'y ait plus rien de commun entre vous et moi. Un mur va s'élever entre votre propriété et la mienne.

» Je regrette peu, monsieur le comte, pour répondre à chaque partie de votre lettre, des discussions politiques où nous ne pourrions plus nous entendre. J'espère beaucoup pour la cause du tiers aux Etats-Généraux, qui ne seront pas, autant que vous vous l'imaginez, le malheur du royaume.

» Je vous salue. » DE RÉTAL. »

Ainsi Fly avait, non seulement brouillé deux familles, séparé deux propriétés, mais il amena un procès féroce, comme le sont tous les procès entre d'anciens amis, entre M. de Cramayenne et M. de Rétal, et fit passer ce dernier, de l'opinion en faveur de la noblesse dont il était, à l'opinion en faveur du tiers, qui finit par lui couper la tête.

La marée révolutionnaire avançait ; on en avait déjà jusqu'à la cheville.

## VII

### LA PRISE DE VOILE

Nul n'ignore que les couvents avaient le privilège de jouir d'un calme inaltérable au milieu même des plus profondes commotions de la société. Celui de la rue du Temple, quoique au centre d'une ville troublée, allumait derrière ses murs paisibles les lampes de sa chapelle. Petite, mais arrangée avec coquetterie, on sentait que des femmes avaient présidé à sa toilette pieuse. De jeunes religieuses seules avaient pu broder aux longues veillées d'hiver, la nappe de l'autel, sur le tissu de laquelle toute l'histoire de la Vierge était racontée à l'aiguille ; tresser des guirlandes en étoffes de couleur autour des médaillons de saintes, dont les piliers étaient ornés ;

donner aux rideaux la légèreté d'un voile, et comme quelque chose d'innocent à leur blancheur. Elles avaient paré la chapelle ainsi qu'elles l'eussent fait de l'une de leurs sœurs destinées comme elles à prendre le voile. Peu de personnes avaient été invitées en dehors du cercle des parents des novices qui allaient prononcer leurs vœux. Ces personnes étaient placées sur plusieurs rangs en face de l'autel, afin d'encourager d'un regard d'affection celles qui avaient besoin de ce dernier appui du monde avant de le quitter pour le reste de leur vie. Par cette disposition, la partie basse de la chapelle se trouvait déserte. Un sentiment de terreur la remplissait. Il faisait froid et sombre dans cette moitié : le contraste était d'autant plus attristant, que l'autre moitié de la chapelle nageait dans un excès de lumières.

Ainsi, à la fois éteinte et éclairée, la chapelle semblait s'être agrandie du cimetière : les pierres tumulaires blanchissaient par plaques dans l'obscurité. Les deux bouts de l'existence claustrale se touchaient. Les tombes étaient de la fête. Dix novices devaient faire profession dans la nuit. Dix familles étaient là. — Place de tristesse et d'honneur, — les mères étaient au premier rang : on les reconnaissait à leur pâleur. Il fallait,

d'après l'usage, qu'elles approuvassent par leur présence la nouvelle condition de leur enfant Leur faiblesse se cachait à peine derrière la fermeté de leurs maris, pères qui faisaient taire le cœur devant de sordides raisons d'héritage, et qui croyaient agir humainement en mettant la moitié de leur famille en esclavage, afin de mieux se dévouer à l'autre moitié.

Une porte de communication avec le cloître même s'ouvrit, et dix novices, parmi lesquelles était Constance de Rétal, parurent vêtues des plus riches habits. Dérision significative, elles avaient repris les pompes de leur premier rang dans le monde ; elles avaient des fleurs à leur tête, des pierreries à leurs bras. Quel triomphe ! quel abaissement ! quel luxe ! quelle tristesse ! Précédées de la supérieure et d'un abbé de Saint-Etienne-du-Haut-Pás, elles défilèrent devant l'autel. Des chants accueillirent leur entrée. Ils avaient une douceur qui ravit. La harpe, l'orgue et la voix s'entretenaient doucement, et ressemblaient au murmure de trois jeunes filles qui sont au bain sous des saules ; l'eau et le vent font ondoyer leurs paroles. Puis l'orgue dominait. Ses sons, pleins dans leur simplicité grave, évoquaient les choses passées, les rendaient présentes comme à ceux qui les virent.

C'était la Colonne dans le désert, les Flammes d'Elie, le torrent qui jaillit sous la baguette du prophète. Et la harpe reprenait ; plus vive, elle venait après l'orgue, comme le cantique après la Bible. C'est la Sulamite qui ouvre la porte d'ivoire à son bien-aimé, la Sulamite ou l'Eglise.

Francis poussa un douloureux soupir. Il était là, il était venu assister au sacrifice irrévocable, celui dont on ne revient pas plus que de la mort. Le jeune sous-lieutenant, en habit bleu de ciel aux parements jaunes, était appuyé dans l'ombre contre une colonne, et suivait, le bras sous son gilet à demi ouvert, la main près de son cœur, cette scène qui lui avait été annoncée il y avait juste un an dans l'habitation de Saint-Mandé. Il y avait un an ! Alors, il n'y avait qu'un an ! elle était libre comme l'oiseau ; elle allait où son caprice la menait. — Pourquoi, se disait Francis, n'avoir pas pris son bras sous mon bras, et nous en être allés tous deux, loin, bien loin, dans d'autres pays, où j'aurais demandé du service pour vivre avec elle, où j'aurais travaillé avec ma tête ou mon épée, puisque c'est la pauvreté, la détestable, l'affreuse pauvreté qui est, au fond, la cause de cet engagement qui va la séparer du monde ! Constance ! Constance ! Constance ! murmurait-il tout bas, en froissant

son linge brodé, Constance ! Constance ! criait-il, la bouche pleine de larmes, et tant que sa poitrine avait de force, quand les chants et la musique retentissaient sous les voûtes de la chapelle. Et mille souvenirs charmants et pleins d'amertume, passaient dans sa mémoire et devant ses yeux à demi voilés par ses pleurs. — C'est bien elle, elle qui est là, elle que je vois, qui se cachait dans les haies d'aubépine au printemps, et se jetait devant moi avec un cri de joyeuse espièglerie pour me surprendre. C'est encore le printemps, l'aubépine est en fleur, et elle est là. Constance! Constance ! Ce pied qui foule ces dalles glacées, et qui pose sur une tombe, combien de fois ne l'ai-je pas tenu dans ma main, lorsqu'elle voulait monter sur l'arbre et cueillir des mûres sauvages ! — Francis déchirait le gant qui cachait sa main, pour voir, pour adorer en idée l'endroit où Constance avait appuyé son pied. — Sait-elle que je suis là, que je la vois, que je pleure, que je souffre des plus cruelles souffrances? Oh ! tourne-toi de mon côté, Constance ! je suis ici, cherche dans l'ombre, cherche-moi, un dernier regard, une dernière attention, je t'en supplie, mais regarde-moi.

Dans la chapelle, les chants avaient un instant cessé.

Sur l'ordre de la supérieure, une novice abaissa le flambeau qu'elle tenait, et en éteignit la flamme en la pressant contre la terre, symbole des adieux qu'elle adressait aux pompes du monde. Les neuf autres novices l'imitèrent; la dernière étouffa mal la flamme; son bras manqua de force.

C'était Constance de Rétal.

Ce premier sacrifice consommé, l'abbé de Saint-Étienne-du-Haut-Pas félicita les jeunes religieuses sur la joie qu'elles devaient ressentir d'avoir éteint la flamme décevante du monde pour allumer dans leurs cœurs une autre flamme plus pure, dont la clarté n'égare jamais.

En s'efforçant de n'être pas trop fastidieux, l'abbé de Saint-Étienne-du-Haut-Pas eut l'habileté d'être parfaitement commun.

L'absence des flambeaux assombrit l'autel, qui ne brilla plus que de la clarté des lampes dont il était orné. L'abbesse dépouilla ensuite les novices de leurs robes et de leurs parures moqueuses. Tout fut mis en un tas : les étoffes riches et les colliers, les broderies, les perles, les gants parfumés. Un mendiant passa avec son bâton là-dessus.

Ainsi dépouillées, les novices semblaient perdre peu à peu leur sang, semblables à ces con-

damnés dont la vie est partie avant que leur tête soit tombée. Blanches du vêtement de pénitence qui était resté attaché à leurs corps, nu-pieds, les cheveux épars, le froid des dalles les gagnait ; leurs lèvres tremblaient, leur front devenait de marbre, et quand elles se relevèrent, on eût dit des statues couchées sur les tombes, et qui dans les nuits de sortilège se dressent peu à peu et vous regardent.

« Je n'aurai jamais le courage de rester jusqu'au bout de la cérémonie, dit Francis, en se cachant la tête dans ses mains et en étouffant ses sanglots contre le marbre de la colonne où il s'appuyait. Mais j'ai promis à Constance d'être là quand elle prononcera ses vœux ; il faut que je reste. De la force, mon Dieu ! de la force ! car mes jambes fléchissent et mon cœur s'en va. Rester ! il faut donc que je la mette dans la terre ! C'est trop, mon Dieu ! »

Il était du devoir de M. l'abbé de Saint-Etienne-du Haut-Pas de faire une nouvelle allocution aux religieuses.

« Vous avez quitté, mes enfants, la livrée bigarrée du démon, pour ne garder que la robe d'innocence. Celle-là ne s'accroche pas aux buissons de la route. Un ange invisible vous sert de porte-queue. »

Cette fois, M. l'abbé de Saint-Etienne-du-Haut-Pas n'avait pas été commun; il s'était montré extravagant.

« Oh! voici le moment de la perdre pour toujours! s'écria Francis. Chère sœur! chère Constance! pauvre abandonnée! qu'as-tu fait au monde? Dans un instant elle appartiendra à la tombe. »

Francis se trompait en pensant que les novices, après avoir été dépouillées de leurs habits, n'avaient plus qu'à prononcer le serment.

La supérieure saisit à deux mains la chevelure pendante de chaque religieuse, et avec de longs ciseaux elle la coupa jusqu'à la racine. Le bruit de l'acier passant autour de ces jolies têtes allait au cœur. Les cheveux tombaient par épaisses poignées. Malgré leur longue préparation à ce sacrifice, les religieuses versèrent des larmes sur les doigts de la supérieure, qui faucha sans pitié toutes ces belles nattes de cheveux partant du milieu de la tête et allant se rattacher derrière l'oreille. Ce fut triste, tous ces visages qui s'obstinaient à être beaux malgré l'outrage qu'ils subissaient.

L'abbé reprit :

« Triomphez! mes filles! triomphez! Au contraire de Samson qui sentait s'évanouir ses forces

en perdant ses cheveux, vous avez recouvré, vous, une incomparable énergie en retranchant cette vaine parure du néant. Du moins le démon ne vous saisira plus par là. »

Cette fois, M. l'abbé de Saint-Étienne-du-Haut-Pas joignit le geste à la parole; il éleva les deux bras en l'air, ce qu'il ne risquait que dans les grandes occasions.

Egaré, ayant à peine la conscience de ce qu'il voyait, et il ne voyait que mademoiselle de Rétal, pâle, méconnaissable, sans ses beaux cheveux, Francis enfonça ses ongles dans sa poitrine, et il dit : « Je ne croyais pas que cela fût si horrible ! si horrible ! Comme c'est long ! Mais tuez-la donc plus vite et tout d'un coup ! »

La supérieure avait monté les marches de l'autel pour se placer à coté de M. l'abbé de Saint-Étienne-du-Haut-Pas.

Elle dit aux religieuses : « Mes filles, il vous reste encore avant d'entrer dans la famille dont je suis la mère, à obtenir votre pardon de tous ceux que vous auriez pu offenser par votre vie passée. Allez dans les bras de vos parents, sur leur sein, vous accuser de vos fautes; recevez leur dernière bénédiction, puis quittez-les pour toujours, et venez avec moi qui vous devancerai dans le ciel, si j'en suis digne. Allez ! »

Sur cette courte et sèche exhortation, les religieuses coururent se jeter entre les bras de leurs mères. Il y eut des embrassements étouffés, des cris mêlés à des cris, des étreintes douloureuses. L'enceinte gémit. Des frères mouillaient de larmes le visage de leur sœur bien-aimée ; les mères recommençaient toujours; rien ne pouvait les arracher de leurs filles. Elles passaient leurs mains sur leurs joues froides, sur leurs petites têtes chauves, comme si elles venaient de naître, elles baisaient leur tête, leurs épaules, leurs mains tremblantes; chères couvées d'enfants qui demandaient pardon de mourir. C'était des silences, des battements de cœur, des sanglots, des adieux, des promesses de se retrouver là-haut. Une mère mettait à sa fille un ruban bleu au bras, afin de la reconnaître dans la foule des ressuscités; l'autre disait à l'autre : « Je t'appellerai de ton petit nom, et tu me répondras comme quand tu étais petite fille. » Comme si les mères et les filles avaient besoin d'un nom ou d'un signe pour se retrouver quelque part dans la création.

Parmi les religieuses, une seule n'était pas accourue comme ses compagnes vers ses parents; c'était Constance de Rétal. Isolée ainsi qu'une pauvre fille sans nom, sans famille, elle laissa tomber sa tête sur son épaule et pleura. Au mo-

ment où elle élevait son regard vers le ciel, afin d'y rechercher la protection en qui elle n'espérait plus sur la terre, elle vit un visage aussi ému que le sien qui la regardait. C'était celui de Louisiane de Kermaji, la jeune pensionnaire du couvent du Temple. La pitié de leurs regards, leur pensée, se croisèrent; elles se pénétrèrent telles que deux étoiles qui, se levant aux deux bouts de l'horizon, à des distances incommensurables, s'unissent par leurs rayonnements. Mlle de Rétal et Mlle de Kermaji s'enlacèrent, et une amitié éternelle fut jurée dans leur cœur devant l'autel allumé, devant le monde, devant Dieu. Et toutes deux pourtant pensaient à Francis de Cramayenne.

« Il ne sera pas venu, murmurait Constance, et je vous en remercie, mon Dieu ! il aurait trop souffert ! »

Quand les religieuses eurent repris leur place, la supérieure fit un signe, et l'on apporta dix cercueils. Chaque religieuse se mit dans un cercueil et resta debout. On jeta dix longs voiles noirs sur les dix religieuses dont les jambes fuyaient de terreur.

Ensuite la supérieure demanda à chacune d'elles si elle s'engageait volontairement à être

sœur grise; neuf répondirent d'une voix mourante : « Oui. »

Vint le tour de Constance de Rétal, et la supérieure l'interrogea ainsi :

— Constance de Rétal, promettez-vous à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance ?

Constance répondit : « Oui ! »

— Le promettez-vous pour toujours?

— Oui, répéta Constance, en tombant dans les bras de Louisiane.

— Et moi aussi ! cria du fond de l'église une voix désespérée, que tout le monde entendit.

# VIII

## LE SERMON

Rien n'était changé à la surface. Paris vivait, courait, s'amusait comme si le terrain n'eût pas été miné sous ses pieds. Dans les rues, c'était le même mouvement bigarré d'une population en rabats, en boucles, en perruques poudrées. Des centaines de couvents qui n'existent plus, fouettaient l'air du bruit de leurs cloches, grosses, petites, lointaines, incessantes; carillon infernal et pieux attaché depuis le moyen âge aux deux pauvres oreilles de Paris. Ainsi qu'au moyen âge, parfaitement respecté sur ce point, des moines de tous les ordres, des religieux de toutes les congrégations, de tous les costumes, de tous les pays de la chrétienté, roulaient sur le pavé de-

puis l'aube du jour jusqu'à minuit ; les uns portant un mort en terre, les autres revenant du marché, le dos chargé de légumes et de poissons ; ceux-ci allant à la cour dans de belles voitures épiscopales, ceux-là promenant processionnellement la châsse du saint dont ils célébraient la fête. Jamais on n'aurait persuadé à un étranger qu'il avait sous les yeux une civilisation arrivée au dernier degré d'agonie. Cela était pourtant. Depuis un an, les États-Généraux fonctionnaient, et si bien et si vite, qu'ils avaient déjà prêté le serment du Jeu-de-Paume, qui était tout simplement le premier serment de désobéir au roi ; pris la Bastille, terrible scène dont la vue seule avait tué M^me de Rétal ; mis la cocarde au chapeau du roi, aboli les droits féodaux, confisqué les biens du clergé. On était donc au commencement de l'année 1790.

Le carême se prêchait à Paris avec la même ferveur dans les couvents, et la même distraction dans le monde que les années précédentes. C'était, comme aujourd'hui, une curiosité plus frivole que pieuse, de courir entendre un prédicateur en renom. On se pressait aux portes des églises, on achetait les places à un prix fort élevé à Notre-Dame et à Saint-Thomas-d'Aquin : religieux enthousiasme, dont le dernier mot était

celui-ci : — Ma foi, ce prédicateur est un bien bel homme.

Le prédicateur chargé du carême au couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple se trouva d'une santé si délicate cette année-là, qu'il manqua de force pour aller jusqu'au bout de sa mission. Deux fois interrompu par une toux alarmante, et obligé de quitter la chaire, il lui fut impossible d'y remonter le jour suivant. Il écrivit à la supérieure de le remplacer. Le contre-temps était malheureux. Où frapper pour avoir un suppléant de quelque mérite au milieu du carême, quand tous les grands talents oratoires étaient occupés? La supérieure s'adressa à l'archevêque. Celui-ci dit avec beaucoup de sens : — Si vous ne pouvez avoir un prédicateur célèbre, tâchez d'en attirer un parfaitement inconnu. Le conseil fut suivi. Le couvent écrivit à un cloître de Franciscains, où se logeaient d'ordinaire les jeunes prêtres qui n'étaient pas encore pourvus. Dans l'étude et la prière, ils attendaient le moment de l'apostolat. On se hâta aussitôt dans le cloître de satisfaire aux vœux de la supérieure du couvent de la rue du Temple.

Les ruines de ce couvent, déjà délabré à la fin du dix-huitième siècle, se distinguent encore dans la vieille rue du Temple; mais que de soins

et de précautions ne faut-il pas employer pour en ressaisir le dessin au milieu de ces maisons bâties sur une partie de l'emplacement qu'il occupait! Dans son jardin on a élevé des usines, des fabriques de cartes à jouer et de moules de boutons. Les moins contestables restes du couvent, ce sont les vieux ormes, dont les branches élevées planent l'été, avec leurs feuilles ridées et leurs oiseaux, sur ces petits murs de boue et ces petites maisons souffreteuses. Quant au corps de logis même qui fut le couvent, il a été haché aux extrémités et défiguré dans l'intérieur. Cependant, ses membres étaient si forts et si caractérisés, que par-ci, par-là, les nervures de pierre percent et reparaissent tantôt au détour d'un escalier, tantôt au plafond d'un appartement. Le serpent a été mal tué. Sur ces fragments vigoureux, qu'aucun bras armé d'une torche ne serait assez long pour atteindre, des traces de fumée se voient et attestent que les planchers ont été abaissés de sept ou huit pieds au moins. Où est donc la religieuse mélancolique qui, en glissant sous ces arceaux de pierre, releva son flambeau et laissa sur sa tête la trace de son passage nocturne? Elle est sans doute sous cette terre humide et triste, dans laquelle des blanchisseuses ont planté les bâtons tortueux qui leur servent à tendre leurs

cordes à linge. C'était là qu'était le cimetière du couvent des Sœurs-Grises.

La petite chapelle était éclairée par de petites bougies vertes et rouges, comme il était d'usage pendant la Passion, et les religieuses attendaient à leur place le prédicateur annoncé. Quoique la méditation leur fût recommandée, toutes s'occupaient intérieurement de ce jeune prêtre, dont on ne connaissait ni la figure ni le talent. Au léger déplacement des sièges qui se fit de la porte à l'autel, on devina sa présence; les regards se levèrent un peu sous le voile. C'était lui. Il arrivait sans faste, à petits pas pressés et doux, sans bruit, modestement, et comme il convient à un prédicateur obscur. A peine l'entendit-on lorsqu'il prononça, à mains jointes, la prière dans laquelle il demandait à Dieu de saintes inspirations. Ses traits se perdaient dans la chute d'ombre de la grosse colonne placée derrière la chaire.

D'une voix incertaine, mais distincte cependant, il annonça que le sujet de son discours roulerait sur le caractère de l'orateur chrétien chargé de publier les grandes et terribles vérités de la religion pendant la Passion. Son titre parut un peu long; il ne prévint pas favorablement. Il commença.

A l'exemple des prédicateurs novices, il aima

mieux, pour plus de sûreté, interroger sa mémoire que de se laisser aller aux élans de sa verve. Ses phrases ne furent que l'arrangement pénible de ses réminiscences; il enchaîna les uns aux autres des emprunts exacts mais sans harmonie entre eux. Sa parole se ressentit de ce travail mécanique. Elle restait voilée comme son regard, comme son visage. C'était un bruit, un bourdonnement que le premier venu aurait aisément produit. Vainement exposa-t-il comment devait être puissante l'autorité personnelle des Pères de l'Église lorsqu'ils sortaient de leur dévorante Thébaïde, pour raconter dans les Catacombes l'histoire ensanglantée du Sauveur, eux que le même supplice attendait presque toujours au sortir de leur prédication. Il cita à l'appui de son texte les grands noms des Augustin, des Chrysostôme, des Cyprien, des Simon; aucun ébranlement ne lui annonçait l'effet de son discours. La chaire demeurait vide. Mécontent de lui-même et fatigué de la lassitude qu'il produisait parmi ses auditeurs, il éclata tout à coup, et à la suite de ce déchirement, sa voix devint sonore, pleine, moelleuse, vibrante; l'église l'étouffait, il l'élargit; son souffle impétueux écarta le brouillard qui l'enveloppait, et son visage, baigné de la sueur d'une victoire pé-

nible, s'illumina d'une blancheur prophétique.

— Ah! mon Dieu, dit Louisiane de Kermaji, en pressant le bras de Constance de Rétal.

— C'est lui, ajouta Constance, en soulevant de ses deux mains agitées par l'effroi le voile abaissé sur son front, et en les laissant retomber sans force. C'est lui!

— Mais que vous ai-je dit jusqu'ici? ma propre condamnation. Oh! mes chères et tendres sœurs, reprit Francis, d'un accent mouillé de larmes, qui suis-je pour prendre la parole dans cette journée? Je vous ai parlé de nos apôtres célèbres, et je sais bégayer à peine quelques idées; j'ai dit combien la pureté de leur belle vie persécutée ajoutait de poids à leurs paroles, et moi je viens, mon Dieu, revêtu seulement depuis quelques jours du caractère sacré de prêtre, prendre leur place comme si j'en étais digne. Je ne suis digne que de votre pitié, vous toutes qui m'entendez. Oh! ne m'écoutez pas! ne m'écoutez plus! Hier, j'étais encore pris dans les liens de ce monde, pour le rachat duquel celui que je venais vous prêcher est mort; hier j'étais, savez-vous quoi? un jeune homme sans innocence, vivant mes jours et mes nuits avec une affection terrestre, et ne la quittant pas, lui sacrifiant mes pensées et ma vie, voyant son nom partout aux pages des

livres saints ouverts devant moi, l'entendant partout, et le répétant sans cesse pour unique prière, quand je voulais prier. Voilà le prêtre qu'on est venu chercher. Je parle d'hier, suis-je meilleur aujourd'hui? Non. Mon repentir est une dérision, car je n'oublie cette si aimée créature qu'en y songeant éternellement; je l'éloigne de ma bouche et je l'appelle de ma pensée; j'ai pris cet habit de prêtre, parce qu'elle est couverte du voile de religieuse, et je ne suis là, mon Dieu! oh! mon Dieu, punissez-moi! que parce qu'elle est ici.

La terreur produite par ces paroles avait couché comme sous un coup de vent toutes les têtes des religieuses.

Deux figures seules se regardaient face à face dans la chapelle et se regardaient fixement.

## IX

### UNE AMITIÉ SAINTE

Ici commença entre les deux religieuses un des plus beaux poèmes de l'amitié. Malheureusement, on n'en sait que la plus faible partie. Que de sublimes pages écrites dans leurs cœurs seulement, où nul n'a pu les lire! C'est au moment de se marier avec Francis, que Louisiane apprend, — et comment l'aurait-elle su plus tôt? — que Francis et Constance de Rétal, son amie, sont l'un pour l'autre l'objet d'une de ces passions qui parcourent toute la vie, comme la foudre parcourt du haut en bas un clocher quand elle a frappé sur sa flèche. Elle seule savait de quelle religieuse le prédicateur avait voulu parler le jour du sermon. N'était-elle pas assise près de Constance? n'avait-elle pas senti le froid de ses

mains lorsqu'elle avait écarté son voile? n'avait-elle pas vu son visage, quand le jeune prêtre, en proie à un instant de folie, d'amour et de piété, s'etait accusé, du haut de la chaire, d'avoir aimé, d'aimer encore une religieuse de la rue du Temple!

Elle alla le lendemain vers Constance, à l'heure de la promenade du soir au jardin, et lui demanda pardon, comme d'une ingratitude, de l'avoir si souvent entretenue de son mariage futur avec Francis de Cramayenne. Pauvre amie! pauvre Constance! comme elle l'avait torturée jour par jour depuis un an, en lui parlant du bonheur qu'elle éprouverait bientôt à échanger son nom de Kermaji pour celui de la vicomtesse de Cramayenne, le nom d'un charmant officier qui deviendrait un brave capitaine en quelques années, Constance avait écouté ses confidences sans mourir, sans pleurer, sans détourner une seule fois la conversation; Constance, tout entière pourtant au souvenir de M. de Cramayenne, et condamnée par la réclusion, par le voile, par des vœux éternels, à ne jamais se trouver avec lui! Mais c'était à admirer à deux genoux tant de résignation. Louisiane se souvenait encore des conseils que Constance lui donnait lorsqu'elle lui parlait de ce mariage, dont chaque heure avançait la réali-

sation. Elevée avec Francis, elle connaissait son caractère comme celui d'un frère. C'était par telle manière de juger les choses qu'on se faisait bien venir de son amitié ; il ne se plaignait jamais, mais la bouderie était persistante chez lui : elle durait des semaines entières, si on ne lui épargnait pas la moitié du chemin de la réconciliation, même eût-il tort.

— Vous m'avez appris cela, vous, chère martyre ! lui disait-elle, en lui baisant les mains; et je ne vous ai pas rendue folle de désespoir ! Que n'est-il libre ! pourquoi nos vœux sont-ils prononcés? je vous ferais une dot et je vous marierais ! et je vous regarderais être heureux. Tu crois à ma sincérité, n'est-ce pas, chère affligée ! reprenait-elle ensuite en mettant la tête de Constance sur son cœur. Je ne te dis pas cela parce que tu ne peux plus être à lui, parce qu'il ne peut plus être à moi, va, crois-le bien, crois-le bien!

A ces paroles, d'autant plus touchantes que Louisiane de Kermaji offrait le modèle des pensionnaires espiègles, Constance de Rétal répondait par les mêmes démonstrations d'amitié. Elle regrettait de toute son âme, et l'on sait si la sincérité l'habitait, d'avoir été un obstacle au mariage de son amie avec M. de Cramayenne.

— Il aurait été heureux avec vous, disait

Constance à Louisiane, tandis qu'il ne le sera pas sur la terre. Elle blâmait la détermination de Francis, qu'elle n'osait appeler une folie.

— Les vœux ne guérissent de rien, ajoutait-elle, il le sait maintenant; je le savais avant lui. Moi, du moins, j'ai l'excuse de l'obéissance; qui l'obligeait, lui, à renoncer au monde? Il aura voulu, oui, il aura voulu, se reprenait ensuite Constance, en tombant peu à peu dans une sorte d'extase triste, me prouver par là que je n'aurai plus à craindre désormais qu'il donne sérieusement son cœur, qu'il partage son nom, qu'il dévoue sa vie à une autre femme. Oh! m'est-il permis ici, sous ce voile, de me réjouir de ce sacrifice? Eh bien! oui, termina-t-elle, je serais morte s'il se fût marié! Viens, Louisiane, allons prier, s'écria-t-elle en quittant le banc de pierre qu'elles occupaient en ce moment toutes les deux dans le jardin du couvent. Viens! cette matinée de printemps me trouble, me bouleverse. Qu'ai-je dit?

Louisiane se leva pour suivre Constance à la chapelle; mais les dernières paroles de la sœur grise lui avaient fait bien du mal.

Quoique assez riche pour vivre tranquillement dans sa maison d'Arras, M. de Kermaji n'eut pas le courage de refuser une petite tournée en Chine, dans le but de rectifier le gisement de la côte

septentrionale du Japon. Louis XVI tenait beaucoup à bien déterminer la configuration de cette partie du globe, vers laquelle il avait déjà envoyé une fois l'illustre et malheureux Lapérouse. M. de Kermaji voulut donner au roi une preuve de son attachement ; il quitta Arras, son cher bien-être, son beau jardin, sa fille, à laquelle il vint faire ses adieux à Paris, et il partit pour les mers de la Chine sur un vaisseau qui l'attendait à Cherbourg. Cette circonstance explique la prolongation du séjour de Louisiane au couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple ; elle y resterait jusqu'au retour de son père. Jamais elle n'eût consenti à cet arrangement sans la nouvelle intimité qui s'était établie à tant de titres entre elle et Constance de Rétal. De peur de trop exciter la curiosité de son père, Louisiane ne lui parla pas de la nouvelle vocation de M. de Cramayenne, et ce qui semblera d'abord plus extraordinaire, M. de Kermaji ne parla pas une seule fois à sa fille de Francis, et c'était pourtant à cause de ce mariage avec Francis qu'il l'avait mise au couvent.

On touchait à la fin de l'année 1791 ; la Révolution allait d'un bon pas, elle ne perdait pas son temps : elle démolissait tous les jours quelque chose autour d'elle, hâtant le moment où elle resterait seule debout, où elle n'aurait plus guère

qu'elle à maintenir, ce qui ne serait pas le moins difficile de son œuvre. Elle avait tué Favras devant les portes de l'Hôtel-de-Ville, supprimé les parlements, décrété la constitution civile du clergé, ramené le roi de Varennes à Paris, et consommé bien d'autres actes, dont nous aurions à nous occuper si nous écrivions l'histoire de France, au lieu de retracer les vicissitudes renfermées dans quelques mètres de terrain. Si nous rappelons ces actes, c'est que l'imperceptible rouage tournait avec le grand, et que les angles ont la même mesure à leur sommet étroit qu'à leur extrémité immense. Seulement les degrés sont plus petits.

Un mur de douze pieds de haut, menace réalisée, s'était élevé entre la propriété de M de Rétal et celle de M. de Cramayenne depuis les dernières explications que ces deux anciens amis avaient eues au sujet de Fly, le chien lévrier. Plus de rapports entre eux ; il n'en était plus de possibles. M. de Rétal, par entêtement plus encore que par conviction, était allé grossir le nombre des grands seigneurs qui embrassèrent, avec Lafayette et Montmorency, la cause de la Révolution.

Saint-Mandé, reconnaissant, lui avait conféré le grade de capitaine dans la garde nationale de la commune. Cet honneur mettait la liberté de son

ennemi entre ses mains, en attendant de le constituer arbitre de sa vie. Il n'est sorte d'ennuis qu'il ne fit subir à M. de Cramayenne. Il l'obligea à tenir constamment un drapeau révolutionnaire à chacune de ses croisées, à figurer à tous les banquets civiques qui se célébraient sur la pelouse, devant une des principales portes du bois, disposition atroce qui forçait M. de Cramayenne à manger son potage froid, une de ses répugnances, et M. de Rétal le savait bien ; il l'accabla en outre de billets de garde, car il n'avait pas manqué de l'enrôler dans les rangs de la garde civique. M. de Cramayenne souffrit pendant plus de deux ans ces vexations sans se plaindre.

Un jour M. de Rétal, en jetant les yeux sur la maison de M. de Cramayenne, vit les drapeaux retirés, les croisées fermées, excepté une seule où flottait un drapeau blanc.

— Un drapeau blanc ! Mon homme est pris, se dit-il en se faisant suivre du maire et de quatre gardes nationaux chez M. de Cramayenne. Mais la porte de la maison ne s'ouvre pas. Sommations faites, on l'enfonce..... toute la famille était partie.

— Il a émigré ! s'écria M. de Rétal, il a émigré ! Nous nous retrouverons aux frontières, ajouta-t-il en remettant son épée de capitaine dans le fourreau.

## X

## LA PLACE MAUBERT

M. de Cramayenne eût émigré beaucoup plus tôt si un malheur, dont il n'avait voulu faire la confidence qu'à M. de Kermaji, ne l'eût condamné à demeurer à Saint-Mandé et à y subir les avanies de son impitoyable voisin. Depuis qu'il avait quitté l'école de Bapaume pour venir à Paris sans la permission de ses supérieurs ni l'agrément de sa famille, et l'on sait qu'il y était venu pour assister à la prise de voile de Constance de Rétal, Francis n'avait donné que des nouvelles vagues de son existence à son père. Il s'était borné à le prévenir de sa sortie de l'école militaire de Bapaume et de son intention irrévocable de n'y plus rentrer. Dans le désir de lui épargner des

perquisitions inutiles et fâcheuses peut-être par leur éclat, il le suppliait de ne pas s'occuper de lui. Dès que son esprit serait plus calme et qu'il serait en position de se faire pardonner une conduite dont il ne cherchait pas à justifier la témérité il irait l'expliquer lui-même. Jusque-là il demandait le silence; il ne cachait pas qu'il était malheureux et qu'il avait renoncé pour toujours à la carrière des armes. Quoique le caractère invariable et ferme de son fils lui fût connu, M. de Cramayenne espérait toujours qu'il reviendrait d'un projet conçu dans un moment de découragement, et cet espoir avait prolongé son séjour à Saint-Mandé, malgré son désir d'échapper à la haine de son voisin. Quand il se décida à quitter ou plutôt à fuir son habitation, il s'était convaincu de l'inutilité d'une plus longue attente, et du danger de ne pas y mettre immédiatement un terme.

On comprend maintenant pourquoi M. de Kermaji avait évité de parler de Francis de Cramayenne à sa fille le jour où il était allé lui faire ses adieux au couvent.

Francis s'était renfermé dans le cloître des Franciscains ; il n'en était plus sorti depuis le soir de son orageuse prédication au couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple. Trop tard, il

reconnaissait enfin l'inutilité de l'assistance qu'il avait demandée à la rigide condition du prêtre. Sa liberté seule était engagée ; son cœur, sa pensée, appartenaient encore aux passions du monde, comme il l'avait avoué lui-même avec tant de spontanéité ; et l'on ne rentre plus dans le monde, il ne l'ignorait pas, quand on en est sorti par la porte qu'il avait choisie. On n'y pénètre plus que sous une forme presque incorporelle, qu'à titre d'homme de Dieu, chargé de relever les âmes courbées, de ramener celles qui s'égarent, de montrer à côté de la persuasion d'un ange l'impassibilité d'un martyr. Cette force, où la prendre, quand on ne l'a pas en soi ! Francis ne comprenait que trop combien il y a de charlatanisme avéré, d'impiété profonde, à indiquer la route aux autres, quand on ne va soi-même que de fossé en fossé ; de menacer son semblable s'il ne renonce pas aux choses de la terre, lorsqu'on y fonde soi-même toutes ses pensées, tous ses attachements. Ce n'est pas la peine d'être prêtre pour vivre en contradiction perpétuelle avec les doctrines qu'on conseille à autrui de pratiquer et de suivre ! Sa tête se brisait à l'angle de ces réflexions ; rien n'en calmait l'effervescence, ni l'étude, ni la prière, ni l'exercice. Il avait demandé en grâce d'occuper, au

fond du jardin du cloître et à la partie supérieure d'une tour en briques consacrée aux observations célestes, pendant la vie de l'avant-dernier supérieur, très versé en astronomie, une pièce depuis longtemps abandonnée. Hommes la plupart épurés au feu des déceptions, les chefs religieux de la communauté y consentirent, et le dispensèrent en même temps des pratiques pénibles de la discipline. Ils le laissèrent aller sans obstacle jusqu'aux dernières limites de la douleur, dans l'espoir que son retour au calme serait complet. On connaissait plus d'une philosophie dans ces maisons si décriées, trop décriées. Depuis plus d'un an il vivait de cette manière, ne sachant rien des affaires du dehors et ne désirant pas les connaître. Chaque mois on renouvelait ses provisions, et on le laissait. Un jour, Francis se leva avec la pensée de confier au supérieur un projet sur lequel il lui fallait avant tout son assentiment. Il descendit de la tour, traversa le petit parc, et se rendit au bâtiment qui était le cloître. Les portes en étaient ouvertes, mais il ne vit personne dans les appartements ; il appela, et aucune voix ne retentit dans les corridors. De portes en portes ouvertes devant lui, il parvint jusqu'à celle de la rue. Il la franchit, et il se trouve au haut du faubourg Saint-Jacques. « L'archevêque, à défaut du

supérieur, se disait-il, m'éclairera sur mon projet de voyage : allons à l'archevêché. »

Le projet de Francis de Cramayenne était celui de saint Xavier et de tant d'autres jeunes imaginations blessées dans leurs tendresses, trompées par les promesses de leur temps, n'importe lesquelles. Comme eux il aspirait à retremper sa vie dans les luttes pour la foi sous un ciel lointain. Ces luttes corps à corps d'un homme avec une nation entière sont héroïques ; si l'on n'en revient pas changé on n'en revient plus. Que de semblables calculs parmi ceux qui allèrent au moyen âge se faire tuer sous les murs de Jérusalem et d'Ascalon ! C'était en Chine, comme missionnaire de la foi, que Francis avait arrêté le dessein de se rendre. En marchant il supputait avec joie les périls dont il se verrait entouré : les risques d'une longue traversée, la rencontre des pirates, la fièvre en débarquant, les tortures assurées aux chrétiens qui cherchaient à convertir. Que de morts certaines ! « Ah ! pourquoi, comment n'y ai-je pas songé plus tôt ! » murmurait-il, sans remarquer les groupes qui se formaient et discouraient avec une étrange curiosité sur son passage.

Des rires railleurs, un mot grossier le saluèrent au détour de la première rue. Il n'entendit pas,

il était en Chine. A quelques pas plus loin, un enfant le saisit à deux mains par le bas de sa soutane, et si fort que le morceau fut emporté.

Francis n'en prit pas d'autre souci.

Dans une ruelle où il s'engagea, une jeune femme se mit devant lui comme pour lui fermer le passage.

— Mais, malheureux! lui dit-elle, vous voulez donc mourir? Ma porte est ouverte, entrez, entrez vite!

Il écarta la femme et passa son chemin.

A peine cette femme, tout épouvantée, rentrait chez elle en fermant sa porte avec violence, de peur d'avoir été vue, qu'une pierre lancée de l'autre bout de la ruelle frappa Francis au visage. « Quelque fragment de tuile se sera détaché d'un toit, pensa-t-il. » Il essuya le sang de sa blessure, et il continua à marcher devant lui.

Cette ruelle qu'il venait de parcourir aboutissait à la place Maubert. « C'est donc un jour de marché, se dit-il, qu'il y a tant de monde et tant de bruit! » — Un étrange marché en effet! A un bout de la place s'élevait, sur une estrade grossière, une table présidée par deux soldats et une espèce de capitaine, et autour de cette table des jeunes gens, des hommes, des vieillards même paraissaient mettre un empressement extraordi-

naire à écrire leurs noms sur une feuille de papier posée sur la caisse d'un tambour. A l'autre bout de la table s'allongeait, fluette et pourprée, une guillotine.

Francis n'avait pas marché quatre pas sur la place Maubert, qu'il fut saisi, crocheté par les pieds, par les bras, par la tête, par le milieu du corps.

— Au dernier les bons ! hurlait-on à ses oreilles.

— D'où sort-il, celui-là?

— Est-ce qu'il est resté pour graine?

— C'est le confesseur du tyran!

— Non, c'est l'abbé de madame Véto...

Francis croyait rêver. Quel rêve!

— Moi, je veux ta culotte, lui dit une femme de la halle.

— Moi, ton rabat, monseigneur.

— Moi, tes boucles d'argent, je t'en rendrai la monnaie.

— Moi, tes souliers, tu n'en as pas besoin pour le voyage que tu vas faire.

— Moi, tes manchettes, je m'en arrangerai un battant-l'œil; c'est du fin point d'Alençon : voyons ça, beau muguet de sacristie.

— Est-ce que tu ne nous laisseras que ta peau? lui criaient aux oreilles d'autres nuées de femmes enivrées, les bras nus, le regard farouche, les

mains ouvertes près de son cou, pies braillardes, enragées, sorties effarées du colombier du bourreau.

— Que vous ai-je fait? demanda enfin Francis, qu'on avait mis un instant sur ses jambes pour contenter le désir qu'avait de le voir tout le beau monde de l'endroit.

— Qu'est-ce qu'il nous a fait? Il demande qu'est-ce qu'il nous a fait : personne ne veut ici répondre à sa question?

— Je vais tranquillement chez monseigneur l'archevêque de Paris.

— Il a dit monseigneur!

La place clapota de rire comme une mare à grenouilles dans une soirée du mois d'août.

— Il a dit monseigneur! Monseigneur de quoi? monseigneur du diable! De quel monseigneur parles-tu? comment est-il? où est-il logé? de quel vin boit-il, ton monseigneur? donne-nous sa pratique,

— Je suis donc fou? réfléchit tristement le pauvre Francis. Cependant c'est bien moi; me voilà au milieu de la place Maubert, j'y suis presque nu et couvert de sang et de boue.

— Comment te nommes-tu, citoyen? lui dit un homme qui vint vers lui du fond d'un cabaret un verre d'eau-de-vie à la main, une pipe à la

bouche et une immense cocarde tricolore sur un bonnet rouge.

— Francis, vicomte de Cramayenne.

— Ah! tu es vicomte! lui dit son interlocuteur. Cela te va bien dans ce moment. Et tu dis cela sans broncher?

— Pourquoi ne le dirais-je pas? j'avoue aussi que je suis prêtre, et que je suis sorti il y a une demi-heure du cloître des Franciscains.

— Tu es noble et tu es prêtre! il ne te manque plus que d'être roi pour être complet. Et où allais-tu?

— Je me rendais chez monseigneur l'archevêque de Paris pour lui demander la faveur d'aller en Chine convertir les habitants au christianisme.

L'espèce de juge rapporteur qui avait questionné Francis avala d'un trait son verre d'eau-de-vie, heurta sa pipe sur l'ongle du pouce afin d'en chasser la cendre, et, après tous ces mouvements lents et précis, il dit à Francis :

— Qu'aimes-tu mieux, ceci ou cela? ceci est la guillotine, et cela est la lanterne : tu as le choix.

— Je ne vous comprends pas, répondit Francis.

— En ce cas, tu t'en rapportes à nous. Qu'il

éternue dans le panier, n'est-ce pas, mes oiseaux? dit cet homme en jetant sa question sur la mer houleuse étendue tout autour de lui et de Francis.

— Oui! oui! qu'il éternue dans le panier!

— Dieu vous bénisse! cria un Auvergnat qui prenait le frais à sa croisée.

La tempête sourit au bon mot de l'Auvergnat, et elle rit plus fort encore quand Francis eut répondu naïvement :

— Je vous remercie.

— Allons! marche, lui dit le bonnet rouge qui avait rempli les fonctions de juge, ce n'est pas loin.

— Mon Dieu! qu'est-ce que tout ceci! se demandait Francis. Où me conduit-on?

Il était déjà sur les marches de l'échafaud lorsque le capitaine qui présidait aux enrôlements volontaires, quitta sa place pour courir de toute la vitesse de ses jambes. La foule s'écarte devant lui, il fait signe au bourreau permanent d'arrêter, et en deux bonds il est à côté de Francis.

— Mon camarade à Bapaume! s'écria le capitaine en embrassant Francis. Mais on va te tuer, mon pauvre rêveur, lui dit-il; on va te tuer! tu n'as pas l'air de t'en douter. Éveille-toi donc!

Nous sommes en pleine république ; on a tué les nobles, on a tué les prêtres, on a tué le roi, on a tué la reine.

— Je n'en savais rien, dit Francis, en rendant à son ami le capitaine recruteur ses témoignages publics d'affection; depuis un an j'étais dans la tour du cloître des Franciscains, je n'en suis descendu que ce matin.

— Laisse-moi-faire, Francis.

— Citoyens, reprit le capitaine en étendant le bras afin d'obtenir le silence, citoyens, ce jeune homme est une malheureuse victime du fanatisme religieux. Ses parents, d'ignobles *ci-devant*, l'avaient cloîtré, muré, étouffé dans un monastère depuis trois ans, et il ignorait que le soleil de la liberté avait lui sur la patrie. Oui! depuis trois ans! Le mois passé, il vous souvient, on chassa de leur antre les Franciscains, mais en les expulsant on oublia dans la tour du cloître ce malheureux qui n'avait jamais voulu être prêtre, et qui rougit d'être noble. Répandrez-vous son sang? n'a-t-il pas assez souffert? voyez sa pâleur, voyez ses souffrances ! D'ailleurs, de quoi est-il coupable?

— Grâce ! grâce ! crièrent ces mêmes femmes qui avaient déchiré Francis avec leurs ongles.

Une d'elles monta sur l'échafaud et lui appliqua un gros baiser sur la bouche.

— Je vous offre en lui, poursuivit le capitaine recruteur, un défenseur de plus pour la patrie en danger. Dès ce moment la victime échappée au fanatisme devient soldat de la République. C'est moi qui reçois ici, à la face du ciel, son engagement. Il ne se nomme plus Francis de Cramayenne, mais il prend le nom de cette place patriotiquement populaire... Tu te nommes Maubert, grenadier de la république.

— Vive la république! cria la foule.

Francis et le capitaine recruteur descendirent, dans les bras l'un de l'autre, les marches de l'échafaud.

— Ce soir, dit le libérateur à Francis, tu partiras pour la frontière. Viens signer ton engagement sur le tambour.

— Où est Constance? murmura Francis en quittant Paris le soir même sous le costume de soldat pour se rendre aux frontières, et en passant devant le couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple.

Sur la porte du couvent on lisait à un écriteau :

ESTAMINET NATIONAL.

# XI

## UN AMI FIDÈLE

Au fond de son âme, quoiqu'il n'osât pas se l'avouer, M. de Rétal ne professait pas un amour très vif ni très sincère pour la République; le royaliste s'était déguisé dans un moment d'orgie, mais, sous le déguisement, le royaliste était resté. D'abord il s'était montré républicain pour faire peur à son voisin; maintenant il se disait encore républicain, parce qu'il avait horriblement peur des autres. Par combien de bassesses, d'hypocrisies et d'exagérations ne payait-il pas un déplorable moment de vengeance, et de vengeance inutile! Il ne croyait jamais donner assez de preuves de son civisme à ceux auprès desquels son titre de marquis ne lui serait jamais pardonné,

quoi qu'il fît. Depuis deux ans il se maintenait, par un miracle perpétuel, au milieu de ces faux tournoyantes qui fauchaient d'une aube à l'autre des têtes d'hommes. A force d'habileté, il était presque parvenu cependant à convaincre de son patriotisme les plus défiants. De sa maison il avait fait un club; il fut parrain, il nomma son filleul Brutus; il portait de la poudre, il se coiffa d'un bonnet rouge, il endossa la carmagnole; il baptisait autrefois ses roses du nom de Marie-Antoinette, de madame Elisabeth, il eut des roses Couthon, des tulipes Robespierre et Marat; enfin il n'est sorte d'apostasie qu'il n'imposât, avec l'apparence de l'enthousiasme, à ses opinions, à ses goûts, à ses sentiments primitifs. Il n'oublia qu'un point, qu'une chose, et l'oubli de cette chose lui fut fatal, mortel.

Cette chose était son chien.

On se souvient de ses guerres intestines avec M. de Cramayenne au sujet de Fly, et surtout de l'horrible collision domestique née de ce malheureux collier en cuivre sur lequel étaient gravés ces mots . *Je m'appelle Fly, et j'appartiens à M. le marquis de Rétal*. Eh bien! le croirait-on! il oublia, dans ses préoccupations républicaines, d'arracher du cou du chien cet ornement séditieux, de le briser, de l'anéantir. Un ennemi lut

l'inscription, dénonça le marquis par dévouement à la patrie, et M. de Rétal fut aussitôt arrêté, mis en jugement. On sait ce qu'étaient les jugements du Tribunal révolutionnaire. Accusé de haute trahison, de pactiser avec l'étranger, de regretter l'ancien ordre de choses, M. de Rétal fut condamné tout simplement à la peine de mort. Cependant, comme il avait rendu quelques services à sa commune, ses juges consentirent à ce qu'il fût exécuté, non sur la place de la Révolution, avec le commun des traîtres, mais à la barrière du Trône, qui, certes, portait un autre nom à cette époque.

Fly l'accompagna jusqu'à l'échafaud, prouvant par là, le généreux animal, qu'aux heures de guerres civiles un chien vaut mieux qu'un homme, puisque M. de Rétal avait obligé son meilleur ami, M. le comte de Cramayenne, à s'exiler et que lui, Fly, n'avait pas abandonné son maître.

## XII

### UNE FÊTE DE LA PATRIE

L'énergie humaine ne s'éleva jamais si haut qu'à l'époque où la France ruinée, ensanglantée au dedans, méprisée au dehors, tira de ses flancs épuisés quatorze armées, et les poussa aux frontières. Les historiens ont dit ces admirables chocs de toutes les nations contre la nôtre; je n'ai à parler ici, heureusement pour moi, que de la bravoure isolée d'un jeune homme. Quelques traits de plume, quelques gouttes d'encre suffiront. Le héros n'exige pas une grande toile ; son biographe n'a qu'une demi-feuille de papier à lui donner.

Francis se battit comme un homme décidé à se faire tuer : on ne se bat jamais si bien. Cent hommes de sa compagnie ayant été détachés

pour s'emparer d'une pièce de canon servie par des Autrichiens, il s'offrit pour être du nombre. On l'accepta. Campée sur un mamelon, la pièce dominait la plaine, son feu était incessant. Elle tirait à plaisir. Cinq cents pas étaient sa distance. Après les premiers vingt pas, le capitaine et vingt hommes tombent, et ne se relèvent plus. Il est vrai que les artilleurs autrichiens avaient aussi perdu quelques-uns des leurs, grâce à une fusillade nettement dirigée. Le lieutenant prend le commandement, fait recharger les armes, regarde ses républicains et marche. Seconde volée de la pièce. Cette fois, quarante fantassins sont mis hors de combat; on ne retrouva pas la jambe gauche du lieutenant, lorsqu'on voulut le lendemain lui rendre les honneurs de la sépulture. Les cent hommes étaient donc réduits à trente-huit. Mais ce reste intrépide n'était plus qu'à quarante pas environ de la pièce qui n'était plus manœuvrée que par trois hommes, car les Autrichiens avaient été touchés aussi. Une question assez grave se présentait. Si les trente-huit survivants arrivaient sur la pièce d'artillerie avant qu'elle vomît la mitraille dont on la gorgeait, la pièce était à eux; si elle faisait feu avant qu'ils fussent sur elle... elle fit feu. Le coup porta en plein. Il ne resta qu'un homme sur ses pieds, qui

en usa bien. Francis s'élance, et d'un coup de fusil il tue un canonnier, d'un coup de sabre, il se défait de l'autre; le troisième s'en alla. Francis encloua la pièce.

Quand il rejoignit son corps, le général lui dit :

— Comment te nommes-tu ?

— Maubert, répondit-il, simple soldat de la République.

— Capitaine Maubert, lui dit le général, la Convention te nommera colonel; c'est tout ce que je puis t'offrir. Tu n'as pas d'habit et je n'ai pas de bottes. Viens m'embrasser.

Appelé, ainsi qu'il était d'usage, à rendre compte à la Convention nationale de ses opérations militaires, le général emmena Francis avec lui à Paris. Ils furent admis tous les deux à l'honneur d'une séance spéciale. Le général déposa aux pieds de l'assemblée les drapeaux pris aux Autrichiens; Francis, le maillet à l'aide duquel il avait mis hors de service la pièce de canon. Dans son rapport circonstancié, le général raconta avec le calme et le laconisme militaires le courage réfléchi du soldat debout à ses côtés. Les tribunes applaudirent avec enthousiasme, et l'on connaît l'enthousiasme du public de cette époque volcanique. Dans tous les cœurs, dans tous les yeux se lisait le désir unanime de voir décerner

à Francis une récompense digne de lui, digne de la nation. Quand les lions sont bons, le miel coule de leur bouche comme de la gueule de celui que tua Samson. Mais elles étaient rares, les récompenses en 93. La Convention déclarait qu'on avait bien mérité de la patrie, et tout était dit. Cette récompense en valait certes bien d'autres, et Francis, qui n'en attendait aucune, s'en fût contenté. Malheureusement il n'était en réalité que simple soldat; l'usage s'opposait à ce qu'une si haute et si solennelle mention fût exprimée à propos de l'exploit isolé d'un militaire obscur. En le nommant colonel, la Convention ratifiait l'engagement du général, mais elle ne payait au fond par aucun mouvement de générosité une belle action, sentie profondément par le peuple. Habitué pendant des siècles à voir prodiguer les distinctions, les titres, les honneurs, auxiliaire vital des monarchies, le peuple ne pouvait encore s'habituer à une reconnaissance ineffective, purement mentale, et pour ainsi dire toute de tête. Il n'avait à donner que des pleurs d'admiration, des cris sortis de l'âme, et cela le tourmentait comme une ingratitude, à ce brave et noble enfant debout devant lui, peuple souverain, debout en face de la plus formidable assemblée qui se soit jamais trouvée au monde. La noble modestie, la

douce candeur de Francis qu'il appelait l'intrépide Maubert, augmentaient encore ses regrets.

Embarrassée de cet énergique accueil fait par le peuple au jeune soldat, la Convention cherchait à concilier ses devoirs, prescrits par des règlements inviolables, avec cet immense désir de gratitude qui se manifestait comme un ordre autour d'elle. On ne sait de quelle manière se serait terminée cette anxiété si honorable pour Francis, si tout à coup les portes de la salle ne se fussent ouvertes pour laisser passer, au bruit du canon qui tonnait sur la place du Carrousel, au murmure confus de vingt mille voix, au bruit des pas tumultueux qui foulaient le parquet des salles voisines, pour laisser passer, disons-nous, et défiler devant la Convention, toute une procession civique.

Les membres se levèrent ; le peuple battit des mains. On se découvrit.

C'était la déesse de la Raison, qui, en traversant le quartier, n'avait pu se dispenser de rendre une visite de politesse à ceux qu'elle inspirait si bien. Son cortège était une population, une armée.

D'abord venait l'Agriculture, vêtue mi-partie en Cérès, mi-partie en Pomone, portant des gerbes de blé sur la tête, des fruits dans son tablier, le tout en carton, et ayant au dos cette

inscription : *plus de dîmes, plus de corvées!*

Après l'Agriculture, venaient les Métiers, représentés chacun par un mandataire particulier, qui portait d'une manière visible le produit de sa profession. Le tailleur étalait une carmagnole modèle ; le chapelier montrait un bonnet rouge, symbole légèrement contradictoire ; le cordonnier, une paire de souliers ; l'horloger une pendule ; ainsi des autres. Chaque symbole s'arrêtait devant le président, qui lui rendait le salut.

Ensuite s'avançait l'Innocence, sous les traits d'un bel enfant nu, paré de guirlandes artificielles.

L'Innocence était suivie de la Probité, chargée et drapée d'assignats.

L'une et l'autre précédaient la Religion, sous les traits d'un homme sage. Il était réputé sage parce qu'il avait une tunique grise et une longue barbe blanche.

Immédiatement après la Religion, marchait la Morale. C'était une femme d'âge mûr, tenant un livre ouvert sous ses yeux. Ce livre était la *Philosophie* de Delisle de Salles, avec vignettes.

Les Jeux, les Ris et les Amours se plaçaient entre la Morale *et les anciens Préjugés des temps à jamais odieux.*

C'était la Noblesse en habits de marquis. Que

d'outrages avaient reçus la soie et les dorures! Premier préjugé.

C'était la Magistrature ayant à la main les principaux instruments de torture. Second préjugé.

C'était le Fanatisme habillé en inquisiteur. Troisième préjugé.

C'était encore une foule de Préjugés du second et du troisième ordre.

Suivait immédiatement le vaisseau de l'État, construit dans les proportions d'une forte chaloupe, fixé sur un plateau mouvant. De temps en temps le Fanatisme et la Banqueroute saisissaient les cordes pendues le long du vaisseau et cherchaient à le renverser; mais la Liberté, une femme coiffée du bonnet phyrgien, refoulait à coups de pique les deux monstres, qui reprenaient leur place dans le cortège. A la poupe du vaisseau s'élevait la Bastille à demi foudroyée par le tonnerre.

Enfin paraissait, dans un char doré comme les anciennes voitures de la cour, c'est-à-dire doré partout, au timon, sur les roues, la déesse de la Raison, à demi-nue ; elle tenait d'une main un exemplaire des *Droits de l'homme* et elle s'appuyait sur l'épaule d'une jeune fille qui représentait *une victime de l'abus de l'autorité pater-*

*nelle*, origine du despotisme, source de toutes les calamités sociales.

Un frémissement d'admiration émut l'assemblée et le peuple des tribunes à l'aspect de ces deux belles créatures, choisies entre les plus belles.

Francis poussa un cri qui domina tous les cris. Il pâlit, il chancela, il voulut parler ; ses deux bras restèrent tendus, mais sa bouche ne rendit aucun son distinct.

La Raison était la belle, la superbe Louisiane de Kermaji ; la Victime de l'Autorité paternelle, Constance de Rétal.

L'exclamation, le mouvement, le geste de Francis, furent pris par tous les spectateurs de cette scène pour le témoignage irrésistible, spontané, d'une profonde admiration. Et comme on se gênait fort peu à cette époque dans la manifestation des sentiments, même les plus vifs, on imagina que la surprise du jeune Maubert n'était pas exempte d'amour.

Le président comprit la pensée secrète de la foule. Après avoir ordonné à Francis de s'approcher du char, qui était arrêté au milieu de la salle, il lui dit :

— Maubert, ta récompense, la voilà ! Choisis pour épouse celle de ces deux filles qui te plaît le mieux. La Nature verra avec plaisir ton choix,

et la Nation sera heureuse de penser qu'elle a fait quelque chose pour ton bonheur.

Des bravos, des piétinements frénétiques, des applaudissements qui éclataient à la fois comme un gros orage chargé de grêle, prouvèrent au président qu'il avait l'approbation du peuple souverain.

Au milieu de l'orage on entendit ces mots qui le traversaient comme l'éclair :

— C'est cela ! disaient les tribunes.

— C'est cela ! mugissait la foule qui avait pu abolir pièce à pièce tous les cultes, toutes les vieilles habitudes, mais qui gardait encore, intacte et entière dans son âme, l'éternelle religion de la beauté. Au plus brave la plus belle, semblait-elle dire, retrouvant dans une circonstance chevaleresque une des plus heureuses maximes des preux chevaliers.

Elles étaient bien belles, il faut le dire, ces deux jeunes filles arrachées à l'ombre des couvents le jour où la Révolution en avait brisé les grilles, et que la Nation n'avait cru pouvoir mieux indemniser de tant d'heures de captivité, de tant de souffrances, de tant de persécutions, qu'en les promenant de carrefour en carrefour, qu'en les produisant sous le ciel comme des preuves d'une abominable tyrannie.

Ces saturnales patriotiques, qui étaient bruyantes, scandaleuses, ridicules à l'excès, n'étaient nullement indécentes en elles-mêmes. Si Louisiane et Constance furent exposées aux yeux de la populace, aucun outrage ne fut commis envers elles. C'était de l'ivresse, de l'extravagance, de la folie, rien de plus. Après avoir eu peur, les deux religieuses semblaient s'être résignées au spectacle pour lequel on les avait trouvées bonnes. Louisiane justifiait l'idée colossale que le peuple s'est formée en tout temps d'une déesse, d'après les croyances plastiques venues du paganisme. Son front, ses grands yeux bretons, sa bouche fière, ses épaules audacieuses, ses bras blancs comme ceux de Diane courant les grandes chasses, réalisaient le type dont elle était la vivante image. Le manteau de velours rouge, le bonnet immortel de la déesse, ce bonnet si simple et si hardi qu'aucune nation, pour insolente qu'elle ait été, n'a fait tomber, et c'est tout ce que Louisiane portait, ce bonnet et ce manteau de pourpre relevaient ces belles chairs par une simplicité antique.

Constance, assise aux pieds de Louisiane, et mise pour ainsi dire sous sa protection, tenait lieu du bas-relief à la statue. Moins de saillie, plus de finesse et de modestie, autant de char-

mes. Si ce n'était plus la religieuse, la sœur grise du couvent de la rue du Temple, c'était toujours la femme inclinée et pieuse des bas-reliefs antiques, la femme au long voile, touchant d'une main pensive à ses cheveux, soulevant dans l'autre la lampe de la méditation.

Dieu seul sait au juste ce qui se passa dans l'âme de Francis de Cramayenne, à la fois prêtre par le titre, homme par le cœur, soldat par hasard ; à la fois retenu, lié, enchaîné par des vœux éternels, libre aussi de prendre Constance dans ses bras, de la presser sur son cœur, d'en être le possesseur et le maître, et forcé de se décider sur-le-champ, à la minute, en présence de cette terrible Convention nationale, dont les désirs étaient des ordres, qui venait de lui dire : « L'une de ces deux femmes est à toi : Choisis ! » Elle était galante ce jour-là, la Convention. Malheur si on refuse de se laisser caresser par la patte du tigre quand il est bon ! sous le velours, l'ongle. Et puis n'était-ce pas sauver Constance, l'arracher à cet horrible martyre de la publicité, n'était-ce pas les sauver toutes deux, Constance et Louisiane, que de se marier avec l'une d'elles ?

Constance et Louisiane pleuraient de honte, de joie, de surprise, de peur et d'espoir dans les bras l'une de l'autre.

Le peuple prit cette effusion pour un mouvement de pudeur. Il se tut avec respect. Le président attendait.

Il attendit encore dix minutes.

Le silence de Francis se prolongeant, le président dit d'une voix qu'il rendit aussi aimable qu'il put :

— Puisque le brave Maubert est trop galant pour se décider, pour montrer une préférence exclusive, l'assemblée prie la Raison et sa protégée de s'entendre et d'arrêter quelle sera celle des deux qui s'offrira pour épouse.

La main de Constance étreignit vivement celle de Louisiane. Qui n'aurait compris que cela voulait dire : Sois sa femme! moi je ne puis l'être?

Louisiane n'eut pas ce courage-là. Ce ne fut pas elle qui osa répondre à la proposition du président.

Et comme les tribunes regardaient! écoutaient! attendaient!

Après un nouveau et dernier délai, le président, s'adressant à Francis, lui dit :

— Maintenant, Maubert, tu peux, sans blesser l'amour-propre de celle que tu ne choisiras pas, offrir la main à celle que tu désires avoir pour compagne.

Francis tendit sa main droite toute tremblante,

et sans force, à Constance de Rétal, qui la prit pour descendre du char.

— Au nom de la loi, dit alors le président, soyez unis, Constance, fille Rétal, et Maubert, colonel de la République. Vous êtes mariés ! Greffier, prenez acte.

On aurait entendu le canon qui tira en ce moment, si le peuple n'eût aussi salué par ses accents d'ivresse ce mariage patriotique.

## XIII

## LE RETOUR A SAINT-MANDÉ

### DIX-SEPT ANS APRÈS

Un jour de l'année 1810, au mois d'août, une calèche de voyage s'arrêtait devant la grille d'une maison de campagne de Saint-Mandé, sur le sentier de gazon et de sable qui se dessine entre le bourg et le bois de Vincennes. C'étaient de nouveaux propriétaires, venant prendre possession et s'installer chez eux; on ne pouvait en douter à la politesse du jardinier placé à l'entrée, son bonnet blanc à la main. Trois personnes descendirent de la calèche: deux femmes encore fort jeunes, mises avec une simplicité élégante, et un homme de trente-six à trente-huit ans. A peine la grille fut-elle ouverte, qu'ils s'élancèrent à pas

précipités dans la sinueuse allée de mélèzes plantée de l'entrée à la maison même. Tout en conduisant lentement derrière eux le cheval et la calèche, le jardinier paraissait émerveillé de l'empressement de ses nouveaux maîtres. Ce désir d'arriver finit par être si impérieux chez eux, qu'ils se mirent à courir comme des écoliers se défiant de vitesse.

Les forces leur manquèrent à tous les trois, et ce fut moins de fatigue que d'émotion, lorsqu'ils se trouvèrent dans la cour de la maison. L'homme s'assit épuisé, le visage baigné de sueur, sur un banc de pierre, à l'ombre d'un grand mur couvert de lierre ; l'une des femmes allait, comme une folle, embrassant chaque objet qui se trouvait devant elle, le tronc d'un vieux tilleul tortu, à demi-mort, un anneau de fer rouillé scellé dans le mur, tout près de l'écurie, des pots de fleurs, en faïence verte, rangés sur les bords de la croisée.

Aucun d'eux n'entendit d'abord les gémissements d'un chien enchaîné dans sa loge.

Constance, la première, les remarqua, et le regard distrait comme lorsqu'on se souvient après un long oubli, elle écouta mieux, et elle alla ensuite vers le chien, qu'elle tira doucement par sa chaîne, hors de sa loge.

Le chien se coucha aussitôt à plat-ventre aux

pieds de Constance, remuant sa longue queue pelée, tremblant comme s'il avait eu bien froid, promenant en l'air son museau inquiet et heureux, montrant à celle dont il appelait les caresses, sa pauvre tête décrépite, osseuse et dégarnie, ses yeux d'un gris nébuleux et terne.

Fly était aveugle.

Autour de cette affectueuse créature, qui avait alors vingt-deux ans, Francis, Louisiane et Constance pleurèrent comme des enfants, sans avoir honte de leur sensibilité. De leurs mains émues, Constance et Francis caressaient le dos frémissant, la tête agitée de Fly. Ils lui disaient :

— Mon vieux Fly, mon bon Fly, mon ami Fly, tu t'es donc souvenu de nous? tu nous as donc reconnus ?

La joie prêtait une âme intelligente au pauvre chien. Une espèce de roucoulement tendre, étouffé, continu exprimait son bonheur. Constance ayant pris la tête du chien et l'ayant placée sur ses épaules, Fly faillit mourir de cet excès de tendresse pour lui. Il ne gémissait plus; il n'aboyait plus; il soufflait, et ses côtes battaient fort. Francis le prit alors dans ses bras et le porta au soleil. Peu à peu la chaleur le ranima. Fly se sentait si bien et si rajeuni apparemment après cette secousse, qu'il se leva, se mit à aboyer et à

courir à travers le potager, comme lorsqu'il avait trois ans. Il avait oublié qu'il était aveugle.

La journée entière fut consacrée par M$^{me}$ de Cramayenne et son mari, qu'accompagnait Louisiane, à revoir les endroits où s'étaient écoulées si contraintes, et toutefois si regrettées, les premières années de leur jeunesse. Acquéreur des deux propriétés, de celle de son père, M. de Cramayenne, et de celle de M. de Rétal, l'une et l'autre confisquées par la République en 93, pour être vendues plus tard, à vil prix, à un tanneur du faubourg Saint-Antoine, Francis, qui les avait rachetées à ce dernier, les visita en détail, s'arrêtant, se souvenant à chaque pas. Là son père, mort depuis dans l'exil aux Etats-Unis, avait l'habitude de s'asseoir. Il écrivait sur cette table ; il déjeunait sur celle-ci. Tous les meubles étaient encore à leur place, vieux sans doute, très vieux, mais c'étaient bien les mêmes. Quelles douces relations, impossibles à confier à l'insuffisance de la plume, s'établirent entre l'âme de ces vieilles boiseries, de ces vieilles étoffes vertes et jaunes flétries comme des fleurs cueillies depuis longtemps et l'âme de Francis de Cramayenne ! C'est lui qui avait fait cette tache au tapis, donné ce coup de canif aux rideaux, il y avait plus de vingt ans. La même adoration du passé s'exhala du cœur de

Constance, en parcourant sa propre maison, celle où sa mère ne l'avait pas aimée, mais où elle, excellente fille, avait tant aimé ses chères petites sœurs, ses chers petits frères, passés en Russie avec leur oncle, après la mort si tragique de M. de Rétal.

Rien qu'eux maintenant, après dix ans de séjour en Allemagne, rien qu'eux de ces deux nombreuses familles, rien que lui, rien qu'elle, rien que Francis et Constance, eux qui pendant quinze jours ne trouvèrent pas dix minutes autrefois pour se dire adieu. La journée fut bien pleine. Le soir ils eurent besoin du spirituel enjouement de Louisiane ; ils étaient accablés. Elle ne les laissa pas un instant à leurs pensées. Elle avait reçu une lettre de son père, capitaine de port en Hollande, où Napoléon l'avait placé comme un des hommes sur lesquels il comptait le plus, pour faire respecter le blocus continental ; elle leur en donna connaissance. A cette occasion, elle parla de ses voyages sur mer, de tous les voyages et de tous les voyageurs, et de toutes les mers. Il était déjà minuit ; Louisiane s'arrêta tout à coup pour demander d'où venait le bruit d'un cor de chasse qu'elle avait entendu.

— Ce sont les sentinelles du château de Vincennes qui se répondent, lui dit Constance. M. de Cramayenne et moi connaissons cela.

— Mais on doit voir le château comme en plein jour, par ce beau clair de lune, ajouta Louisiane ; si nous montions quelque part pour le voir.

— Rien n'est plus facile, dit M. de Cramayenne, d'une des chambres de la maison, de celle que vous occupiez, je crois, ajouta-t-il en s'adressant à Constance, on découvre d'un côté jusqu'à Charenton ; de l'autre, jusqu'à Nogent. N'ai-je pas bonne mémoire ? Venez, dit-il à Louisiane, nous allons vous contenter.

Ils montèrent au second étage, à l'ancienne chambre de Constance, et de la croisée ils eurent un des plus beaux spectacles dont on puisse jouir l'été aux environs de Paris. Les masses solides, déliées, du château de Vincennes, montaient dans l'air avec une grâce que la nuit seule donne aux monuments. Aux pieds de cette formidable masse qui briserait, si une étincelle s'y introduisait, ce vaste paysage, se distinguaient un à un, groupe par groupe, les milliers d'arbres de la forêt de Vincennes.

— Cette ligne blanche, disait Francis à Louisiane placée près de lui, est la grande route ; cet obélisque est un rendez-vous de chasse ; cet espace est le cimetière de Charenton ; cette montagne est la butte qui sert aux exercices des artilleurs ; en passant par-dessus ce carré d'arbres au

feuillage blanchâtre... — Francis, qui avait tendu la main pour la désigner aux deux amies, ne la retira pas. Son explication resta suspendue comme sa main...

— C'est... Constance va vous le dire, dit-il enfin, en se tournant vers Constance, qu'il croyait debout derrière lui.

Constance n'était plus là.

L'arrivée des nouveaux propriétaires des deux maisons de campagne longtemps inhabitées, avait rallumé les méchants propos de Saint-Mandé, dont la population, en se renouvelant tout entière pendant la Révolution, s'était décuplée.

— Quels sont ces gens-là ? se demandaient les voisins. Ces deux femmes sont-elles sœurs et ce monsieur est-il leur frère ou bien est-il le mari de l'une des deux ? Mais s'il est marié avec l'une, pourquoi l'autre n'est-elle pas mariée ? De laquelle des deux est-il d'ailleurs le mari ? Peut-être, ajoutaient-ils encore, car on ajoute toujours à Saint-Mandé, elles ne sont pas sœurs, et lui n'est pas marié. Mais alors à quel titre demeurent-ils ensemble ? Il est bien trop jeune pour être leur père. S'il n'est ni père, ni mari, ni frère, qu'est-il donc ?

On voit que les suppositions marchaient d'un bon pas à Saint-Mandé.

Les bons voisins dirent encore, au bout d'un mois :

— D'où viennent ces gens-là ? que font-ils ? qui voient-ils ? Ils ne visitent personne, personne ne les fréquente. Il faudrait pourtant le savoir.

Enfin ils en débitèrent tant, que les nouveaux venus passèrent sinon pour de mauvaises gens, du moins pour des gens fort suspects.

A cette époque si glorieuse pour la France, Napoléon se livrait quelquefois au plaisir de la chasse dans le bois de Vincennes, et l'on sait qu'aux alentours des domaines de la couronne destinés à cette distraction impériale, la police exerçait une surveillance dont les traditions ne sont pas perdues. Les maisons de campagne rapprochées de la limite des endroits de chasse étaient de sa part l'objet d'une vigilance perpétuelle. Elle connaissait le passé, les mœurs, les opinions des propriétaires circonvoisins. Les bons habitants de Saint-Mandé eurent l'habileté de faire partager à la police impériale leur mauvaise opinion sur les étrangers qui occupaient depuis six mois les deux maisons si rapprochées du bois de Vincennes. L'éveil fut donné. Il y eut des soupçons, des espionnages ; des rapports furent dressés. Cela vint jusqu'aux oreilles du ministre

de la police. On n'y allait pas de main morte en ce temps-là.

Le ministre de la police se rend à Saint-Mandé, sonne à la grille et se fait aussitôt introduire, quoiqu'il fut à peine trois heures du matin, dans l'une des deux maisons, qu'occupait jadis la famille du marquis de Rétal. Devant lui est un colonel de gendarmerie ; les portes de tous les appartements s'ouvrent. Ils ne voient rien qu'un ordre parfait dans chaque pièce. Ils entrent dans la chambre à coucher de Constance ; le lit n'était pas défait. — On s'est donc enfui, se dirent le ministre de la police et le colonel de gendarmerie, qu'il n'y a personne ici? Les domestiques ne répondent pas. Ils montent aux greniers ; une lumière dont les rayons traversent les fentes d'une vieille porte les frappe ; ils poussent du pied cette porte, et que voient-ils?

Deux femmes à genoux, en costume de sœur grise, priant devant un petit autel sur lequel veillait la lampe dont la lueur avait été aperçue.

Surprises, Constance et Louisiane se lèvent avec effroi et suspendent leurs prières.

— Que faites-vous là ? leur demande le ministre de la police.

— Vous le voyez, nous prions.

— A cette heure !

— Nous prions toute la nuit, monsieur, mon amie, pour suivre l'exemple que je lui donne ; moi, monsieur, parce que j'ai fait vœu, en 1788, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. J'accomplis ce vœu sur la terre.

— Mais vous êtes ici avec une autre personne, un homme ? dit enfin le ministre de la police.

— Oui, monsieur, avec mon mari, M. Francis de Cramayenne, qui habite cette maison en face de la nôtre.

— De Cramayenne ! s'écria le colonel de gendarmerie, le brave Maubert, n'est-ce pas ?

— Vous le connaissez donc, colonel ? demanda le ministre de la police.

— Si je le connais ?... un des plus braves soldats de la République.

— Un prêtre, monsieur, murmura tout bas Constance.

— Je le sais, madame, je le sais.

— Venez, monsieur le ministre, je vous raconterai toute cette histoire, dit le colonel de gendarmerie. Et, se retournant vers Constance :

— Dites au brave Maubert, madame, que le camarade de Bapaume vit encore !

FIN DU CAPITAINE MAUBERT

# LA CLEF DE CRISTAL

---

Quelques bons vieillards, mais bien vieux, par exemple, se souviennent encore de l'aspect riche et solennel qu'offrait Versailles, le dimanche, après les vêpres, au commencement du règne de Louis XVI. La dignité un peu froide de cette cité royale, que Paris n'était pas encore parvenu à éclipser, s'augmentait de la gravité du saint jour consacré à l'universel repos. Silence dans les rues, sur les places, boutiques fermées ; mais, en revanche, foule parée le long des boulevards, boulevards du Roi et boulevards de la Reine, multitude soyeuse, chamarrée et dorée dans le parc, autour du Tapis vert, au pied de l'Orangerie, parmi les charmilles et sur tous les degrés qui se déroulent jusqu'aux bords de la superbe pièce d'eau des Suisses. Trente mille oisifs, les yeux tournés vers le château, s'occupaient de ce qui se disait et se faisait à la cour. Ceux-ci parlaient des charges et des honneurs qu'ils en avaient

reçus; ceux-là, des honneurs et des charges qu'ils en attendaient; car, si Versailles était, par excellence, la ville des gens satisfaits, Versailles était aussi la ville des gens qui espéraient l'être, soit grâce à leur mérite, soit grâce à leur importunité. La foule était donc immense, bruyante, intarissable, autour de la ruche royale. De tous les points de la monarchie, on accourait pour remercier et pour solliciter, pour solliciter surtout. Tout partait, en France, de ce foyer, comme toute lumière part du soleil.

Eh bien, sous le règne de Louis XV, où se place l'histoire que nous allons raconter, le calme et la solennité de Versailles étaient encore plus saisissants que sous Louis XVI, le dernier roi de France qui ait habité Versailles.

Dans la grande allée qui va du château à Trianon, parallèlement au canal, allée de sablon doux, de gazon tendre, de fraîcheur embaumée, peuplée de statues rêveuses ou souriantes, se promenait, les mains dans les goussets de sa culotte chamois, un jeune officier de marine, qu'on distinguait facilement pour appartenir au corps royal des enseignes, à son habit bleu sombre, aux larges revers jaunes semés d'ancres marines d'argent. Sous son petit tricorne, posé mélancoliquement, brillaient deux yeux vifs et inquiets

qui disaient assez haut que l'âme, dont ils étaient l'expression vraie mais affaiblie, brûlait d'ambition. Et, en effet, notre jeune marin se sentait de force à posséder, comme tous ces promeneurs qu'il semblait fuir, une belle voiture à la grille, une chaise armoriée à son service, des valets galonnés derrière lui, une jeune et jolie femme de naissance à son bras. Pourquoi ne les aurait-il pas ? disait sa démarche, tantôt rapide, comme s'il eût voulu pénétrer de vive force dans le château, malgré les murs et les sentinelles ; tantôt lente et mesurée comme la résignation. Quand c'était la résignation qui l'emportait, il se repliait sur sa taille élancée et souple de marin, il enfonçait son bras droit dans la grande ouverture de son habit déboutonné à demi, se prenait le cœur, froissait et pétrissait son linge, et des soupirs à effrayer les oiseaux aristocratiques du parc, perchés sur les épaules des statues, s'exhalaient de sa poitrine haletante.

Roland de Fonteuil, c'est le nom de notre jeune promeneur, attendait l'heure où il lui serait permis de se présenter à M. le comte de Villegrain, secrétaire intime du ministre de la marine, qui lui avait donné rendez-vous dans le château, galerie d'Apollon, entre la fin des vêpres et le dîner de Sa Majesté. Les jours précédents,

il n'avait jamais pu parvenir à être reçu chez M. de Villegrain, bien qu'il eût pour ce grand personnage les meilleures lettres de recommandation, bien qu'il fût excellent gentilhomme de la vieille roche du Poitou, cette province où l'on est si noble, qu'il était dit autrefois en manière de proverbe, que les souris et les araignées de certaines maisons de cette province ne quittaient jamais ces maisons de peur de se mésallier.

Quand notre jeune officier de marine crut le moment arrivé de se présenter à son audience, il raffermit son chapeau sur son front, boutonna son habit, secoua ses souliers à boucles d'acier et marcha vers le château en se dirigeant par l'allée du Tapis vert et le parterre d'eau, émaillés, en ce moment, de promeneurs et de belles paresseuses à demi étendues sur le gazon.

Ce n'était pas chose aisée de rencontrer M. de Villegrain dans cette interminable galerie d'Apollon, encombrée de marquis et de marquises, de comtes et de comtesses, de ducs et de duchesses, attendant la minute suprême où le roi et la reine sortiraient de la chapelle pour se rendre dans leurs appartements. Comme il était marin, par conséquent très peu enclin à la patience, il retenait un mot vif, quelquefois même il ne le retenait pas, quand il lui arrivait de recevoir un coup

d'éventail sur l'épaule ou une bourrade dans le dos.

Après une heure d'attente, on lui dit enfin que M. et Mme de Villegrain entraient dans la galerie, pour aller, selon leur usage, se placer le plus près possible de la chapelle. On ne tarda pas à les lui désigner. M. de Villegrain, qu'il avait déjà entrevu depuis son arrivée à Versailles, était un homme jeune encore, très grand, très brun, très sec, aux regards sinistres, aux traits durs, modifiés plutôt qu'adoucis par ce sourire presque de naissance qui flottait sur tous les visages des gens de cour sous le règne de Louis XV, ainsi qu'en font foi leurs nombreux portraits. Quant à Mme de Villegrain, notre marin allait la connaître et la voir pour la première fois.

Ce ne fut pas l'affaire d'un instant d'attendre la fin des vêpres, la fin du sermon, la fin de toutes ces choses pieuses qui semblent ne jamais devoir finir, surtout lorsqu'on attend avec impatience qu'elles finissent.

Pourtant au bout d'une heure et demie de station au pied d'une colonne azurée et dorée, il aperçut une ondulation de têtes et d'épaules du côté par où devait déboucher le cortége royal au sortir de la chapelle. Son espoir ne fut pas trompé : les vêpres étaient terminées. Il fit alors

quelques pas vers ce point plus agité ; mais dans ce même mouvement qu'opèrent deux ou trois cents courtisans aussi empressés que lui, il cessa tout à fait de distinguer le groupe de M. le comte de Villegrain et de la comtesse sa femme. Il se sentit comme envahi, soulevé par les flots de cette marée montante ; il fut ensuite emporté, ballotté d'angle d'encoignure en angle d'encoignure, jeté de banquette de velours en banquette de velours ; il eut beau porter ses bras en avant pour se maintenir au-dessus de la foule bouillonnante, il eut beau se roidir sur la pointe des pieds afin de retrouver, à l'extrémité de son regard, la personne pour laquelle il subissait cet ouragan, l'ouragan fut le plus fort ; le jeune officier de marine cessa, après quelques minutes de lutte contre ces écueils et cette écume, de voir M. de Villegrain. La tempête les avait séparés. Dire s'il fut contrarié, dire s'il fut vexé, dire s'il se monta la tête, s'il maudit Versailles et ses salons, s'il fut sur le point de passer sur le corps de toute cette multitude bigarrée, dorée et poudrée pour gagner les portes de sortie, ce serait écrire ce que chacun suppose, le caractère de notre gentilhomme naval étant connu maintenant. Il eut un autre mouvement, et celui-là fut beaucoup plus raisonnable.

— Monsieur, demanda-t-il au premier visage flottant qu'il avisa dans les plis de la vague qui le roulait avec deux ou trois autres victimes de ce naufrage de salon ; monsieur, pourriez-vous me dire si vous voyez M. de Villegrain?

Cette réponse s'éleva au-dessus des vagues :

— Monsieur qui?...

— M. le comte de Villegrain.

— Je ne le connais pas.

— Le secrétaire du ministre de la marine.

Cette seconde réponse sortit des flots :

— Le ministre de la marine est à la gauche du roi en ce moment; après lui est monseigneur l'archevêque de Paris; tenez ! ce gros, ce grand, ce rouge...

— Je ne vous parle pas du ministre de la marine, je vous demande simplement...

— Que demandez-vous alors ?

— Si son secrétaire, M. le comte de Villegrain...

Le visage où s'était ouvert la bouche qui avait parlé n'était plus à la même place ; un autre visage se rencontra, dans la mêlée, joue à joue avec celui de M. de Fonteuil. Il reprit sa queston :

— Pourriez-vous me dire si vous voyez M. de Villegrain?

— Je connais M. de Villegrain, *monsieur*.

— Très bien!... le secrétaire du ministre de la marine...

— Le secrétaire du ministre de la marine, *monsieur*.

— Le voyez-vous? Où est-il? Indiquez-moi...

— Je le vois, je sais où il est, *monsieur*.

— Dites-moi vite, en ce cas...

— Si *monsieur* était de Versailles, *monsieur* serait instruit aux manières de Versailles, et *monsieur* n'ignorerait pas que, lorsqu'on prend une information auprès de quelqu'un, on ne mange pas en lui parlant le mot de monsieur, *monsieur!*

Le marin ne lança que cette réponse dans les yeux et dans le nez de son puriste de cour :

— Et moi, si nous étions à la mer, je vous ferais manger à l'instant même par les poissons, *mossieu!*

Il regarda le second visage... Ce n'était déjà plus le même, c'était un troisième, ou un quatrième, ou un cinquième visage ; mais celui-là lui épargna la peine de recommencer sa demande déjà si souvent renouvelée.

— Voilà M. le comte et M^me^ la comtesse de Villegrain, dit-il à M. de Fonteuil, qui respira, si toutefois il se donna même le temps de respirer.

Il s'élança comme une flèche...

— Monsieur le comte, dit-il aussitôt en se plaçant le chapeau à la main devant le secrétaire du ministre de la marine, vous avez eu la bonté extrême de me faire dire que vous me permettriez de vous voir aujourd'hui dans la galerie d'Apollon, entre les vêpres et le dîner de Sa Majesté, et je viens...

La première réponse faite à ces premières paroles de M. de Fonteuil, un peu ému de son prologue, fut, de la comtesse de Villegrain, un mouvement de sourcils qui trahit sa profonde contrariété de se voir ainsi arrêtée au passage par un simple petit officier de marine; et de la part du comte, au contraire, un sourire encourageant et qui semblait dire : « Oui, je me souviens de vous avoir autorisé à me parler de l'objet pour lequel vous venez à ma rencontre. » Malheureusement, ces bonnes dispositions ne se trouvèrent pas précisément en harmonie avec les paroles dont se servit le secrétaire du ministre de la marine après le courtois établissement de ce beau sourire large et blanc, clair de lune des grands seigneurs à toutes les époques.

— Ah ! oui, c'est vous, monsieur de Mérouanne dit M. de Villegrain, qui m'avez écrit pour obtenir la sous-direction de l'arsenal de Rochefort.

— Pardon, monseigneur, je ne suis pas M. de Mérouanne; je me nomme...

Les sourcils de la comtesse de Villegrain continuèrent à se rapprocher dans une double courbe circonflexe toujours bien peu favorable au petit officier de marine. Ce point d'arrêt, placé sur son chemin, la contrecarrait horriblement. Son bras s'appuya même avec force sur celui de son mari, et dans tous les pays du monde cela veut dire : « Voyons, terminez, finissez au plus vite. »

Que le comte de Villegrain eût compris ou non le sens de cette pression, il dit à M. de Fonteuil, qui n'eut pas le temps d'achever sa phrase :

— J'estime beaucoup votre famille, cher monsieur de Mérouanne, — toujours de Mérouanne! — et vous ne doutez pas que je mettrai tout mon zèle à appuyer auprès de Son Excellence votre demande de sous-directeur de l'arsenal de Rochefort.

Une seconde fois M. de Fonteuil se préparait à dire : « Pardon, monseigneur, je ne suis pas M. de Mérouanne; je me nomme... » La comtesse sut l'en empêcher : elle adressa à M. de Fonteuil, déjà fort décontenancé de l'obstiné quiproquo du comte, un regard où elle ne le priait pas absolument de persister dans l'éclaircissement qu'il tenait à fournir sur sa propre individualité, trop

confondue avec celle de M. de Mérouanne.

— Mais que me veut la comtesse? pensa-t-il. Quel ordre prétend-elle m'enjoindre en m'examinant avec cette autorité?... Ah bah! se reprit-il, il ne s'agit pas de tout cela : le comte de Villegrain commet une erreur, il s'agit de le faire revenir de son erreur. S'il m'échappe, qui sait quand je pourrai le rattraper!

Immédiatement le jeune officier s'exprima ainsi :

— Monseigneur, je suis le chevalier Roland de Fonteuil, officier, comme je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, dans la marine du roi; j'ai déjà fait sur la frégate *la Coquille* plusieurs stations navales pour le service de Sa Majesté; mais ces stations, monseigneur, ont toujours eu lieu dans les parages des Iles-sous-le-Vent. Ce service, monseigneur, est fort honorable sans doute, et je suis loin de m'en plaindre; mais il n'offre, permettez-moi de le dire, aucune chance sérieuse d'avancement.

Le visage du comte, quoique toujours bienveillant, paraissait exprimer quelque embarras; trouvait-il le discours trop long?... La comtesse lui pressait-elle le bras plus fort pour s'en aller?...

Roland de Fonteuil poursuivit :

— Monseigneur, en ce moment, nos escadres se battent dans l'Inde avec les flottes anglaises pour la possession de nos colonies; je vous demande la faveur de quitter *la Coquille*, qui va de nouveau se rendre aux Iles-sous-le-Vent, et d'être embarqué avec mon grade d'enseigne sur la frégate *le Météore*, qui achève à Brest ses préparatifs de départ pour Madras. Je vous devrais une grande reconnaissance, monseigneur, si vous m'accordiez cette faveur, qui est peut-être celle, et je ne la sollicite pas moins, de me faire tuer dans les eaux du Bengale pour le pavillon de Sa Majesté.

Ce ne fut pas sans une forte émotion que M. de Fonteuil put dérouler ses idées sous les regards fixes et de moins en moins miséricordieux de Mme de Villegrain, plus impatiente à chaque minute de s'éloigner, de suivre le cortège se rendant dans les appartements où allait dîner le roi.

Après l'explosion silencieuse d'un nouveau sourire, mais infiniment moins lunaire que les précédents, M. de Villegrain répondit à M. de Fonteuil:

— Je suis forcé, mon cher monsieur de Mérouanne, de vous répéter ce que je vous ai déjà dit : Je ne puis personnellement vous accorder ce que vous désirez ; mais je puis...

Cette fois, ce fut le chevalier Roland de Fon-

teuil qui, à bout de patience, interrompit sèchement le comte par ces mots clairs et brusques :

— Et moi, je suis forcé de vous dire, monsieur le comte, que je tiens de mes aïeux le nom de Fonteuil, et que je n'ai aucune raison pour autoriser qui que ce soit au monde à y substituer, quand on me parle, un nom qui n'est pas le mien.

Chose bizarre, le comte laissa répondre pour lui la comtesse de Villegrain, dont la réponse ne fut ni embarrassée ni en retard.

— Monsieur, dit-elle à l'officier de marine, que vous soyez de Fonteuil ou de Mérouanne, ici peu importe ; car la faveur que vous sollicitez d'aller dans l'Inde sur la frégate *le Météore* ne vous est pas accordée. Si M. le comte n'a pas osé vous le dire, je vous le dis. Maintenant j'ajouterai qu'il n'est pas d'usage, monsieur de Fonteuil, de retenir si obstinément les gens au passage, quand on a l'honneur de les rencontrer dans les salons de la cour.

Puis, la comtesse de Villegrain entraîna son mari et passa, les narines pâles et courroucées, devant Roland de Fonteuil, en lui jetant un salut comme on jette une aumône à un importun.

Roland de Fonteuil resta confondu à la place où il venait de recevoir ce magnifique camouflet

ne rencontrant pas sur ses lèvres, tirées par la colère, un seul mot à répondre à la superbe comtesse de Villegrain.

Superbe, en effet : c'était une des beautés de la cour de Louis XV, où, à cause de son teint éclatant, de son grand front de déesse, fait de grâce et de majesté, de ses yeux bleus hautains, agressifs comme s'ils eussent été noirs, de ses cheveux blonds sous la rosée cendrée derrière laquelle ils ondoyaient, on la désignait par le surnom flatteur de Junon. Elle justifiait encore ce baptême mythologique, tout à fait dans les mœurs littéraires du temps, par ses épaules de statue, des bras de baigneuse antique, une taille imposante et une démarche souple et altière.

Sur le moment, Roland de Fonteuil fut moins frappé de tous ces charmes particuliers et de toutes ces beautés réunies que par un incident bien léger en apparence, mais dont les conséquences ne furent pas légères, il s'en faut. Dans le mouvement trop peu mesuré qu'elle fit pour s'éloigner, son bracelet s'accrocha à la chaîne d'or qu'elle portait passée à son cou. Cette chaîne se brisa sans doute, ou quelques-uns des anneaux se défirent, car il s'en détacha une clef qui tomba sur le tapis. La chute de cette clef ne produisit aucun bruit. La comtesse ne s'aperçut de rien ; du

reste, personne ne s'aperçut de rien. Roland de Fonteuil, après avoir ramassé cette clef, eut la pensée naturelle de courir après la comtesse pour la lui rendre. Un sentiment de colère, le souvenir de la scène qui venait d'avoir lieu le retint cloué au tapis : il se borna à appeler de sa place le comte de Villegrain. A plusieurs reprises, il appela donc :

— Monsieur le comte ! monsieur le comte ! monsieur le comte !

Un valet du château, qui entendit cet appel beaucoup trop familier dans un tel endroit, — élever si fort la voix dans le palais de Versailles ! — courut scandalisé vers le chevalier de Fonteuil et lui dit :

— Mais monsieur l'officier ! monsieur l'officier ! que faites-vous ?... Vous n'y songez pas !... Versailles !... la cour !... le roi !... D'ailleurs, M. le comte de Villegrain ne vous répondra pas : inutile.

— Pourquoi est-ce inutile ? Pourquoi, s'il vous plaît, ne me répondra-t-il pas ?

— Parce qu'il est sourd.

— Sourd ?

— Oui, monsieur, sourd à ne pas entendre le bruit du canon ; il ne répond que lorsqu'il a son

cornet, qu'il ne met guère que chez lui... Comment voulez-vous qu'il vous entende?

Après cet éclaircissement, le valet de chambre se retira, tout en murmurant contre ces jeunes officiers de marine, si peu au courant des usages de la cour.

— Je comprends, ah! je comprends à merveille maintenant, se dit le chevalier de Fonteuil, pourquoi le comte m'a si singulièrement accueilli tantôt, et je m'explique parfaitement le langage qu'il m'a tenu; il m'a pris pour M. de Mérouanne et il n'a jamais pu revenir de son erreur, étant dans l'impossibilité d'entendre ce que je lui disais, dans l'impossibilité absolue, le malheureux! d'entendre mon véritable nom. La confusion est des plus naturelles.., oui, des plus simples à comprendre sans doute... Mais la comtesse de Villegrain n'est pas sourde, elle! Pourquoi m'a-t-elle reçu aussi impoliment?... pourquoi m'a-t-elle déclaré avec un ton si aigre et si cassant que je n'avais rien à espérer, que la permission ne me serait pas accordée d'aller dans l'Inde? Pourquoi m'a-t-elle pour ainsi dire chassé de sa présence? Je la gênais donc bien?... Elle était donc bien pressée d'aller faire sa cour au roi? Ces grandes dames!... Je saurai le motif... oh! oui, je le saurai!

Roland de Fonteuil faillit se briser une dent en mordant avec rage la clef perdue par la ravissante et impérieuse comtesse de Villegrain.

En exhalant ainsi sa colère par petites phrases saccadées, comme on avale par petites gorgées quand la boisson est trop chaude, Roland de Fonteuil aperçut au loin le comte et la comtesse entourés d'une douzaine d'officiers supérieurs de marine et de quelques jeunes enseignes de son âge empressés de faire leur cour. Parmi ces derniers, il distingua, avec ses bons yeux de vingt ans, quelques connaissances de l'École navale, et il les félicita en lui-même d'approcher plus facilement que lui les dispensateurs des places et des grades. Il s'occupait de cette scène où il ne jouait le rôle que d'observateur triste et résigné, quand il vit revenir vivement sur ses pas la comtesse de Villegrain : elle s'était dégagée un instant du bras de son mari pour prendre celui d'un lieutenant de frégate. Elle avait l'air de parler avec beaucoup d'animation en désignant à trente ou quarante pas devant elle, c'est-à-dire à la distance où se trouvait le chevalier Roland de Fonteuil, un point particulier du riche et long tapis étendu d'un bout à l'autre de la galerie. Comme elle accompagnait ce signe d'indication d'un autre signe par lequel elle montrait la chaîne passée

autour de son cou, il fut aisé au marin, attentif à la suivre dans sa pantomime, il lui fut aisé de comprendre qu'il s'agissait de la clef. Au bout de quelques minutes, la comtesse quitta le bras du lieutenant de frégate, et lui et tous les officiers dont il était entouré se dirigèrent du côté de M. de Fonteuil : mais en retournant vers son mari, la comtesse, après s'être assurée que personne ne la voyait, s'arrêta, et, d'un mouvement de tête combiné avec un mouvement d'éventail, elle salua le lieutenant dont elle avait pris le bras. Pour rapide que fut le double mouvement, il n'échappa pas à M. de Fonteuil, qui, à tort ou à raison, crut voir la comtesse poser un baiser sur le faîte de l'éventail et l'envoyer ensuite à M. de Rétigny : c'était le nom du lieutenant de frégate.

Dès que M. de Fonteuil fut convaincu que les officiers de marine s'approchaient du point qu'il occupait dans le but de chercher la clef perdue par la comtesse, il résolut, puisqu'elle tenait tant à cette clef, de s'en servir comme moyen de la punir de sa manière d'agir envers lui.

— Il sera toujours temps de la lui rendre, se dit-il. Oui, cherchez ! mes bons camarades, cherchez ! ajouta-t-il en les voyant déjà inclinés vers le tapis afin de découvrir la clef de la belle impertinente ; cherchez et vous ne trouverez pas.

Il sortit ensuite de la galerie, descendit, plein de colère, de dépit et d'indignation, le grand escalier de marbre, et regagna, une fois dans le jardin, l'allée où il s'était déjà tant et tant promené les mains fourrées dans les poches de sa culotte chamois, à l'heure des vêpres. Le grand air aurait dû le calmer : il n'en fut pas du tout ainsi; il agit sur son cerveau absolument comme il agit sur le cerveau des personnes prises d'ivresse, il augmenta l'inflammation mentale au lieu de l'abattre. Il se mit à parler seul, il s'adressa, avec d'étranges vivacités de regard, de paroles et d'attitudes, aux bancs de gazon, aux statues, aux poissons du canal, aux oiseaux, aux passants, et il y en avait beaucoup en ce moment-là dans le parc, et, quoiqu'il fût dans un grand accès de colère et de rage, il ne pouvait s'empêcher en même temps par un travail d'esprit dont nous ne nous rendons pas bien compte, de s'extasier sur la rare beauté de M^me^ de Villegrain.

— Vous l'aurez, cette clef!... disait-il en marchant à grands pas; nous verrons, nous verrons cela!... Parce que cette auguste dame avait donné rendez-vous à ce beau lieutenant de frégate, était-ce une raison pour me traiter de cette manière?... Elle l'aurait vu cinq minutes plus tard!... Mais non, son amour la pressait, l'étran-

glait... Jeune et belle, sans doute... Parbleu ? qui le nie? Quelle ravissante coupe de visage!... Méchante créature!... J'ai vu les plus belles créoles de la Martinique et de Saint-Domingue, aucune d'elles n'approche de cette abominable femme! et quels bras! quelles épaules!... Et son mari est sourd! oui, mais il n'est pas aveugle... mais si! il l'est, puisqu'il ne voit pas... Je voudrais que quelqu'un le lui dît, et qu'il vous enfermât, madame, dans quelque bon couvent bien noir pendant quelques années... je serais charmé de l'apprendre. Cette femme est l'impudence même, l'orgueil, la cruauté... Qu'est-ce que je lui demandais? D'aller mourir dans l'Inde de la fièvre jaune, d'une hépatite aiguë ou d'une balle anglaise dans le ventre... Et elle me bafoue... elle m'expulse... Non! non! vous n'aurez pas cette clef... Mais que je suis sot! se reprit Roland de Fonteuil en palpant la clef au fond de son gousset; que je suis un bien grand sot! Parbleu! si je ne lui rends pas sa clef, elle en fera faire une autre demain, et j'aurai gardé là un beau moyen de vengeance par devers moi... Si ce canal avait plus de profondeur, dit-il ensuite s'approchant du bord de la large pièce d'eau, je m'y jetterais, je m'y noierais, et tout serait dit; mais il serait ridicule de mourir là où les poissons rouges ont

à peine assez de place pour se retourner... Se suicider dans un bocal!

— Hé! que fais-tu donc là, Fonteuil? lui crièrent les camarades qu'il avait laissés dans la galerie d'Apollon, occupés à chercher la clef de Mme de Villegrain : vas-tu t'embarquer pour Pondichéry?

Fonteuil, en levant soucieusement la tête :

— Ah! oui, vous sortez de ce beau palais enchanté, vous aussi, répondit-il, je vous ai aperçus. Vous faisiez votre cour au soleil.

— Tu y étais donc?

— Pour mes péchés! et ils doivent être bien gros!

— Que t'est-il donc arrivé? Tu nous parles d'un ton...

— Rien de fort agréable, mes chers camarades. J'ai été éclaboussé des pieds à la tête par la disgrâce.

— Que veux-tu! on n'a pas toujours vent arrière sur fond de sable d'or quand on navigue sur ces mers-là.

— Ah! certes non! Je viens d'essuyer un grain des mieux conditionnés, puisque nous parlons en marins.

— Eh bien, cher, nous avons été plus heureux que toi : M. de Villegrain nous a présentés au mi-

nistre de la marine ; monseigneur nous a présentés au roi, le roi à la reine ; nous sommes ravis de l'accueil.

— Ravis probablement aussi de Mme de Villegrain ?

— D'elle surtout, mon ami ! N'est-ce pas qu'elle est la reine de beauté de Versailles ?

Roland de Fonteuil fit une horrible grimace.

— Son caractère est peut-être moins accompli que sa beauté, ajouta-t-il ironiquement ; mais on n'est pas parfait, même à la cour de Versailles.

— Son caractère est vraiment délicieux. Comme tu es maussade aujourd'hui ! — Que t'a-t-elle donc fait ? Ah ! diable ! tu l'as peut-être rencontrée au moment où elle venait d'éprouver une grande contrariété... c'est cela ! Elle a perdu une clef à laquelle elle tenait beaucoup... Je ne sais pas à ce sujet tout ce qu'elle ne nous a pas dit : une clef en acier, en or et en cristal, la clef d'un coffre pareillement en cristal... Enfin, quoi qu'il en soit, la perte de cette clef la vexait beaucoup, énormément ; et, sans doute, c'est là, je le répète, la cause de cette mauvaise humeur dont tu as reçu les éclats.

— Oui, c'est sans doute là la cause de sa mauvaise humeur contre moi, acheva de Fonteuil en

cherchant ensuite à s'éloigner dans les massifs qui bordent le canal.

Ses camarades le retinrent.

— Que veut dire?... Nous quitter ainsi! mais non! mais non!

— Laissez-moi, je vous prie ; je pars à l'instant même en poste pour Toulon, où je vais me rembarquer sur ma frégate *la Coquille*, et je retourne aux Antilles pour la troisième fois. Une belle expédition, ma foi! Je tuerai des albatros le matin et je pêcherai des requins le soir. Tandis que vous autres... Mais laissez-moi partir.

— Oh! nous autres! nous autres! D'abord, nous ne savons pas encore où nous irons... Ah! mais si, nous le savons! ce soir, nous allons au bal; là, mon ami, au bal de la cour... entends-tu? au bal de la cour! Ouvre la bouche! il paraît qu'il sera étourdissant. Tu verras, de Fonteuil! tu verras!

— Comment, je verrai? Je ne verrai rien du tout.

— Allons donc; tu viendras avec nous à ce bal

— Moi!... Ah çà! quand je vous dis que je vais partir pour Toulon.

— Tu partiras pour Toulon demain, après-demain, dans trois jours.

— C'est cela, je retarderai mon voyage exprès pour avoir le bonheur incomparable de revoir Mme de Villegrain!

— Mais on en a retardé pour de moins beaux motifs.

— Je ne dis pas le contraire... Mais adieu, messieurs!

Ses jeunes camarades empêchèrent de nouveau Roland de Fonteuil de s'esquiver.

— On assure qu'à la dernière fête de la cour, lui dit l'un d'eux avec enthousiasme, Mme de Villegrain s'est présentée avec une robe de gaze si fine, si claire, si transparente, que M. de Choiseul lui a dit tout bas : « Ah! madame, c'est trop! » Et elle de répondre à M. de Choiseul : « Au prochain bal, rassurez-vous, je serai un peu plus vêtue..— Mais ce n'est pas comme cela que je l'entends, quand je vous dis, madame, que c'est trop, » a objecté en souriant M. de Choiseul.

— Il ne la trouvait donc pas assez nue ?

Tous les jeunes officiers se mirent à rire.

— Nous verrons au bal de ce soir comment elle aura compris la chose. Est-ce que cela ne te tente pas, voyons, Fonteuil?

— Quand cela me tenterait, est-ce que j'ai une lettre d'invitation pour me présenter au bal de la cour ?

— Tu n'as pas de lettre d'invitation ? Si ce n'est que cela, la difficulté est levée. Béric de Saint-Maur est malade; voici sa lettre, dont il

nous a priés de disposer ; disposes-en pour toi.

— Mais...

— Tu hésites encore, loup de mer ! Mais voilà Marcelino, voilà Spiriadec, voilà moi, voilà nous tous qui y allons : la compagnie ne te semble-t-elle pas assez choisie ?... Songe ! qui sait si nous reverrons jamais Versailles !

Tous les jeunes officiers de marine soupirèrent. Clermont, celui qui parlait, continua ainsi :

— La guerre avec l'Angleterre est une guerre acharnée. Un boulet peut nous mutiler, nous emporter :

— Un bras ! dit l'un.

— Un nez ! ajouta l'autre.

— Une jambe !

— Deux jambes !

— Eh bien, reprit Clermont, dansons, tandis que nous avons encore notre nez et nos deux jambes.

La lettre fut enfoncée avec violence dans la poche de Fonteuil.

Tous les jeunes officiers de marine crièrent ensuite en s'éloignant :

— Au revoir ! à neuf heures !

— A neuf heures, quoi ? demanda Fonteuil.

— Eh bien, à neuf heures, trouve-toi là, sous

la voûte : nous nous réunirons tous pour faire notre entrée ensemble. Ce sera superbe !

— Solennel ! ajoutèrent d'autres jeunes voix qui se joignirent à celle de Clermont.

— Majestueux !

— Et présomptueux !

— Ah ! encore un mot ! cria plus fort, pour être entendu, Clermont, déjà hors de la portée de la voix. Tu trouveras des chaises à porteurs sur la place Dauphine. Au revoir ! au revoir !

Peu décidé à céder à ses camarades, mais à demi entraîné par leur soif de plaisir, et, d'ailleurs, jeune comme eux, c'est-à-dire vite oublieux des contrariétés de la vie à l'idée d'une joie promise, Roland de Fonteuil regagna son hôtel, où, après avoir légèrement dîné, il songea à sa toilette de bal. C'est en vidant les poches de la culotte chamois qu'il quittait pour en mettre une plus officielle, que la clef de madame la comtesse de Villegrain vint de nouveau sous ses doigts. Il éprouva à ce contact une sensation désagréable. L'entrevue de la galerie d'Apollon se retraça à sa mémoire avec tous ses détails déplaisants ; il fut sur le point de lancer la clef dans le jardin placé sous les croisées de l'hôtel. Ce mouvement nerveux, par l'effet d'une réaction aussi prompte, la lui fit regarder avec quelque atten-

tion ; un instant après, ses yeux et sa réflexion s'y attachèrent fixement. L'anneau auquel s'adaptait fortement la tige de la clef était en or ouvré et ciselé, mais ouvré et ciselé à jour, en forme d'étoile rayonnante comme l'orfèvrerie des Etats romains et particulièrement l'orfèvrerie filigrane d'Ancône, merveilleuse, on le sait, de finesse et de légèreté ; quant à la tige elle-même elle était formée de plusieurs morceaux cylindriques alternativement d'argent mat et de cristal de roche jusqu'aux deux tiers ; le dernier tiers de la tige, celui qui se continuait avec le pavillon de la clef, était d'acier, mais du plus pur acier anglais, jetant des reflets sombres et bleus comme certains diamants noirs du Thibet. Ce pavillon, partie dentée, celle qui sert à ouvrir la serrure, méritait qu'on s'y arrêtât autant que sur le reste de la clef, à cause de l'originalité de sa forme. Sa figure offrait les contours d'un trèfle allongé, et les deux morceaux de cette fleur se repliaient au besoin sur le troisième, qui était fixe, au moyen d'une charnière tout à fait invisible pratiquée dans les bords adhérents. Et quand ces deux morceaux se déployaient et venaient de nouveau former le trèfle ou le pavillon de la clef, ce mouvement d'éventail poussait à l'extrémité même de la tige une olive en diamant façonnée à angles

correspondants d'une précision inouïe. Enfin cette clef, faite de plusieurs métaux mariés au cristal, présentait un modèle de mécanique savante, de serrurerie secrète, de bijouterie précieuse ; enfin, c'était un vrai chef-d'œuvre.

Si la clef était si extraordinairement remarquable, que devait-être la serrure ? que devait être le coffre ? que pouvait contenir ce coffre ?

Roland de Fonteuil comprit alors que M$^{me}$ de Villegrain devait être très contrariée et fort inquiète de l'avoir perdue, et il s'en voulut sincèrement de n'avoir pas apporté plus de bonne volonté à la lui rendre. En la glissant dans sa poche, il se promit de la remettre le soir même à quelque garde, valet de chambre, concierge ou hallebardier du château, qui la remettrait à son tour, mais sans dire de quelle part, à cette belle et si peu indulgente dame de Villegrain.

Roland de Fonteuil, sa toilette achevée, se rendit ensuite à la place Dauphine en marchant avec le plus de précaution possible, sur la pointe du pied, afin de ne pas ternir le beau cirage à l'œuf de sa chaussure. Là, comme les jeunes officiers ses camarades le lui avaient dit, il trouva des chaises à porteurs. Il en choisit une des plus élégantes et se fit conduire par ses porteurs sous

la voûte du château, où ses camarades lui avaient donné rendez-vous ; ils l'attendaient déjà.

Ils partirent ensuite ensemble pour le bal, à travers des nuées d'invités plus occupés les uns que les autres de la fragilité de leurs toilettes, dont nos costumes d'aujourd'hui ne peuvent donner la plus faible idée, sous le rapport de la composition, de la grâce, de la fraîcheur, de la variété, de la fantaisie, de la richesse, du pimpant, de l'esprit, de la splendeur. La poudre faisait un nuage, une auréole de vapeur à toutes ces femmes au pastel. Nous avons la liberté du costume aujourd'hui, dira-t-on, et la simplicité de l'indépendance. Merci ! la liberté des singes et la simplicité de la misère...

Si nos jeunes gens ne produisirent pas la sensation dont ils s'étaient flattés, ils furent eux-mêmes éblouis de l'aspect magnifique de la salle de bal, au moment où ils y entrèrent. L'Orient, ce fabuleux Orient si vanté, eût semblé une boutique de verroterie à quatre sous à côté de ce fleuve qui charriait des diamants ; c'étaient des coiffures où serpentaient des émeraudes, des oreilles où se balançaient des perles, dont une seule eût donné une indigestion à Cléopâtre, des épaules auxquelles s'attachaient des torsades de toute sorte de pierreries, des robes qui criaient

elles-mêmes de se voir si riches, et des lumières ajoutant leur pluie de feu à ce fourmillement. Enfin c'était un bal de la cour.

Il n'y avait pas dix minutes que Roland de Fonteuil se promenait à travers ces merveilles, dont il évoquerait peut-être un jour le souvenir brillant sur le *banc de quart*, que sa bonne ou mauvaise étoile (la suite de l'histoire vous dira laquelle des deux) lui fit rencontrer Mme de Villegrain et les mit brusquement face à face. Elle était au bras du jeune prince de Conti, qu'on disait singulièrement épris d'elle... Mais qui n'était pas épris d'elle à la cour? Le premier mouvement de Roland de Fonteuil fut de s'incliner; quand il releva la tête, il entendit un éclat de rire qui lui fit monter le sang du cœur à la gorge. Cet éclair de dédain était donc pour lui! il en fut comme aveuglé.

— Bon! après tout, se dit-il, si c'est la guerre qu'elle me déclare, je n'aurai pas longtemps à la soutenir : je partirai dimanche pour Toulon, où m'attend *la Coquille* ; Oh! *la Coquille! la Coquille!* ne pourra-t-elle donc pas sombrer sur place.

La même et double impression que Roland de Fonteuil avait éprouvée dans la matinée à la vue de Mme de Villegrain, il la ressentit de nouveau à

cette soirée du bal de la cour, mais dans des proportions plus fortes encore. Plus sa haine pour elle augmentait, plus il la trouvait belle; il ressemblait à ces gens qui, à force de goûter à un vin pour se convaincre qu'il est mauvais, finissent par se griser. Elle n'avait jamais été, il est vrai, plus séduisante; mais on murmurait autour d'elle qu'elle avait suivi de trop près le conseil à double entente de M. de Choiseul... On va voir si elle était peu habillée. Derrière elle, deux vieux gentilshommes échangeaient entre eux ce dialogue. L'un disait :

— Je vous assure qu'à travers sa robe, *on les voit.*

— Parions *qu'on ne les voit pas !*

— Cent louis, *qu'on les voit !*

— Cent louis, *qu'on ne les voit pas !*

— Pardon, dit Roland de Fonteuil en s'adressant à une dame d'âge qui souriait, et à qui l'on pouvait tout demander à cause même de son âge; pardon, madame, seriez-vous assez obligeante pour me dire ce que prétendent voir ces messieurs à travers la robe de M^me^ de Villegrain?

— Oh! c'est bien simple, monsieur... ses jarretières.

La musique se fit entendre, et les quadrilles se formèrent. A ces sons délicieux, l'âme du che-

valier se détendit; elle se laissa aller au courant de la joie générale. Il vit ses camarades inviter autour de lui de jolies danseuses empressées d'accepter; l'envie de les imiter l'entraîna; il alla aussitôt proposer à une jeune dame d'être son cavalier. On sourit, on lui tendit la main; le voilà en place pour danser la *royale polonaise*, danse apportée de Varsovie par la charmante Marie Leckzinska, à l'époque de son mariage avec Louis XV. Il y a, dans cette danse, une figure où tous les quadrilles se réunissent, et où les danseurs des groupes les plus éloignés les uns des autres se joignent entre eux et forment une mêlée générale. Dans cette confusion universelle, il arriva que Roland de Fonteuil et la comtesse se trouvèrent en présence. Quelle rencontre? ou plutôt quel choc! Ils eurent la même pensée : ils allaient se voir obligés de danser ensemble! Danser ensemble! Comment échapper à cette incroyable, à cette impossible, à cette monstrueuse nécessité?

La sueur perla au front courroucé de Mme de Villegrain. Cruelle minute d'indicible angoisse! Et l'hésitation n'était pas même possible! On meurt à la cour, mais on n'y donne pas de scandale, on n'y est pas ridicule! Le péril inspira la belle implacable; elle se souvint de la plus grande

maxime des grands : dissimuler. Elle accepta en souriant — quel sourire! — la main gauche de Fonteuil, et se laissa conduire à la place exigée par la figure. Mais le jeune marin, prévoyant le moment où, dans une ronde générale, il allait avoir à lui offrir la main droite, prit lestement au fond de sa poche, avec cette main restée libre, la fameuse clef de cristal. Un moment se préparait, il arrive : alors la main droite du chevalier presse la main de la comtesse, et la comtesse pousse un cri. Elle a déjà senti dans cette rapide étreinte le contact de la clef, de sa précieuse clef, de cette clef pour laquelle elle eût peut-être donné tous les diamants dont elle était parée. Après avoir jeté ce cri d'étonnement et de bonheur, qui se perd dans les bruits de la danse, elle veut prendre la clef dans la main de Roland de Fonteuil. La main résiste doucement ; M^me^ de Villegrain s'étonne de cette résistance; elle ne peut y croire, elle s'impatiente. De nouveau elle tente, mais avec plus de volonté et de force, de s'emparer de la clef de cristal : la résistance qu'on lui oppose est plus énergique. Une troisième fois, elle cherche avec violence à l'arracher : même obstacle invincible. Alors, la colère dans les yeux, elle veut parler, elle veut réclamer... elle n'ose pas... Comment oserait-elle ? Le

monde! la cour! son nom! son mari! sa dignité! Ah! c'est une lutte superbe, mais une lutte muette, acharnée, sourde, impitoyable, couverte par les sons de la *royale polonaise*. Il faut qu'elle enrage, qu'elle souffre, mais qu'elle se taise; il faut plus, il faut qu'elle sourie, la danse l'exige. Elle sourit; ses ongles sont ensanglantés. Bref, Roland de Fonteuil ne céda ni aux doux regards, car on y eut recours, ni aux regards irrités, ni à la main qui avait supplié, ni à la main qui avait rugi, qui avait déchiré; il ne céda pas. La danse finie, il reconduisit à sa place la comtesse, qui souriait encore, qui souriait toujours sous sa rage et sa férocité, et il remit froidement la clef de cristal dans sa poche; puis il se mêla à la foule en disant :

— Je me suis fait une furieuse, une impitoyable ennemie; mais, Dieu merci! je me suis vengé, bien vengé, délicieusement vengé, et je sens que j'avais besoin de cela. D'ailleurs, se dit-il encore, comme il s'était déjà dit le matin, j'ai un moyen bien simple de l'apaiser : après le bal, je remettrai cette clef à un valet de chambre du château, qui la lui rendra. Je ferai mieux, se reprit-il, je la déposerai en sortant d'ici au suisse de son hôtel.

Il achevait à peine son monologue, que ses camarades, les jeunes officiers de marine venus

avec lui au bal, accoururent, tout haletants de joie, lui dire :

— Tu ne sais pas, Fonteuil ? tu ne sais pas ?

— Quoi ?

— Ah ! mon ami !

— Parlez... vous m'effrayez !

— Tu ne vas plus à Toulon.

— M'enverrait-on à la Bastille ?

— Comment , à la Bastille ? Tu pars pour Brest.

— On me conduit au bagne ?...

— Tu te rends dans l'Inde !

— Allons donc, messieurs, la plaisanterie...

— C'est très sérieux, tu vas dans l'Inde sur le *Météore*.

— Voyons, ne vous moquez pas de moi ?

— Ta demande est accordée.

— Ma demande est accordée ?... Mais enfin comment le savez-vous ? qui vous l'a dit ?

— M. de Rétigny.

— M. de Rétigny ?...

Roland de Fonteuil chercha dans sa mémoire, il réfléchit ; il se dit :

— Mais c'est celui à qui Mme de Villegrain a envoyé un baiser ce matin... Voilà qui est étrange !...

— Et M. de Rétigny le tient de M. de Villegrain,

continuèrent les jeunes amis de notre de plus en plus ébahi Roland de Fonteuil.

— M. de Villegrain ! murmura l'enseigne ; quand je quitte à l'instant Mme de Villegrain, et dans quelles dispositions pour moi !

— Tu n'y crois pas encore ?

— Que voulez-vous !

— Enfin, cela est, rien n'est plus vrai, rien n'est plus réel.

— Nous te le jurons tous.

— Alors, je veux croire... je dois croire...

— Tu ne sais donc pas, reprit Clermont, l'orateur de la troupe, que M. de Rétigny est très bien accueilli, mais très bien, à l'hôtel de Villegrain ?

— Ah ! je ne veux rien savoir. Laissez-moi tout entier à mes rêves, à mes étonnements, tout entier à mon bonheur, à ce bonheur qui me tombe des nues. — Pas tout à fait des nues, se dit de Fonteuil quand ses amis l'eurent laissé un instant seul. C'est la clef de cristal que je dois remercier, ma bonne petite clef enchantée. Allons, Mme de Villegrain me paye d'avance ; elle veut racheter sa clef de cristal. Comme elle y tient !... Est-ce au point de vue de l'art seulement ?... Mais qu'ouvre donc cette clef ?... Peu importe ! comme je ne le saurai jamais, inutile de se casser

la tête à cette borne ; mais puisqu'elle y tient tant que ça, elle l'aura cette nuit même, après le bal ; c'est trop juste ; elle s'est trop généreusement conduite pour que je reste en arrière... Oui, elle va avoir sa clef.

Roland de Fonteuil aurait pu même ajouter que M^me^ de Villegrain aurait sa clef dans quelques minutes, car le bal allait finir... il finissait... il était fini : le roi était rentré dans ses appartements ; les princes quittaient leur place.

On sortait.

Les voitures s'ébranlaient hors des grilles.

Coup d'œil majestueux : tous les hommes se rangeaient pour laisser passer les grands dignitaires et les grandes dames attachées au château, et regagnant leurs équipages pressés sur six rangs dans la cour royale, dans la cour d'honneur et sur la place d'Armes.

C'est dans la cour d'honneur même qu'un officier de marine, M. de Rétigny, aborda le chevalier Roland de Fonteuil et lui dit :

— Pardon, monsieur de Fonteuil, vous étiez aujourd'hui, cette après-midi, pendant les vêpres dans la galerie d'Apollon ?

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Roland de Fonteuil, un peu étonné de la rencontre.

— Mon nom importe peu ici, répliqua sèchement le lieutenant de frégate, qui oubliait qu'à terre les différences de grade ne signifient pas grand'chose, et qu'il n'y en a point en France qui dispense d'être poli, surtout quand on interroge.

Quoi qu'il en soit, M. de Rétigny froissa de prime abord le jeune enseigne, qui lui répondit :

— Soit ! ne me dites pas votre nom, mais dites-moi du moins...

— Vous avez trouvé une clef; veuillez me la rendre.

Le ton gâtait singulièrement la chanson ; et l'on sentait que le ton et la chanson venaient d'être communiqués à l'instant même par Mme de Villegrain au beau lieutenant de frégate.

— Oui, j'ai trouvé une clef dans la galerie d'Apollon, répondit de Fonteuil, oui, je veux la rendre ; mais au nom de qui la réclamez-vous ?

— Encore une fois, que vous importe ?

— Ni votre nom, ni celui de la personne qui vous envoie... J'aurais l'air de céder à une menace. Est-ce une prière ou une menace ?

— Ce sera ce que vous voudrez, monsieur.

— Pardon, monsieur, mais maintenant il importe à mon honneur de savoir positivement si c'est l'un ou l'autre.

— Ce ne sera pas une prière, monsieur.

— Alors, monsieur, vous n'aurez pas cette clef.

— Ce soir, c'est possible.

— Et demain?...

— Demain, j'irai la chercher.

— Où, je vous prie? Je ne serai peut-être pas chez moi...

— A l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses.

— A l'entrée du bois de Satory?

— A l'entrée du bois de Satory, comme vous dites.

— J'y serai, monsieur.

— A sept heures, n'est-ce pas?

— A sept heures.

— Puis-je maintenant demander à votre discrétion et à votre délicatesse, dit le lieutenant de frégate sur le point de se retirer, qu'aucun nom de femme ne sera prononcé à propos de ce duel, dont la véritable cause doit rester entre nous? Vous m'aurez salué, je n'aurai pas répondu à votre courtoisie : cela doit suffire...

Après une seconde de réflexion, Fonteuil fit un signe affirmatif.

M. de Rétigny salua, et, franchissant la grille dorée, passa de la cour d'honneur à la place d'Armes, où sa voiture probablement l'attendait.

— Allons ! j'ai mon duel, dit Roland de Fonteuil en cherchant à retrouver ses jeunes compagnons parmi la foule, mais Mme de Villegrain n'a pas encore sa clef ; oh ! non ! oh ! non !

— Monsieur ! monsieur ! appela le jeune enseigne, qui venait d'être subitement frappé d'une idée.

M. de Rétigny se rapprocha de la grille.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Le bois de Satory est une terre du roi.

— Eh bien ?

— Eh bien, il n'est pas permis de se battre sur les terres du roi.

— Aussi ce n'est point pour nous battre que nous nous rencontrerons demain.

— Ah !...

— C'est pour nous tuer.

M. de Rétigny ayant pris rendez-vous pour le lendemain matin même, afin de vider son duel avec son adversaire, il passa le reste de la nuit à se procurer deux témoins. Ce n'était pas pour lui une besogne aussi facile qu'elle le paraît au premier abord, au milieu d'une ville où il ne venait guère que pour des motifs sérieux, de loin en loin, et uniquement pour les besoins du service. A cette difficulté, il convient de joindre aussi une condition qui n'était pas moins embarrassante,

mais à laquelle il a été dérogé depuis en matière de duel, et qui consistait à ne prendre ses témoins que parmi des gens de sa profession. Les gens de la profession de M. de Rétigny n'abondaient pas à Versailles comme dans un port de mer.

Tandis que M. de Rétigny se livrait à cette recherche avec toutes les précautions possibles et à travers tous les obstacles imaginables, car ne consentant pas à dire à ceux dont il demandait l'assistance comme témoins la véritable cause de son duel, beaucoup reculaient devant ce mystère, Roland de Fonteuil, rendu à ses camarades, choisissait avec infiniment moins de peine deux témoins parmi une dizaine de jeunes enseignes et aspirants de première classe. Ses deux témoins furent deux enseignes comme lui : Clermont et Spiriadec, que nous avons déjà vus l'un et l'autre dans le parc de Versailles et au bal de la cour. Ceux-là se contentèrent de faciles raisons pour accepter d'être les témoins de leur ami ; au besoin, ils n'en auraient exigé aucune ; c'eût été bien plus original ! Ils crurent, à cet égard, tout ce qu'il plut à Roland de Fonteuil de leur dire : Il s'était croisé avec le beau lieutenant de frégate sur le grand escalier de marbre, à la sortie du bal ; il l'avait salué et celui-ci n'aurait pas daigné

répondre ou répondu si faiblement, que cela équivalait à un déni de salut. Explications immédiates, mots aigres échangés, reparties dures, et enfin rencontre à l'épée pour le lendemain. De la clef de cristal, il n'en fut pas question ; Fonteuil avait promis sur ce point à son adversaire la plus complète discrétion.

Cette discrétion fut, à vrai dire, la seule qui fut observée dans cette affaire, car l'affaire elle-même fut, avant le jour connue de bien des personnes dans Versailles. Comment en eût-il été autrement? c'est dans un cabaret ouvert à tous venants que nos jeunes officiers, réunis pour souper ensemble après le bal de la cour, connurent le duel de leur camarade et en devisèrent jusqu'au matin. Et puis, un duel est-il une chose dont on parle à mi-lèvres à vingt ans ? C'est beau comme une intrigue d'amour ; c'est plus beau peut-être, par la raison qu'on peut en parler. Et puis un duel, entre un simple enseigne et un lieutenant de frégate, cela est grave ; il en sera question pendant toute la campagne prochaine. Qu'on ajoute les liqueurs bues à l'heureuse issue du duel, l'exaltation des jeunes têtes qui toutes épousent la querelle de leur ami, quelle qu'elle soit, et l'on admettra sans peine, que, entre deux heures du matin et le jour, le bruit de ce duel

dut un peu filtrer à travers les planches toujours si mal jointes d'un cabaret.

La nuit ne tarda pas à pâlir ; une lueur tendre et violette venue de l'horizon éclaira peu à peu le beau parc de Le Nôtre et les bois nombreux qui le pressent de tous côtés, depuis Saint-Cloud jusqu'à Rambouillet, depuis Saint-Germain jusqu'à Meudon. Un air frais prenait, en passant, l'amertume forte des chênes et des mélèzes et s'en imprégnait. La clarté des eaux, les senteurs sauvages de mille plantes, cachées sous ces amas d'arbres, annonçaient une de ces belles matinées dont Versailles a la faveur, et il n'y en a pas de plus belles, de plus roses, de plus parfumées au monde, même sous l'équateur. Les matinées de Versailles sont un bouquet de roses le printemps, et une branche de pêches l'été. Trois personnes ne tardèrent pas à sortir par une de ces sombres allées du bois de Satory qui viennent côtoyer l'ancienne route de Chartres, et regardèrent à droite et à gauche avec l'inquiétude mystérieuse de gens en attente. Elles n'eurent pas à subir un long retard. Presque en même temps, trois autres personnes débouchèrent un peu plus bas par une autre ouverture de la forêt. Les deux groupes, après s'être arrêtés un instant sur le même point, rentrèrent ensemble sous les arbres et se dirigè-

rent vers le carrefour de *la Pyramide*. Ils cachaient des épées sous des manteaux.

Les deux témoins de M. de Rétigny étaient, l'un un capitaine de corvette, l'autre un employé supérieur dans l'administration de la marine. Ceux de Roland de Fonteuil, beaucoup plus jeunes que les témoins de son adversaire, étaient Clermont et Spiriadec, les deux enseignes du parc et du bal de la cour.

Le plus grave des trois seconds, par son âge et par son grade, le capitaine de corvette, demanda à Clermont, le moins jeune des deux témoins de Roland de Fonteuil, s'il ne conviendrait pas d'essayer d'empêcher une rencontre qu'on n'avait pas été assez heureux, faute de temps, de mieux régler ailleurs. Le terrain était sans doute un fort mauvais cabinet de conciliation. Mais, au fond, de quoi s'agissait-il ? d'un salut auquel on n'avait pas répondu. Eh bien, M. de Rétigny conviendrait que c'était uniquement par distraction qu'il aurait failli à cette forme essentielle de courtoisie ; de son côté, M. de Fonteuil avouerait que rien n'était plus naturel qu'une pareille distraction, la nuit, à la sortie confuse d'un bal. Les deux adversaires, réciproquement édifiés sur leurs intentions, s'aborderaient en se saluant, pour se serrer ensuite la main, comme deux braves et

loyaux marins qu'ils étaient, l'un et l'autre.

Clermont et Spiriadec ne goûtèrent que médiocrement la proposition du capitaine de corvette. Ne voulant pas cependant prendre en entier sur eux la responsabilité d'un refus, ils dirent qu'ils allaient la communiquer à leur ami ; mais il restait bien convenu que, s'il ne l'approuvait pas, il n'en serait pas formulé de nouvelle, et que les deux adversaires n'en référeraient plus qu'à leurs épées.

Deux minutes après cette convention, M. de Rétigny et Roland de Fonteuil venaient l'un vers l'autre, l'épée nue, la poitrine découverte.

Une voix s'écria au même instant :

— Arrêtez ! arrêtez !

Les deux épées s'éloignèrent l'une de l'autre.

C'était M. de Villegrain qui entrait dans le carrefour de *la Pyramide*.

— Lui ! dit M. de Rétigny, qui parut tout bouleversé en le voyant.

— Allons, pensa-t-il, tout est découvert !

— Le mari ! dit de son côté Roland de Fonteuil. Qu'est-ce donc ? Pourquoi vient-il ?

— Messieurs, dit M. de Villegrain à Fonteuil et à son adversaire, je connais la cause de votre rencontre. Eh bien, on ne se bat pas pour des raisons aussi futiles.

— Monsieur le comte, répondit M. de Fonteuil, songez que le combat a déjà commencé, que nos épées se sont touchées, que toute explication arrive trop tard.

— Ces raisons sont des plus futiles, répéta M. de Villegrain, qui ne répliqua à peu près juste que par hasard, et l'on sait pourquoi, à l'objection de Roland de Fonteuil. Sa formidable surdité avait rencontré par miracle cet à peu près. Voici ce qui prouve, reprit-il, combien j'ai raison. Il déploya une feuille de papier. — C'est le rapport, dit-il, du chef de la police du château. Il y est constaté que la querelle est née entre vous d'une simple question de bienséance dans la cour d'honneur, et qu'elle n'a pas même été aggravée, comme il arrive souvent en pareil cas, par des paroles grossières. Ainsi, messieurs, je vous invite à remettre vos épées au fourreau, à cesser sur-le-champ ce duel.

Le haut rang de M. de Villegrain donnait sans doute à ses paroles une grande autorité, surtout aux yeux des témoins qui n'avaient pas la plus légère raison pour croire que le rapport de police ne dît pas exactement la vérité sur l'origine de la rencontre ; mais, aux yeux de Roland de Fonteuil, qui savait le contraire, qui savait que la véritable cause était la clef de cristal dont il n'avait pas

voulu se dessaisir ; mais, aux yeux de M. de Rétigny, venu sur le terrain pour le même motif, qui avait peut-être dit en outre à Mme de Villegrain : « J'aurai votre clef, je vous le jure, ou j'aurai la vie de ce jeune insolent qui vous a jouée, torturée, désespérée toute la nuit au bal de la cour ! » les paroles de M. de Villegrain, le poids de son intervention, son rapport de police, n'avaient pas la même portée. D'un autre côté, comment M. de Rétigny pouvait-il dire à M. de Villegrain : « Vous avez raison. Je ne me bats pas pour une question de courtoisie, je me bats pour une clef dérobée à votre femme ; en d'autres termes, je me bats pour Mme de Villegrain, qui est ma maîtresse ?»

— Allons, messieurs, qu'il soit fait, je vous prie, comme j'ai eu l'honneur de vous le proposer, dit M. de Villegrain, dont le ton fut beaucoup moins mesuré que la première fois.

Les deux adversaires ne quittèrent pas davantage leur position agressive.

— Messieurs, dit alors M. de Villegrain, après avoir prié en mon nom, j'ordonne, au nom de M. le ministre de la marine, que je représente partout où la marine est en cause, que ce duel n'ai pas lieu. Monsieur de Fonteuil, vous partirez dans une demi-heure pour Brest, où vous avez

obtenu d'aller et où vous vous embarquerez sur *le Météore* pour les Indes. Monsieur de Rétigny, vous vous tiendrez prêt à quitter pareillement Versailles dans une demi-heure, pour aller occuper votre poste. Obéissez tous les deux, messieurs!

— Sur mon honneur, sur celui de M. de Fonteuil, dit alors M. de Rétigny, ce rapport de police est inexact.

— Inexact ? dirent tous les témoins.

M. de Villegrain écoutait ou faisait plutôt semblant d'écouter, comptant toujours sur la logique de ses yeux, qui jusqu'ici ne l'avaient pas trompé, pour suppléer à la logique murée de ses deux oreilles.

— Ce rapport est faux, ajouta d'un ton encore plus affirmatif le lieutenant de frégate. Nous nous battons, M. de Fonteuil et moi, pour un motif beaucoup plus sérieux que celui qui est consigné dans ce rapport.

M. de Villegrain avait vu remuer des lèvres; mais il n'avait rien entendu. Que lui avait-on dit pour se permettre de ne pas lui obéir ?

Le capitaine de corvette, témoin de M. de Rétigny, voulant terminer une scène qui n'aurait jamais eu d'issue, devant la surdité du comte de Villegrain, sans l'intervention d'un tiers, — in-

tervention délicate, difficile et même dangereuse ainsi qu'on va le voir, — prit doucement M. de Villegrain par le bras et l'entraîna à une cinquantaine de pas environ dans le plus épais du bois, loin de tous les autres personnages.

Là, il lui cria dans l'oreille avec le plus de force qu'il le put :

— Ces messieurs se battent pour un motif beaucoup plus sérieux, monseigneur, que celui que vous supposez.

M. de Villegrain, après avoir reculé d'un bond à trois pas de son trop officieux interlocuteur :

— Ah çà ! me prenez-vous, par hasard, pour un sourd, demanda-t-il tout pourpre, tout violet de colère et en saisissant le capitaine par ses broderies, que vous criez ainsi à mes oreilles? A-t-on jamais vu ! a-t-on jamais vu !

Le malheureux capitaine de corvette, qui ne savait pas que l'horreur de passer pour sourd était si profonde chez M. de Villegrain, s'abîma dans sa honte et dans sa confusion à cette violente prise à partie. Il rougit, il pâlit, il bégaya des excuses qu'on n'entendit naturellement pas; il ne sut que dire, que devenir.

— Il ne peut pas entendre, pensa-t-il, si l'on ne crie pas à tue-tête à ses oreilles, ainsi que je viens de le faire, et, si je crie, il entre en fu-

reur, il se croit insulté. Que faire alors? que lui dire maintenant?

Impérieux de geste, stupide de colère, exigeant qu'on parlât, le comte continuait à regarder avec rage le capitaine de corvette.

C'était véritablement à se pendre à la première branche venue. Le capitaine eut plus d'esprit que ça. M. de Villegrain lui ayant dit sèchement :

— Eh bien, monsieur, quelle est cette cause si sérieuse, cette cause beaucoup plus sérieuse que celle que j'ai supposée? Je veux la savoir... Parlez!

Bien embarrassé de la produire, cette cause, puisqu'il ne la connaissait pas, le capitaine de corvette dit aussi bas que possible la première chose qui lui passa par la tête, supposant... Mais on va voir s'il supposait juste et s'il se tira en homme miraculeusement habile de l'horrible guêpier où il avait aventuré sa personne.

— Figurez-vous, monseigneur, dit-il à demi-voix, que j'étais l'an dernier, à la même époque, avec mon vaisseau par le travers des Açores.

M. de Villegrain, ayant vu remuer des lèvres, pensa que le capitaine de corvette venait de lui dire la cause qu'il voulait savoir, la cause enfin du duel.

— Très bien, répondit-il, à merveille! je com-

prends maintenant ces messieurs aiment la même femme ; elle aura montré une préférence trop marquée pour l'un des deux, la nuit dernière au bal de la cour ; et la jalousie aura éclaté. Vous voyez que vous n'aviez pas besoin de hurler pour me communiquer cela.

Le capitaine de corvette, voyant sa ruse réussir, fit de la tête un signe d'affirmation et poursuivit :

— Comme nous étions, disais-je à monseigneur, par le travers des Açores, nous reçûmes entre minuit et trois heures du matin un grain terrible : — pluie, grêle, vent, — la foudre tomba à bord.

Ayant encore vu remuer les lèvres du capitaine de corvette, M. de Villegrain reprit avec la même confiance :

— Allez toujours ! je comprends de mieux en mieux : oui, c'est parce que la belle a dansé une fois de plus avec l'un qu'avec l'autre, ainsi que vous le dites, capitaine, que la querelle aura eu lieu.

*Ainsi que vous le dites* était colossal de surdité non résignée !

L'illustre sourd, de plus en plus convaincu de sa perspicacité, reprit :

— Tous les duels viennent maintenant de là,

capitaine. Mais arrêtons-nous au nôtre. Des injures, on sera peut-être allé plus loin.... plus loin...

M. de Villegrain attendit encore d'avoir vu remuer les lèvres du capitaine pour achever avec plus de certitude ce qu'il avait à dire.

Le capitaine de corvette, devinant de son côté l'intention de M. de Villegrain, reprit aussitôt après avoir fait un nouveau signe de tête affirmatif :

— La foudre étant tombée à bord, comme je vous le disais, nous fûmes témoins des singuliers effets des ravages électriques. Elle mit d'abord le grand mât à la place du mât de misaine ; ensuite, elle prit mes épaulettes de capitaine et alla les placer sur les épaules du mousse ; enfin elle enleva l'ancre, qui pèse deux mille, et alla l'accrocher à la girouette.

— Puisqu'il en est ainsi, acheva M. de Villegrain après avoir suivi le va-et-vient des lèvres du capitaine jusqu'à ce qu'elles devinssent immobiles, puisque des injures on est passé aux voies de fait, c'est différent, oh ! c'est bien différent, capitaine. Rien alors n'est plus sérieux... l'honneur du corps... je n'empêche plus rien, je ne m'oppose plus à rien. Allez dire cela de ma part

à ces messieurs ; allez ! Je me rends au château, où je suis attendu.

M. de Villegrain s'éloigna aussitôt; et, prenant une étroite allée du bois de Satory, il regagna sa voiture, qui l'attendait sur l'ancienne route de Chartres.

Heureux de s'être si bien tiré de sa lutte corps à corps avec la redoutable et malfaisante surdité de M. de Villegrain, le capitaine de corvette courut tout d'une haleine vers l'endroit du combat :

— Messieurs, cria-t-il en se découvrant, l'épée à la main et faites en gens de cœur que vous êtes !...

Trois minutes après ce signal, M. de Rétigny recevait un coup d'épée si ferme et si droit dans la poitrine, que la moitié du fer sortit par le dos. Il tomba contre terre avec la lourdeur mate d'un cadavre. Pourtant il n'était pas mort ; car, par le mouvement de sa respiration, le sang sortait comme un jet d'eau du trou de la blessure. Mais, s'il n'était pas mort, on voit qu'il y avait fort peu de chances d'espoir pour qu'il vécût longtemps encore.

Ses témoins l'entourèrent, et, après lui avoir donné les premiers soins exigés en pareil cas, ils se disposèrent à l'emporter.

Les témoins de Roland de Fonteuil lui disaient tous deux avec le même effroi, en l'entraînant loin du carrefour ensanglanté :

— Pas d'illusion, tu as tué l'amant d'une femme vindicative, puissante, très courtisée du roi, d'une femme qui te hait ; va-t'en vite, très vite ! Tu n'es pas du tout en sûreté ici, quelque loyal que tu aies été dans ce malheureux duel. Tu disparaîtrais dans quelque trou de bastille... on n'entendrait plus parler de toi... Pars donc ! Va à Brest, va aux Indes, va aux Iles-sous-le-Vent, va où tu voudras, mais ne rentre plus dans Versailles ! Tiens, prends, voilà notre bourse ; prends encore cet or... Du reste, nous t'enverrons tes malles, tes papiers... Tu nous feras savoir secrètement... Maintenant, prends des chevaux de poste à Viroflay, et cours... et ne t'arrête pas ! ne t'arrête jamais !

— Merci, mes bons amis, dit Fonteuil, qui avait de la peine à suivre ces conseils d'une extrême prudence, qu'il fallait violenter pour l'éloigner de Versailles et lui faire gagner par les méandres du bois le village de Viroflay, où se trouvait alors et où exista encore longtemps après une célèbre poste aux chevaux. Merci, mes bons camarades, merci ! Mais, avant de quitter Versailles, pour toujours, j'aurais bien voulu...

— Qu'aurais-tu voulu ?... Hâte-toi, parle !

— J'aurais voulu la voir encore une fois.

— La voir?... demanda l'un des témoins.

— Mais qui ?... demanda l'autre.

— Elle ! elle !

— Elle ?... Nous ne savons pas de qui tu veux parler... mais n'importe ! En ce moment, tous ces regrets... Tu la reverras plus tard.

— Oh ! non, je ne la reverrai plus... Ce cadavre que je viens de mettre entre elle et moi...

— Ah ! mon Dieu ! mais de qui parles-tu ?... serait-ce de M^me^ de Villegrain, par hasard?

— Oui...

— Tu l'aimes donc, toi ?

— Vous ne l'avez donc pas vue, pour en douter ?

— Non, ce n'est pas possible !... tu n'as pas toute ta raison.

— Je vous dis que je l'aime en désespéré !

— Ah ! malheureux ! malheureux ! Mais elle aura bien plus de plaisir alors à t'envoyer pourrir dans quelque cachot... Ah ! toutes ces raisons... toutes ces paroles dévorent le temps ! Tu devrais être déjà à trois lieues d'ici... Prends cette longue allée... au bout, c'est Viroflay... A cheval et au galop !

— Vous la reverrez, vous autres !

— Fou, va-t'en et sois heureux !

— Celui qui est heureux, dit Roland de Fonteuil en se décidant enfin à s'éloigner, c'est celui qui est mort pour elle !

—

Quelques jours se sont écoulés depuis ces graves événements.

M. de Rétigny est étendu sur son lit de douleur, en proie à son mal et aux médecins d'une époque bien peu éclairée encore sur le traitement à employer dans ces sortes de blessures violentes et considérées alors comme désespérées. Roland de Fonteuil court, de toute la vitesse de trois chevaux de poste, du côté de Brest, le nom de M^me^ de Villegrain toujours sur les lèvres, se souvenant des moindres beautés de son visage, des sons les plus fugitifs de sa voix, se souvenant de tout ce qui se rattachait à cette méchante et délicieuse femme, excepté pourtant de la clef de cristal, qu'il emportait avec lui à travers villes, villages, hameaux, forêts, campagnes, routes poudreuses.

Il est temps de dire que cette clef qu'elle regrettait tant d'avoir perdue, ou plutôt de n'avoir plus entre les mains, car elle savait maintenant en possession de qui elle était, que cette clef, déjà

tachée du sang d'un duel funeste, ouvrait un coffret de cristal haut d'un pied environ, cerclé de lames d'or sur ses six faces, et hérissé alternativement de topazes, d'émeraudes et de grenats; un coffret à renfermer le soleil la nuit. Le comte de Villegrain l'avait offert à sa femme, la veille de son mariage, pour qu'elle y mît ses bijoux les plus fins, ses tissus les plus rares, ses parures en diamants, enfin tout ce que possède de précieux une femme de son rang, jeune, belle, souverainement coquette, immensément riche, allant à la cour. Le chagrin qu'elle ressentait à la privation de cette clef était aussi grand que celui qu'elle aurait éprouvé à la perte d'un parent, à la perte d'un amant. La comparaison ne choquera personne, car personne ne se demandera si elle avait un amant, après la scène tragique du bois de Satory, et si cet amant était M. de Rétigny, lieutenant de frégate, un des plus beaux officiers de la marine française sous Louis XV. Au premier abord, il semble que rien n'était plus facile, au lieu de tant se tourmenter de la perte de cette clef, que d'envoyer chercher un serrurier et de faire ouvrir le coffret; et il semble que cela était d'autant plus facile que la serrure, or et acier, aurait dû être fabriquée par un de ces habiles artistes, moitié orfèvres, moitié serruriers, qu'une

célèbre manufacture d'armes entretenait à grands frais, depuis Louis XV, au centre même de Versailles, et entretient encore aujourd'hui pour ne pas laisser déchoir l'incontestable supériorité de notre main-d'œuvre française.

Cette facilité d'envoyer chercher un serrurier n'était qu'apparente. D'abord ce coffret, à ravir un roi de Perse ou un empereur du Mogol, ne contenait pas que les écrins de madame la comtesse Hélène de Villegrain, ni que l'or destiné à ses dépenses du mois ; il contenait aussi des lettres, et ces lettres ne traitaient pas que des affaires d'intérêt ; beaucoup de ces lettres commençaient — c'est plus que probable — par ces mots : *Ame de ma vie !* et finissaient par ceux-ci : *Vie de mon âme !* Je crois que cela s'appelle des lettres d'amour.

Or, quel danger n'y avait-il pas à faire ouvrir ce coffret devant M. de Villegrain, veuf de deux fois, — notez ceci — marié en troisièmes noces à la belle comtesse et passant pour n'avoir jamais ramené de son château de Villegrain — notez encore cela — ses deux premières femmes, dont il avait eu quelque raison de soupçonner la fidélité, quand il leur proposa cette retraite sentimentale. C'était une espèce de Barbe-Bleue sans barbe. Il y en avait beaucoup de ce temps-là ; il y en a encore

aujourd'hui ; méfiez-vous, mesdames ! Perrault ne les a pas tous racontés dans ses *Contes de fées*. M. de Villegrain n'eût donc pas accepté la découverte de ces lettres, à l'ouverture du coffret, avec l'impassibilité du serrurier.

Puis, sans trop s'avancer, on peut supposer et dire qu'avec ces lettres se trouvaient, sans doute, des bouquets fanés, des cheveux blonds et noirs — la couleur n'y fait rien, — des portraits ; mettez un seul portrait, un seul est aussi compromettant que plusieurs, plus compromettant peut-être n'est-ce pas ?

Mais quel besoin, objectera l'inflexible logique du lecteur, quel besoin, dira-t-il, avait la comtesse de Villegrain de faire ouvrir ce coffret devant son mari ? Pourquoi ne pas choisir le moment où il serait absent ? La femme la plus naïve, l'ingénue la plus rosière, la rosière la plus ingénue, aurait attendu ce moment, et... Pardon, voici pourquoi M^me de Villegrain ne pouvait pas faire appeler un serrurier pendant l'absence de son mari. Elle avait déjà consulté, sans affectation, l'horloger de l'hôtel, le jour où il était venu monter les pendules, et celui-ci qui, en sa qualité de mécanicien, avait eu plusieurs fois occasion d'admirer le coffret, lui avait dit :

— Madame, votre clef était une énigme d'or,

d'acier et de cristal ; il n'y a guère que le serrurier prodigieusement habile, merveilleusement inventif qui l'a imaginée, qui pourrait en faire une pareille.

C'était donc le même serrurier qu'il importait de trouver, et M. de Villegrain seul le connaissait, si toutefois il le connaissait encore ; car il n'avait attaché qu'une importance bien secondaire, lui, un grand seigneur, à l'accessoire d'une serrure et d'une clef, quand il avait offert le coffret en cristal en cadeau de noces à sa femme. Lorsqu'il les avait commandés à l'ouvrier, il n'avait eu dans la pensée que le désir de compléter par un chef-d'œuvre de serrurerie un chef-d'œuvre d'orfèvrerie. L'artiste s'était piqué d'honneur, et, comme tous les vrais artistes, il était allé plus loin que les indications fournies ; il était allé très loin dans la complication de son travail, si loin que... Mais continuons à peindre les tortures d'esprit de Mme Hélène de Villegrain, réduite enfin à dire à son mari, à qui elle n'avait pas encore parlé de la perte de la clef de cristal, de peur de se jeter dans cet océan sans fond de difficultés où elle avait prévu qu'elle se noierait :

— Mon cher comte...

Le comte s'était hâté de coller son magnifique

cornet acoustique à son oreille. Chez lui, il consentait à être sourd.

— Vous m'avez dit : « Mon cher comte ? »

— Mais vous entendez comme un rossignol.

— Trop bonne, en vérité.

— Mon cher comte, le prince de Conti, en venant l'autre jour m'apporter un joli bouquet de tulipes de ses parterres de Chantilly, a beaucoup admiré ce coffret en cristal.

— Le prince a du goût.

— Vous dites bien, car il a désiré en avoir un tout pareil.

— Voudriez-vous lui donner le vôtre ?

— Donner ce qui vient de vous ?... Non, mais je prévois qu'il me demandera à sa prochaine visite...

— A propos, il vous fait souvent des visites.

— Allons, voyons, êtes-vous jaloux maintenant du prince de Conti ?

— Mais...

— Nous ne parlons jamais que du roi quand nous sommes ensemble.

Le comte s'inclina en disant :

— On n'est pas jaloux du roi.

La comtesse regarda son mari jusqu'au fond des yeux, en entendant proclamer cette exception, qui pouvait, à bon droit, être prise pour une

superbe ironie ; car le roi de France régnant n'avait pas attendu M. de Villegrain pour rendre plus d'un mari jaloux.

Mais le comte ne laissa rien voir.

— Je prévois, reprit la comtesse, qu'à sa prochaine visite, le prince de Conti s'informera auprès de moi du marchand qui vous a vendu le coffret, dans l'intention d'en faire faire un tout pareil.

— Eh bien, chère comtesse, vous direz au prince de Conti que je l'ai acheté à Vienne en Autriche, chez un brocanteur juif qui l'avait acheté lui-même à Bude en Hongrie, il y avait soixante ans, dans la boutique d'un antiquaire persan. Sérieusement, est-ce que ces choses-là se font faire ? Il y a au monde de plus belles pièces peut-être, mais de pareille à votre coffret, non! oh non!

La comtesse se pinça les lèvres de contrariété. Elle reprit :

— Cependant ne m'avez-vous pas parlé quelquefois d'un mécanicien de Versailles qui avait travaillé à ce coffret? Si fait! vous m'en avez parlé, et à tel point que vous m'avez dit le nom de ce serrurier; vous le nommez?... vous le nommez ?... Je ne connais que ce nom-là.

— Je vous ai parlé du serrurier qui a fait la serrure et la clef, oui, mais non pas le coffret.

Oh ! le coffret ! Quant à son nom...

L'âme de la comtesse courut au bord de ses oreilles pour recueillir ce nom.

— Ma foi ! je ne me souviens plus de son nom ; et franchement...

Le second geste de contrariété de la comtesse n'échappa pas à son mari.

— Comment me souviendrais-je, au bout de dix ans, du nom obscur d'un serrurier, car il y a bien dix ans que je lui fis faire cette clef? D'ailleurs, quand je le saurais, vous ne voudriez pas, je présume, lui commander une serrure et une clef pour un coffret qui n'existe pas.

— Vous avez raison, dit en souriant la comtesse, qui avait intérêt à ne pas démentir trop ouvertement le signe de dépit aperçu par le comte. Vous avez raison ; mais vous savez, mon ami, quand j'ai une idée, c'est une folie. D'ailleurs, puisque vous ne connaissez ni le nom ni la demeure de ce serrurier, si le prince de Conti me parle encore...

— Pardon, pardon... Je n'ai pas dit que je ne connaissais pas la demeure de ce mécanicien, j'ai dit seulement...

— Il y vient ! il connaît sa demeure ! pensa la comtesse qu'un rayon de joie illumina intérieurement, mais qui n'en laissa passer qu'une faible lueur par ses yeux. — Oh ! interrompit-elle, vous

comprenez que ni le nom ni la demeure de cet ouvrier ne m'intéressent plus du moment où il est impossible de procurer un coffret pareil au nôtre ; n'en parlons plus.

La conversation, en effet, en resta là ; mais elle convainquit la comtesse et de la difficulté d'agir seule dans les démarches à tenter pour ouvrir le coffret ou pour avoir une clef pareille à la clef perdue, et de la possibilité pourtant d'avoir cette clef, puisque celui qui l'avait faite existait et habitait Versailles.

Une heure après cette tentative, risquée auprès de son mari avec une prudence dont elle ne devait jamais se départir à l'encontre de ce terrible et sinistre sourd, M[me] de Villegrain, en petit costume de ville, voilée de noir, sortit de chez elle, à pas de loup, à la nuit tombante, et alla, par les ruelles désertes, par les clos à demi ouverts, par les jardins, frapper à une toute petite porte, cachée dans un mur, voilée elle aussi par des brassées de lierre, — une porte adultère.

M. de Rétigny avait été blessé grièvement, mais non d'une façon mortelle, du moins jusqu'ici espérait-on qu'elle n'était pas mortelle ; et cela très heureusement, car c'était un officier de marine des plus distingués : dans l'Inde, il avait été cité plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée par

le brave Dupleix; Dupleix, qui n'a pas encore sa statue en France, et il faut s'en étonner, surtout à notre époque où le marbre va bientôt manquer à nos grands hommes. Dupleix en mériterait une dans chaque ville maritime de l'empire.

— Toute la question, lui dit le malade, est de n'avoir pas votre mari pour témoin quand vous ferez ouvrir ce meuble?

— Oui, et je ne sais comment sortir de là.

— Eh bien, employez une ruse fort naturelle: arrangez-vous si bien, qu'on vienne chercher votre mari de la part du ministre de la marine *pour les besoins du service*, au moment même où le serrurier sera sur le point de commencer sa besogne. Vous saurez que cette phrase: *Pour les besoins du service*, dit tout. Il partira aussitôt. Pendant son absence, l'ouvrier opérera. Il y a loin de la rue Saint-Louis au château; le temps de voir le ministre, le temps de revenir chez vous, c'est au moins une heure. Pendant cette heure, vous aurez tout le loisir de vous emparer de vos lettres ou plutôt des miennes, et tout sera sauvé. — Qu'avez-vous à sourire du conseil que je vous donne?

— Mais je souris, parce que vous me conseillez, pour éloigner M. de Villegrain, un moyen...

— Un moyen qui n'est peut-être pas très-subtil; mais quelquefois les plus simples... C'est

que vous n'avez pas le choix des moyens... D'ailleurs, pourvu qu'il réussisse...

— Il peut réussir et ne pas être bon.

— Comment cela?

— Vous savez, mon cher malade, que je suis la troisième femme de mon mari, que les deux premières ont disparu on ne sait trop comment. La facilité avec laquelle il se laisse tromper, — il est vrai que je ne l'ai jamais trompé que pour vous, — cette facilité n'est peut-être que superficielle. Tachons qu'il ne se marie pas une quatrième fois.

— Mais enfin, le moyen que je vous propose?...

— Est bon, mais il est mortel. Mon mari s'éloignera, sans doute, si je le fais soudainement appeler par le ministre; mais je n'irai pas mettre M. de Praslin dans la confidence; mon mari apprendra au ministère de la marine qu'il n'a nullement été demandé, et alors, au retour, que pensera-t-il? que soupçonnera-t-il en se disant avec raison que j'ai voulu être seule à l'ouverture du coffret?...

— C'est vrai, c'est dangereux, très dangereux.

— Ah! ce maudit petit enseigne; lui seul est cause!...

— N'en dites pas de mal, c'est un noble adversaire... Tous les torts étaient de mon côté...

— Avait-il besoin, après s'être battu avec vous, d'emporter encore cette clef, qui ne lui servira à rien du tout ?

— Savez-vous une chose? puisque vous me parlez de lui en ce moment...

— Quelle chose? Dites!

— Il est mon rival.

— Votre rival!... Et auprès de quelle femme, monsieur?

— Vous êtes charmante de le demander.

— Quoi! il m'aimerait?

— Comme un fou. Ses amis n'en font pas un mystère. Ils ont eu toutes les peines du monde à l'éloigner d'ici après son duel. Il voulait vous voir, il voulait mourir à vos pieds.

— Ah! ceci l'achève. Et il espérait, sans doute, qu'il obtiendrait... pour récompense honnête, en me rapportant ma clef... Est-ce que vous êtes tous aussi fats dans le noble corps de la marine royale?

— Vous me faites peur; ne le haïssez pas tant que ça! vous finiriez par...

— Par l'aimer? Tenez! plutôt que de l'aimer, j'aimerais mieux aimer... Qu'est-ce que je pourrais bien aimer que je déteste?...

Mme de Villegrain se pencha sur les lèvres du malade, et lui dit aussi près que possible :

— J'aimerais mieux aimer mon mari! — Mais vous êtes toujours bien pensif?

— C'est que...

— C'est que?... Voyons vite!

— C'est que je crois avoir trouvé... oui, j'ai trouvé le moyen d'éloigner votre mari pendant que vous ferez ouvrir le coffret! C'est à peu près celui que je vous ai déjà proposé; mais le côté faible et périlleux est évité. Voici : écoutez-moi bien.

Mme de Villegrain se rapprocha du lit et appuya sur elle la tête pâle du blessé.

— Je vous écoute.

— Eh bien, dès que M. de Villegrain aura fait venir chez vous le serrurier et que vous serez tous les trois en présence, envoyez immédiatement chez moi un de vos valets ou Nanine, votre femme de chambre, avec le dernier roman de Voltaire. Je comprendrai ce que cela veut dire.

— Oui; mais, moi, je ne comprends pas, mon cher logogriphe.

— L'envoi du livre sera pour moi un avertissement. Aussitôt j'enverrai mon domestique à votre hôtel pour prier M. de Villegrain de se rendre chez moi. Ma position, position dans laquelle je ne puis ni lui écrire ni aller chez lui, rendra bien

naturel et bien excusable le dérangement que j'oserai lui causer.

— Et que lui direz-vous quand il sera rendu chez vous? car enfin...

— Que je sollicite de sa justice le commandement de la corvette *la Diane*, qui doit appareiller de Brest pour aller rejoindre l'escadre destinée à brûler les établissements anglais dans l'Inde. Cela m'a été promis... Cela m'est dû...

— Mais, s'il vous l'accordait, vous partiriez donc?... vous me quitteriez? — Quel moyen vous avez encore trouvé là!

— Rassurez-vous, je lui adresserai ma demande d'un ton qui lui fera penser que je suis plus propre à aller dans l'autre monde qu'aux grandes Indes. Je n'aurai plus que le souffle en lui parlant. Il s'en ira convaincu que je ne passerai pas la soirée.

— Je ne veux pas de ce moyen-là, dit la comtesse effrayée, je n'en veux pas! Votre santé mêlée à cette comédie... Non! non! non!

— La comédie réussira.

— Sans doute; mais...

— Faites, je vous en conjure, comme je vous le dis. Dès que vous aurez pu décider votre mari à aller chercher dans Versailles ce serrurier dont lui seul connaît la demeure, expédiez à la minute

même chez moi votre caméristе Nanine ; et de mon côté, comme je vous l'ai encore dit, je vous débarrasserai sur-le-champ de M. de Villegrain. Une fois chez moi, je le retiendrai, je vous l'assure, au moins une grande heure.

Il ne s'agissait plus maintenant pour M^me^ de Villegrain que de décider adroitement son mari à aller chercher le serrurier. Quelques jours s'écoulèrent avant le moment opportun. Ce moment arrivé, elle vint vers le comte avec des mines charmantes ; elle passa son bras voluptueux autour du cou de son mari, et elle lui dit, avec ses beaux yeux bleus tirant sur l'enfer, avec son doux sourire, avec toute sa grâce de couleuvre bien plus encore qu'avec sa bouche, connaissant l'inutilité de cet intermédiaire :

— J'ai une confidence à vous faire.

Habitué à ces préliminaires, et devinant qu'il était appelé à prêter une grande attention à l'entretien si affectueusement commencé, il fit signe à la comtesse d'attendre qu'il eût pris son cornet acoustique.

Pendant qu'il allait chercher sur son secrétaire le précieux instrument, — précieux à tous les titres, car, fabriqué en Angleterre, il était d'une rare perfection mécanique dans le travail, et, quand le comte ne l'avait pas, sa surdité l'isolait

complètement du monde réel pour le reléguer dans le monde fermé de la matière, — la comtesse se sentit pâlir sous le nuage de son rouge. Elle suivit le comte d'un regard qui ne rayonnait pas d'une conscience azurée. Il y avait autour de ses traits des ombres et des plissements d'inquiétude ; elle sentit que sa respiration se retirait... Mais le comte, tout joyeux, revenait prendre sa place en essuyant avec le coin de son mouchoir la petite ouverture du cornet acoustique, afin de faire arriver avec toute leur pureté, à son tympan, les ondes sonores. Il la plaça ensuite dans le pavillon de son oreille, et, cette opération achevée, il exhala avec satisfaction un *Ah!* qui voulait dire : « Maintenant, je puis entendre voler une mouche : parlez. »

Ici commença une scène qui fut la contre-partie exacte de la scène du capitaine de corvette dans le bois de Satory : seulement celle-ci, comme on le verra plus loin, combinée à loisir par une femme, avait un caractère infernal de supériorité sur l'autre.

— Mon cher époux, commença-t-elle par dire à haute voix, vous n'êtes pas beau, vous n'êtes plus jeune, mais vous êtes sourd ; avec cela, vous êtes jaloux comme un poignard empoisonné, que vous m'enfonceriez dans la poitrine, si vous sa-

viez... Je veux que vous sachiez quelque chose.

— Que veut dire ceci? s'écria le comte après cette première phrase de sa femme. Vous m'avez parlé et parlé d'un ton élevé, j'ai pu en juger par le mouvement accentué de vos joues, et pourtant je n'ai pas entendu un seul mot. Serais-je plus sourd que je ne l'étais déjà? que m'est-il arrivé? que m'arrive-t-il? mon Dieu! que m'arrive-t-il?

Le trouble du comte agitait tous ses membres.

— Calmez-vous, mon cher comte, écrivit la comtesse sur une feuille de papier qu'elle mit sous les yeux de son mari, moyen qu'elle employait quelquefois quand il n'avait pas son cornet acoustique sous la main : — ne vous démoralisez pas ainsi tout de suite. C'est sans doute ma faute si vous n'avez pas entendu ; je n'aurai pas parlé assez haut. Je vais recommencer.

— Je vous en prie, chère comtesse... Ah! mais c'est bien extraordinaire! bien affligeant!

D'un air désolé, le comte plaça une seconde fois le cornet acoustique à son oreille.

Doublant le volume de sa voix, la comtesse, après avoir rapproché ses lèvres de la conque du cornet, dit de façon à être entendue à cinquante pas :

— En honnête femme, je dois vous prévenir que le roi Louis XV, me trouvant fort à son goût,

m'adresse depuis deux mois une cour assidue. D'abord, il m'a envoyé son portrait, puis un magnifique diamant, pareil à celui qu'avait au front M[me] du Barry le jour de sa présentation. Il est de mon devoir de vous inquiéter de toutes ces confidences, afin que vous ne me reprochiez pas un jour de ne vous avoir pas prévenu.

Le comte, après s'être pris la tête à deux mains, ce qui l'obligea à lâcher le cornet, qui alla rouler sur le tapis, s'écria :

— Décidément, je suis sourd comme une pierre, sourd comme une huître, sourd comme on n'a jamais été sourd ! Vous avez crié comme une véritable éperdue ; vos joues sont en sueur, les veines de votre cou sont gonflées ; et pas un son n'est arrivé à mon cerveau. Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! ma carrière est perdue ! J'avais déjà bien du mal à me maintenir à mon poste avec mon infirmité : si je n'entends plus du tout, que vais-je devenir ? Je suis un homme perdu ! je suis un homme mort !

Le comte était désespéré. C'est là que sa femme l'attendait.

— Voyons, — écrivit-elle encore sur la feuille de papier, qu'il lut en tremblant, — ce n'est peut-être pas vous qui ne recevez plus les sons qu'on vous transmet.

— Qui serait-ce donc ?

— C'est peut-être...

— Quoi ?... Parlez !

— C'est peut-être le cornet qui s'est dérangé, qui ne va plus... que sais-je ?

Sur cette vague mais adroite indication, le comte ramassa bien vite le cornet acoustique, et se mit, le malheureux, à souffler dedans avec une exaspération des plus folles, mais, hélas ! des plus comiques aussi. Manquant de sang-froid, il soufflait à côté, il rugissait au lieu d'envoyer de l'air ; enfin, en nage, violet comme un sonneur de trompe, l'été, au moment de l'hallali, il dit :

— Oui, comtesse, il me semble que ce cornet est engorgé ; l'air ne circule plus. Je crois que vous avez raison... Ah ! si vous aviez raison !

— Il est un moyen bien simple de vous en assurer, écrivit la comtesse.

— Lequel ?

— Envoyer chercher sur-le-champ, écrivait-elle encore, celui qui vous a fabriqué ce cornet acoustique.

— Il est à Londres !

La comtesse, qui savait bien qu'il était à Londres, continua à écrire :

— Ah ! si à Versailles on savait qu'il y eût quelqu'un...

— A Versailles, je ne connais aucun mécanicien... Mais, oui, j'en connais un !... oh! oui, j'en connais un !

— Ah bah ! dit le visage de la comtesse.

L'espoir et la joie avaient élargi celui du comte.

— Parbleu ! s'écria-t-il, celui qui a fait la clef du coffret de cristal ; — un habile homme, ma foi ! Quelle idée ! j'y cours ! ma voiture ! ma voiture !

La comtesse sonna.

— Adieu, comtesse, je vais chercher cet ouvrier, lui seul peut me rendre la vie.

— Et à moi donc ! pensa la comtesse.

Un valet vint dire :

— La voiture de monseigneur est prête !

Le comte le suivit en courant.

— Enfin, j'ai réussi ! dit la comtesse en tombant dans un fauteuil ; dans une heure, ce coffret sera ouvert.

Elle sonna de nouveau, mais cette fois d'un autre côté de la cheminée.

Nanine, la jeune camériste, parut.

— Nanine !

— Madame la comtesse ?

— Prenez le volume qui est sur ma toilette ; dès que vous aurez vu rentrer M. le comte avec

une personne qu'il est allé chercher, vous porterez ce volume... où vous savez.

— Oui, madame la comtesse.

En se retirant, Nanine ouvrit curieusement le petit volume.

— Tiens ! dit-elle, c'est le dernier volume de contes de M. de Voltaire : *Ce qui plaît aux dames !* Ce doit être illisible...

— Allez donc, petite sotte ; ces livres ne sont pas faits pour vous.

— Oh ! pardon, madame, et la preuve, c'est que je sais déjà celui-ci par cœur.

— Sortez !

Qu'y avait-il de vrai dans cette histoire débitée par Mme de Villegrain à son mari, pendant qu'elle le persuadait de la recrudescence de sa surdité ? Quelle part fallait-il faire au roman dans ce qu'elle lui avait raconté des galanteries du roi pour elle? Etait-elle impertinemment sérieuse dans cette confession qu'elle était seule à entendre, ou bien tout cela était-il invention, fantaisie de son esprit ? C'est là, sans doute, ce que l'ouverture du coffret de cristal nous apprendra dans quelques instants, à l'arrivée de l'ouvrier à la recherche duquel M. de Villegrain est allé.

Lui et l'ouvrier ne tardèrent pas à se montrer dans l'appartement où la comtesse les attendait

avec impatience; impatience qu'elle n'eut pas besoin de dissimuler, car on pouvait la mettre sur le compte de son extrême désir de voir le mécanicien décider si le cornet acoustique était ou non dérangé.

Celui-ci, après l'avoir examiné avec soin, prit une baleine dans sa trousse et essaya de l'y introduire. Il éprouva une résistance, la baleine se courba; il tenta ensuite avec une tige moins flexible, et le même obstacle l'arrêta.

— Ce cornet est complètement bouché, dit-il à Mme de Villegrain.

La comtesse se hâta d'écrire ce que venait de dire l'ouvrier, et elle le montra au comte.

Une jubilation immense, radieuse, éclata dans ses regards, qui articulèrent immédiatement ce cri interrogatif :

— Eh bien ?

— Eh bien, dit l'ouvrier, pour aller plus avant, je suis obligé de briser cet obstacle; mais je ne vous cacherai pas que, s'il est trop tenace et que je force, je puis fausser le cornet. Que faut-il faire ?

— Faites! dit la comtesse.

— Faites! dit en même temps le comte.

L'ouvrier enfonça aussitôt une branche d'acier terminée par un foret dans les circonvolutions

du cornet acoustique, et, après deux vigoureux coups de poignet, suivis d'un craquement dans l'intérieur de l'instrument, on vit deux moitiés de perle tomber sur le tapis.

— Voilà ce qui bouchait le cornet, dit l'ouvrier.

Le comte avait déjà saisi le cornet avec frénésie, et, se l'appliquant à l'oreille, il disait à sa femme :

— Parlez! que je sache vite si j'entends... parlez !

La comtesse lui dit :

— Mais comment, cher comte, cette perle s'est-elle introduite dans le cornet ?

— J'entends ! interrompit d'abord le comte, en metttant une bourse pleine d'or dans la main de l'ouvrier; j'entends ! j'entends !

Puis, se frappant le front :

— Cette perle, s'écria-t-il, est une des perles de votre collier, qui se brisa l'autre soir, — vous devez vous en souvenir, — au bal de la cour. Je les ramassai, je les mis dans ma poche où était le cornet : une des perles se sera introduite dans l'instrument : et voilà ! Quelle fatalité!

Le collier s'était en effet brisé, mais la perle ne s'était pas placée là si profondément toute seule. C'est la comtesse qui avait été à loisir la fatalité.

Au milieu des flammes, des embrasements, des

petillements de sa joie, le comte de Villegrain reçut un billet de M. de Rétigny. Il décacheta, et après avoir lu, il dit :

— M. de Rétigny me prie instamment de passer au plus vite chez lui, de ne pas perdre une minute. Eh ! mon Dieu ! il est peut-être plus mal... Oui, il doit être plus mal, car ce billet n'est pas de sa main. Il a une volonté dernière à me confier... Je cours chez lui.

— Allez, mon ami ; allez, dit la comtesse ; c'est un devoir.

— Oui, j'y cours à l'instant... Pauvre jeune homme !

Et il partit.

La comtesse et le serrurier restèrent donc seuls dans l'appartement.

Sans perdre le temps au vagabondage des hésitations, dès que la comtesse eut entendu rouler la voiture du comte et s'éloigner, elle dit au serrurier, en lui montrant le coffret de cristal :

— J'ai perdu la clef de ce meuble, ouvrez-le-moi tout de suite avec vos instruments ; vous vous chargerez ensuite de me faire une autre clef.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le coffret, l'ouvrier, ébloui comme par un éclat du soleil sur un mur blanc, s'arrêta, et son regard ne vit plus

rien autour de lui. Il contempla, il rêva, il demeura en extase. Cette adoration se prolongeant un peu trop pour l'impatience de la comtesse, elle dit au serrurier enthousiaste :

— Je vous ai prié d'ouvrir ce coffret : qu'attendez-vous donc ? Est-ce que vous adorez votre propre ouvrage, votre serrure ?

— Ce n'est pas moi que j'adore, madame la comtesse.

— Et qui donc ?

— Celui qui a fait cette serrure.

— Comment ! ce n'est pas vous qui l'avez faite ?

— Non, madame, oh ! non.

— Mais alors ?...

— C'est défunt mon père, le plus savant serrurier de Versailles, celui qui eut l'honneur de donner au petit-fils de Sa Majesté Louis XV les premières leçons de serrurerie.

— Eh bien, que ce soit ou non votre père, ouvrez-moi sans plus tarder ce coffret.

L'ouvrier hocha la tête.

— Exécutez donc mes ordres !

Il s'approcha du coffret ; mais sa main trembla en introduisant à regret un de ces crochets dans la serrure paternelle. Il n'eut pas fait faire un

demi-tour au crochet, qu'il s'arrêta avec une espèce de scrupule mêlé de terreur.

— Eh bien, continuez ! continuez donc !

— Madame la comtesse, dit l'ouvrier d'une voix émue, non seulement je ne puis pas, mais encore je ne veux pas pousser plus loin la tentative de forcer cette serrure.

— Et pourquoi cela ?

— D'abord, je croirais insulter à la mémoire de mon père, l'homme de génie qui en a créé et forgé les mystérieux ressorts ; ensuite, je suis convaincu que, si je faisais faire un tiers de tour de plus à mon crochet, je ferais éclater votre coffret de cristal. Je doutais d'un pareil malheur pour le cornet acoustique, mais ici, je ne doute plus. Le désastre est certain.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? dit impérieusement la comtesse ; je veux, j'exige que vous ouvriez sur-le-champ ! — A la fin !

— Vous voulez briser votre coffret ! faites, madame ; vous êtes la maîtresse ; mais vous n'avez pas besoin de moi pour un pareil crime. Appelez un de vos domestiques, et avec un marteau...

— Mais voyons, dit la comtesse, dont la contrariété prenait un caractère de rage verte devant cette difficulté si inattendue pour elle ; voyons,

est-ce qu'on ne force pas toutes les serrures à l'aide de vos instruments ?

— Presque toutes, mais toutes, non ! surtout celles qu'a créées mon illustre père.

— Que le diable l'emporte, ton père ! dit la comtesse entre ses dents.

— C'est que mon père, madame, n'était pas, il s'en faut, un ouvrier ordinaire !

— Vous l'avez déjà dit !

— Il savait à fond les mathématiques, la géométrie, la physique.

— Que n'en savait-il un peu moins, et que n'a-t-il fait des serrures qu'on pût ouvrir !

— Il a inventé là une serrure, — il désignait celle du coffret, — qui ne peut s'ouvrir qu'avec une clef exactement forgée et outillée pour cette serrure.

La comtesse frappa violemment du pied.

— Eh bien, faites-en une à l'instant

— A l'instant... à l'instant... Oh ! non, madame.

— Prenez un jour.

— Je ne la ferais ni en un jour, ni en dix, ni en vingt. Du reste, je ne veux pas me charger d'un pareil travail.

— Vous ne voulez pas ! et pourquoi ne voulez-vous pas, si je vous paye le prix que vous demanderez !

— Je ne veux aucun prix, parce qu'à aucun prix il ne m'est possible de m'en charger. Il n'y a, d'ailleurs, personne, à Versailles, assez fort, assez versé dans la haute serrurerie pour fabriquer une clef aussi difficile.

— Personne, dites-vous ?

— Personne. A Paris seulement, vous trouverez un ouvrier assez habile pour s'en tirer.

— C'est bien heureux ! dit la comtesse en poussant du pied la trousse du trop modeste ouvrier.

— Madame la comtesse n'a plus besoin de mes services ? demanda-t-il.

— Non, répondit sèchement Mme de Villegrain, hébétée du coup que lui donnait dans la poitrine cette barrière qui était venue la frapper quand elle croyait toucher au but.

L'ouvrier s'en alla, laissant la comtesse de Villegrain dans la plus noire anxiété.

A quoi avait servi, en effet, la ruse combinée par elle et son amant ? A rien. Et encore si elle n'eût servi qu'à rien ! mais elle tourna contre eux d'une manière bien perfide et l'on saura comment, si l'on veut prendre la peine de poursuivre.

Au bout de deux heures, quand le comte fut revenu chez lui, il dit à sa femme :

— M. de Rétigny est perdu ; je l'ai trouvé dans un accès de délire des plus alarmants. Le croiriez-vous ? il veut aller aux Indes, et il n'a pas vingt-quatre heures à vivre ; il n'a pas même douze heures devant lui, et il m'a demandé le commandement de la corvette *la Diane*.

— Et naturellement, vous avez refusé ?

— Du tout ! à quoi bon refuser ? c'était un désir de mourant. J'ai fait plus : pour le convaincre de la certitude où j'étais qu'il se rétablirait en quelques jours, je lui ai signifié un ordre de départ immédiat pour Madras, parfaitement convaincu cependant que le pauvre garçon ne sera plus de ce monde bien avant le jour indiqué sur sa feuille.

Nous allons dire maintenant le danger auquel s'était exposé M. de Rétigny en demandant à M. de Villegrain le commandement d'une corvette destinée à aller dans l'Inde, et en comptant que le comte lui refuserait cette faveur qui, on l'a vu, et l'on a vu pourquoi, ne lui avait pas été refusée.

Le jeune lieutenant de frégate n'avait pas cru devoir mettre ses amis dans la confidence de cette comédie, parce qu'il eût fallu aussi leur en donner les motifs suivis d'explications, le tout aux dépens de la réputation d'une femme.

Mais ce qu'il ne put leur cacher, c'est l'amélioration survenue dans son état. Plus forte que les médecins, la nature l'avait tiré de danger. Aucun organe essentiel à la vie n'ayant souffert, il fut presque rétabli en quelques heures. Les épanchements cessèrent, la fièvre disparut, l'appétit revint, et quand ses camarades se présentèrent le lendemain pour savoir s'il fallait tout à fait désespérer de lui, ils le trouvèrent levé

Le mort déjeunait.

Maintenant, arrivons aux conséquences de ce bonheur. Quelques jours après, quand le gouverneur des Indes demanda de prompts secours, et qu'il fut décidé, en conseil du roi, que l'escadre mouillée à Brest ferait voile sans retard pour Madras, avec ordre de réduire en cendres cette ville, cette reine de l'Asie, M. de Rétigny, qui avait sollicité avec instance un commandement, fut forcé de se joindre aux jeunes officiers de marine, ses amis, demandant à grands cris de faire partie de l'expédition, expédition formidable dont le comte d'Aché reçut le commandement en chef. Ainsi, d'un côté, il avait prié avec chaleur M de Villegrain de le comprendre dans cette campagne ; de l'autre côté, ses amis déclaraient qu'il était assez valide pour affronter la mer. Quel moyen lui restait-il donc pour reculer ? Aucun.

Lui avait compté sur la maladie et la convalescence pour ne pas quitter Versailles ; M. de Villegrain, sur la mort pour le dégager de la promesse d'un commandement qu'il lui aurait faite. Ni la convalescence, ni la maladie, ni la mort, n'avaient tenu à ratifier les espérances de celui-ci et les craintes de celui-là. Il fallut donc livrer le commandement, il fallut le prendre, il fallut partir.

La douleur de la comtesse et du lieutenant de frégate était d'autant plus poignante, qu'ils l'avaient créée eux-mêmes, cette douleur, au milieu d'une béatitude amoureuse qu'un peu d'habileté eût indéfiniment prolongée.

On eût trouvé à M. de Rétigny, après sa convalescence, une place dans le conseil d'amirauté ; il n'aurait pas quitté Versailles. Tout cela, par leur faute, n'était plus possible.

On se désola beaucoup, on pleura beaucoup ; la destinée des choses ne bougea pas. Il fut accordé vingt-quatre heures à M. de Rétigny pour faire ses préparatifs de départ.

C'est dans sa dernière entrevue avec la comtesse que celle-ci lui dit :

— Il faut pourtant que nous prenions un parti relativement à ce coffret, qui ne peut décidément être ouvert, vous le savez, qu'avec une clef exécutée par un ouvrier de Paris, sans parler de bien

d'autres difficultés; car, vous absent, vous parti, par exemple, quel moyen d'éloigner M. de Villegrain? Je commence à perdre la tête; il me semble que ce maudit coffret sera la cause de quelque grand malheur auquel je cours sans pouvoir l'éviter, quoi que je fasse, quoi que vous fassiez. Par moments, je le croirais animé; il me regarde, il me raille, il m'exaspère.

— Parbleu! brisons-le et que tout soit fini! Vous prendrez mes lettres, mon portrait, tous mes souvenirs, et je vous promets de jeter tout cela en pleine mer en me rendant aux Indes.

— Le briser? Vous ne savez pas, grand Dieu! quelle rude besogne nous entreprendrions là! c'est un rocher de cristal. Et les débris répandus partout, sans pouvoir dire qu'il s'est brisé en tombant! Comment parvenir à faire admettre à mon mari que quelque cause que ce soit ait déplacé cette masse et l'ait jetée à terre?

— Alors...

— Alors vous ne trouvez rien, vous êtes comme moi, dit la comtesse à bout de voie.

— Pas tout à fait!

— Ah! auriez-vous une idée! entrevoyez-vous?...

— Pour vous voir délivrée de l'inquiétude où vous plonge la présence de tous ces objets renfer-

més dans le coffret de cristal, consentiriez-vous à en faire le sacrifice?

— Oui.

— Eh bien, alors... Cependant s'il contient, comme je le suppose, se reprit le lieutenant de marine, des choses de prix, de grande valeur...

— Certainement, il en contient! Des colliers de diamants, des parures de perles... Mais qu'importe! qu'importe! au prix de leur perte, je consentirais...

— Consentiriez-vous à ce qu'il fût perdu pour vous avec toutes ces richesses?

— Sans doute!... Pourtant, dites-moi par quel moyen?...

— Il vous aura été volé.

— Volé?

— Oui.

— Mais qui donc me l'aura pris?

— Des voleurs. On vole assez à Versailles depuis quelque temps, pour que l'événement ne dépasse pas toute croyance.

— Non. Mais ce n'est là qu'un moyen fictif : en réalité, qui l'aura emporté?

— Moi?

— Vous? Mais...

— Je quitte Versailles demain, après l'audience du ministre. Cette nuit, vous laisserez vos croi-

sées ouvertes, celles qui donnent sur la rue de la Chancellerie, toujours déserte; la saison est assez avancée pour que cette particularité ne soit pas plus tard expliquée naturellement. A l'aide d'une échelle, moi et quelques amis sur la discrétion et la résolution desquels j'ai le droit de compter, nous nous introduirons dans votre chambre, tandis que d'autres veilleront au pied de l'échelle, et nous enlèverons, en dix minutes, ce redoutable embarras, dont vous n'entendrez plus parler.

La comtesse réfléchissait beaucoup, et ce n'était pas peut-être le danger d'être mêlée à cette expédition nocturne qui la rendait si soucieuse et si lente à se décider.

Le lieutenant de frégate, s'étant aperçu de cette hésitation :

— Si ce sont vos parures de prix que vous craignez de perdre dans ce coup de main, dit-il, oh ! rassurez-vous, vous ne les perdrez pas. Elles vous seront rendues plus tard, à mon retour. Je ne vous ai pas dit ce qui suivrait l'enlèvement du coffret, si rien ne met obstacle à notre expédition. Je l'emporterai avec moi à Brest, je l'embarquerai sur ma corvette, et, quand la *Diane* sera en plein Océan, je le ferai ouvrir à coups de ciseau ou de marteau. Je prends alors mes lettres

que je brûle ou que je noie; je retire ensuite vos bijoux, et...

— Qui vous parle de mes bijoux? En vérité, je croyais, mon ami, que vous me supposiez assez délicate, assez désintéressée pour les placer infiniment au-dessous du prix inestimable que j'attache à votre correspondance.

— Mais alors?...

— Voilà ce qui me rend si pensive en ce moment : c'est tout le contraire de ce que vous avez imaginé, mon ami; c'est de penser qu'un jour, hélas! ces cinq ou six cent mille francs de diamants peuvent bêtement me revenir et que je ne reverrai plus les lignes charmantes, délicieuses, divines, où vous avez si tendrement exprimé, jour par jour, votre amour pour moi.

L'amant de Mme de Villegrain demeura confondu en recevant cette explication si vraie et si simple, si flatteuse à la fois pour sa passion et pour son amour-propre.

— Voulez-vous m'ôter tout chagrin de l'esprit, et toute inquiètude du cœur? reprit-elle. Ne faites qu'un seul sacrifice de tout ce que renferme le coffret. Écoutez-moi : quand vous serez en pleine mer, ainsi que vous venez de le dire, au lieu de le briser, précipitez-le dans l'Océan. Ah! ce sera une grande belle tombe pour de si doux souve-

nirs! Ils vivront toujours dans cette enveloppe solide que le temps ne pourra jamais détruire ni entamer. Me le promettez-vous, mon ami?

— Noyer tant de précieuses choses!

— Je le veux! je le veux!

— Cependant...

— Non! je ne consens à entrer dans votre idée que si vous acceptez la mienne.

— Puisqu'il en est ainsi...

— Vous me promettez donc?

— Je vous promets...

— Ce n'est pas assez : jurez-moi, sur votre épée et sur votre honneur, de précipiter dans l'Océan mon coffret de cristal avec tout ce qu'il renferme et sans avoir fait auparavant la moindre tentative pour l'ouvrir. Jurez-le moi.

— Je vous le jure, madame, sur mon épée et sur mon honneur.

Un homme moins naïf qu'un marin aurait eu l'attention singulièrement éveillée par la précision bien détaillée, bien rigoureuse apportée par Mme de Villegrain à la formule du serment exigé. La comtesse savait à qui elle parlait.

Après tout, c'est nous seul qui allons peut-être trop loin en soupçonnant, derrière ses paroles, des idées qu'elle n'avait pas.

Elle était jeune, elle était femme, elle aimait;

pourquoi n'eût-elle pas été romanesque? Et puis J. J. Rousseau avait publié *la Nouvelle Héloïse* il n'y avait pas bien longtemps; son influence durait encore. Son héros Saint-Preux, aussi, allait aux Indes; Saint-Preux jetait aussi je ne sais plus quoi à la mer. La vraisemblance était donc en faveur de la sincérité de la comtesse. Cependant... Quoi qu'il en soit, le serment avait été prêté, il n'y avait plus à y revenir. Le coffret serait lancé, lettres et bijoux, dans les profondeurs de l'océan Atlantique ou Indien.

Quelques heures après cette entrevue, dont nous n'avons indiqué que les détails essentiels à l'histoire du coffret, laissant dans l'ombre les cris d'adieu, les mouchoirs baignés de larmes, les promesses de ne pas permettre à une minute, à une seconde, de s'écouler sans penser ardemment l'un à l'autre, les serments les plus terribles d'une fidélité mise à l'épreuve de toutes les séductions, la nuit était venue; le lieutenant de frégate et ses amis se rendirent deux à deux, à ras des murs, avec une échelle, dans la rue de la Chancellerie, aussi silencieuse aujourd'hui que sous Louis XV; une rue où il est toujours minuit, même à midi. Il est vrai qu'au moment de l'escalade il n'était guère loin de minuit, ce qui représentait deux ou trois minuits pour la rue de la Chancellerie.

M. le comte dormait dans ses appartements, ou du moins tout porte à croire qu'il dormait; Mme de Villegrain ne dormait pas dans le sien, dont les six croisées entre-bâillées pouvaient s'ouvrir au moindre effort de la main. Nos jeunes marins, heureux de l'aventure, comme s'il se fût agi d'aller rosser les Anglais, ce qui leur arrivait souvent, mais jamais assez selon nous, placèrent l'échelle en parfait aplomb sous les fenêtres et grimpèrent comme à l'abordage, leur chef en tête.

En un clin d'œil, ils furent dans les appartements de la comtesse. Elle avait croisé les rideaux de son lit, et elle regardait par l'ouverture, à la lueur d'une bougie, se consommer le vol nocturne pratiqué chez elle, avec le sang-froid qu'elle eût apporté à une action complètement étrangère à sa maison. Nos marins savaient leur métier. Avec les cordes minces et fortes dont ils s'étaient munis, ils lièrent le coffret, puis le soulevèrent et le posèrent sur l'appui de la croisée.

Il ne s'agissait plus que de le faire couler le long de l'échelle, de le poser à terre et de l'emporter ensuite jusqu'au bout de la rue. Au coin de la rue de la Chancellerie, qui n'avait pas sourcillé pendant toute l'opération, une chaise de

poste recevrait le précieux fardeau et son gardien M. de Rétigny; puis fouette cocher!

Les complices du lieutenant de marine quittèrent les premiers l'appartement et se placèrent l'un sous l'autre à chaque échelon pour accompagner le coffret de cristal, tandis que le lieutenant lui-même restait chargé de le pousser doucement sur leurs bras, tendus pour le recevoir. C'était le moment suprême.

De l'intérieur, on frappe à la porte de la chambre de la comtesse, qui écarte, effrayée, les rideaux de son lit.

— Qui est là? demande-t-elle après avoir laissé frapper plusieurs fois sans répondre.

— Moi!

— Grand Dieu! mon mari! dit-elle à demi-voix au jeune lieutenant, pétrifié à sa place.

— Qui, vous?

— Votre charmant, ma charmante.

— Son charmant, murmura le lieutenant; le misérable! Il y a donc des maris qui osent s'appeler *charmant!*

— Vous ne reconnaissez donc pas ma voix, mon cœur?

— Ah? oui! Mais je dors, dit la comtesse.

— Que faire? balbutia l'amant à cette voix qui venait empoisonner la dernière minute d'amour

qu'il avait encore espéré goûter auprès de la comtesse.

— Chut! lui fit la comtesse, il peut entendre, il a son cornet. Poussez vite le coffret au dehors, et allez-vous-en par cette échelle, ou nous sommes perdus.

— Si je l'attachais sur le coffret, et si je l'emportais avec moi ?

— Pour le jeter dans l'Océan?

— Mais sans doute!

— Ouvrez donc! cria le comte, ouvrez donc!

— Mais vous êtes bien impatient...

— Oh! très impatient!...

— Permettez du moins que je m'habille... Allez-vous-en donc, mon ami, je vous en conjure! disait tout bas la comtesse à M. de Rétigny; allez-vous-en, je vous en supplie! je suis forcée de lui ouvrir, il vous verrait... Partez! partez!

— Non, je ne veux pas!

— Hélène! Hélène! criait le comte de sa voix la plus impérieuse, ouvrez, ou bien je brise cette porte.

— Vous l'entendez! — Me voilà, me voilà, mon ami!

— Tout de suite!

La comtesse sauta à bas du lit.

M. de Rétigny courut comme pour l'empêche

d'aller ouvrir; dans ce mouvement, le coffret qu'il ne retenait plus, fut enlevé par ses amis.

La comtesse avait soufflé la bougie.

C'est dans l'obscurité qu'elle alla ouvrir à son mari.

— Allons! dit le beau lieutenant, les mains, les dents, le cœur serrés, il faut partir.

Il passa par-dessus la croisée et posa les pieds sur les premiers échelons; puis il ferma derrière lui les deux côtés de la fenêtre. Mais, pour cela, il ne s'en alla pas encore. Appliquant son oreille à l'ouverture formée par les deux bords de la croisée, il entendit s'échanger ces paroles entre le comte et sa femme.

— J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Ah!

— Je vous croyais couché depuis longtemps, cher comte.

— Je reviens à l'instant du château. Ah! si vous saviez!

— Voyons, quelle est cette grande nouvelle?

— Le roi, en récompense d'un grand service que je lui ai rendu, m'a nommé grand-croix de Saint-Louis.

— Grand-croix!

— Grand-croix; oui comme les ducs! comme

les princes ! Jugez de ma joie ! j'ai tenu à vous la faire partager.

Le lieutenant se calma un peu, mais il ne fut pas moins étonné que le comte de cette distinction inouïe.

— Grand-croix ! répéta pour la vingtième fois le comte ; mais dites-moi chère Hélène, quel grand service je puis avoir rendu au roi ? Moi, je l'ignore. Le soupçonnez-vous ? le devinez-vous ?

— Non ! dit bravement la comtesse.

— Nous y penserons demain, dit le comte en entraînant sa femme dans la galerie qui menait à ses appartements.

— En effet, dit le lieutenant de frégate en descendant l'échelle et en allant rejoindre ses amis impatientés, pourquoi le roi l'a-t-il fait grand-croix de Saint-Louis ! Il ne peut y en avoir que huit en France...

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Maintenant, les événements vont nous transporter bien loin de la France, en Asie, sur la plage de Madras. Les Anglais occupaient alors cette grande cité, chef-lieu de leur commerce dans l'Inde, et les Français, qui ne possédaient que Pondichéry, voulaient s'emparer de Madras.

Le fameux Lally, roué plus tard en place de

Grève, conçut cette expédition plus que téméraire et la dirigea.

Au nombre des bâtiments de guerre chargés de surveiller la plage de Madras, en attendant l'arrivée de la flotte du comte d'Aché, étaient le *Météore*, où se trouvait M. de Fonteuil, et la corvette *la Diane*, commandée par M. de Rétigny.

La fortune avait donc protégé M. de Fonteuil, puisque nous le voyons parvenu au comble de ses désirs : officier dans l'Inde et mêlé aux incidents d'une guerre d'extermination avec les Anglais. La peur de ses amis, après un duel dont les suites avaient été moins graves qu'ils ne le supposaient, leur en avait fait exagérer les conséquences. Fonteuil n'avait pas été poursuivi. Arrivé à Brest, il s'était embarqué sans obstacle sur le *Météore*, et c'est là qu'il écrivit à Mme de Villegrain, au moment de mettre sous voile, le billet suivant, qui parvint à la comtesse juste le lendemain du départ de M. de Rétigny. Ce billet disait :

« Madame la comtesse,

» Je n'ai aucun moyen de vous adresser directement votre clef. Dans la confusion de ma fuite, je n'ai pas eu la pensée de vous la renvoyer avant de quitter Versailles. Maintenant, il est trop tard, et c'est impossible. Mais, au bas de ce billet, j'ai

dessiné avec autant de fidélité que je l'ai pu la forme de cette clef. Je pense, madame, qu'à l'aide de mon dessin, il n'est pas d'ouvrier un peu habile qui ne parvienne à en forger une en tout semblable à la vôtre. C'est la seule réparation qui me soit permise envers vous.

» Vous promettre, madame la comtesse, que je vous rapporterai un jour votre clef, ce serait me donner à moi-même l'espoir que je reviendrai des Indes un jour, et je ne veux pas avoir cet espoir.

» Si quelqu'un jamais la retrouve, ce sera dans mon sang, près de mon cœur, et l'on ne saura pas plus à qui elle appartient que vous n'aurez su vous-même ce qu'il y avait dans ce cœur qui ne battra plus. »

— C'est bien singulier, dit la comtesse après la lecture du billet : quand j'ai encore le coffret, la clef est partie ; quand la clef revient, le coffret s'en va. Il y a de la féerie dans tous ces événements. Et ce jeune homme qui m'aime, — je n'en puis plus douter ! — qui m'aime tant et que je déteste... Est-ce que je le déteste ?... Pourquoi le détesterais-je ? Maintenant, le mal qu'il m'a fait n'existe plus : le coffret vogue ou ne tardera pas à voguer sur l'Océan ; dans quelques jours, il sera au fin fond de la mer, et ces lettres ne m'épou-

vanteront plus. Mon Dieu ! acheva la comtesse en brûlant le billet, quelle charmante écriture il a !

On commit une faute qui nous coûta cher, en commençant le siège de Madras avant que nos flottes fussent entièrement ralliées. Voici, du reste, comment les choses sont racontées par le meilleur historien de nos gloires et de nos défaites dans l'Inde. Voltaire a écrit ceci :

« Malgré l'éloignement de la flotte française, le général Lally reprit son projet favori d'assiéger Madras.

» Madras, comme on sait, est partagé en deux parties fort différentes l'une de l'autre : la première, où est le fort Saint-Georges, était très bien fortifiée ; la seconde, beaucoup plus grande, est peuplée de négociants de toutes les nations. On l'appelle la *Ville noire*. Cette grande ville, très riche, fut surprise et pillée par les Français.

» On imagine assez toutes les barbaries où s'emportèrent alors les soldats. Les officiers les continrent autant qu'ils le purent ; mais ce qui les arrêta le plus, c'est qu'à peine ils furent entrés dans la ville basse, qu'il fallut s'y défendre. On se battit de rue en rue ; maisons, jardins, temples chrétiens, indiens et maures, furent le théâtre d'autant de batailles. Le comte d'Estaing

accourut le premier contre une troupe anglaise qui marchait dans la grande rue. Son bataillon de Lorraine n'était pas encore rassemblé ; il combattait presque seul et fut fait prisonnier.

» L'espérance de prendre bientôt le fort Saint-Georges, ainsi que l'avait pris Labourdonnaye, anima tous les officiers français. Mais ils furent repoussés vigoureusement. Leur général, le comte Lally, n'eut d'autres ressources que de tenter un assaut. Malheureusement, dans le temps même qu'on se préparait à une action si audacieuse, il parut dans le port de Madras six vaisseaux de guerre détachés de la flotte anglaise, qui était alors vers Bombay. »

Mais avant que cette fatale diversion vînt troubler les opérations du siège, les Français vainqueurs de *la Ville noire* célébrèrent leur conquête dans une grande réunion. Là, après avoir rendu une justice éclatante à la bravoure du comte d'Estaing, à un Crillon, arrière-petit-fils de ce Crillon surnommé le *Brave* par Henri IV, à un Montmorency, à un Conflans, à un La Fare, qui, tous avaient voulu se mesurer avec nos éternels ennemis les Anglais, il n'y eut qu'une voix pour louer Roland de Fonteuil. Entre *la Ville noire* et le fort Saint-Georges, on l'avait vu se défendre contre quatre dragons anglais, les tuer tous les

quatre, et quoique blessé à la main et au visage, chercher à arracher le comte d'Estaing au bataillon qui venait de le faire prisonnier.

A cette réunion, le lieutenant de frégate Rétigny, devenu capitaine de corvette, alla, la main amicalement tendue, vers Roland de Fonteuil, et lui dit :

— Monsieur, j'ai plus de droits que personne à vous féliciter de votre bravoure ; non seulement je l'ai vue deux fois à l'œuvre, mais je suis chargé par notre général de vous annoncer qu'il vous destine à aller, sous peu de jours, en France, avec une mission particulière auprès de Sa Majesté. Cette précieuse marque de confiance est la juste récompense bien due à votre dévouement, dont nous avons tous été témoins à l'assaut du fort Saint-Georges.

Roland de Fonteuil remercia avec effusion et modestie ; et, comme il arrive toujours en pareil cas, les deux adversaires étaient déjà plus liés au bout d'une heure que s'ils se fussent connus depuis dix ans.

Une fois l'intimité établie, les deux officiers de marine en vinrent peu à peu à parler presque gaiement, et avec la légèreté de leur âge et de leur époque, qui eut toujours vingt ans, des mêmes objets dont ils avaient si résolûment pris

le côté sérieux à Versailles. De cascade en cascade de conversation, M. de Rétigny dit à Roland de Fonteuil :

— Et vous avez bravement emporté la clef dans votre poche?

— Oui, et c'est de quoi je me suis blâmé plus d'une fois, quoique ma mémoire, je vous le jure, ait seule été coupable.

— Vous auriez eu une occasion superbe d'amoindrir encore cette faute involontaire, quand vous auriez été dans trois mois de retour à Versailles, si le coffret...

— Oui, si le coffret n'avait été ouvert pendant mon absence, acheva Roland de Fonteuil.

— Oh! ce n'est pas précisément là ce que j'ai voulu dire; je veux dire qu'on vous eût été bien reconnaissant de la restitution de cette clef, si on l'eût encore, possédé ce coffret.

— Ah ! il n'existe donc plus?

— En France, à Versailles, non. J'avais promis de le jeter à la mer, et...

— Alors cette clef, dit de Fonteuil en prenant la clef qu'il avait toujours sur lui pour n'en être séparé que par la mort, cette clef ira retrouver le coffret : je la jetterai ce soir à la mer en regagnant mon vaisseau.

— Ne faites pas cela! s'écria M. de Rétigny; ce coffret...

— Eh bien?

— Je n'ai pas eu le courage de le lancer dans l'Océan. Je ne m'en suis jamais séparé. Noyer les trésors de pierreries qu'il renferme, c'eût été de la barbarie, de l'extravagance, de la folie; et puis... Vous retournerez en France, vous remettrez tous ces riches écrins à celle qui les regrette beaucoup plus peut-être que certains témoignages d'amour... Du reste, comme ce sont là mes trésors à moi, je commencerai par les retirer...

Fonteuil sortit une seconde fois la clef de sa poche, et l'offrit à M. de Rétigny, qui l'écarta avec beaucoup de noblesse.

— J'aurai l'honneur, dit-il à Roland de Fonteuil, de vous recevoir demain à bord de ma corvette *la Diane;* pendant votre visite, nous ouvrirons le coffret, et nous procéderons ensemble à la séparation et au partage. Je prendrai mes lettres, et vous laisserai les perles et les diamants. En lui remettant ces magnifiques parures, vous lui direz que je me suis fait la part la plus large; vous lui direz que si je n'ai pas rempli ma promesse de jeter tout cela à la mer, c'est que... Mais pardon!... je vais un peu trop loin... Je ne suis pas seul à l'aimer... Il est même cruel à moi de vous char

ger d'une mission... Mais à quel autre? Demain une balle anglaise peut me tuer... demain...

— Demain, interrompit Roland de Fonteuil, je serai à bord de votre corvette, et, puisque vous le voulez, nous ouvrirons ensemble le coffret.

Pourquoi une épaisse amertume avait-elle trempé toutes les paroles de M. de Rétigny dans l'entretien sur Mme de Villegrain? Que savait-il? que prévoyait-il? Certains amants sont-ils comme certains oiseaux : pressentent-ils l'orage à deux mille lieues de distance? — Qui sait!

Le lendemain, dans la matinée, Fonteuil ainsi qu'il l'avait promis la veille à M. de Rétigny, se disposait à se rendre à bord de la *Diane*, quand la sentinelle lui apprit que la *Diane* avait levé l'ancre avant le jour et quitté la rade. Fonteuil sut en effet, quand il fut descendu à terre, que le général en chef, M. de Lally, effrayé de la vue d'une flotte anglaise qui portait des secours importants aux assiégés, avait donné l'ordre à la plupart des navires de l'expédition de quitter immédiatement Madras et de se rendre en toute hâte à Pondichéry, qu'il s'agissait de mettre à couvert d'un coup de main des Anglais. D'assiégeants, on devenait assiégés.

Les événements de cette grande guerre appartenant à l'histoire, et ne nous intéressant ici que

par le rôle qu'y jouèrent un instant nos deux principaux personnages, nous les laisserons se mouvoir dans leur cadre, et nous nous attacherons à Roland de Fonteuil, qui se rend à Versailles — on le sait — avec une mission auprès de la cour.

Voici ce qui s'est passé à Versailles après l'enlèvement du coffret. Mme de Villegrain se plaignit tant et avec de si lamentables cris de ce vol, que M. de Villegrain fut réduit au rôle de consolateur.

— C'est votre faute, lui répétait-elle ; si vous n'étiez pas venu chez moi cette nuit-là pour m'emmener dans vos appartements, je serais restée dans les miens, et les voleurs ne s'y seraient pas introduits...

A cela le comte répondait :

— Calmez-vous ; je vous donnerai des diamants autant et plus qu'il s'en trouvait dans le coffret. Seulement, je vous ferai observer, charmante, que c'est vous, le soir du vol, qui ne voulûtes pas rester dans vos appartements, sous prétexte que la chaleur y était intolérable...

La comtesse couvrait d'ordinaire cette phrase de ses profonds gémissements.

L'arrivée à Versailles du jeune enseigne, qui allait bientôt échanger ce titre honorable mais modeste contre les plus glorieux, fut saluée avec enthousiasme. Présenté au roi, à la reine, il fut,

comme d'usage, applaudi en plein théâtre. Comme il était d'usage aussi qu'il fût invité à dîner par les hauts fonctionnaires de la marine, il ne manqua pas de l'être par M. de Villegrain dès le troisième jour de son arrivée à Versailles.

Il se trouva assis à table à côté de la comtesse.

— Madame, lui dit-il à demi-voix, et à un moment où la précaution est presque inutile, tant il y a de mouvement et de bruit autour du dessert; madame, j'ai à vous donner des nouvelles d'un objet qui vous est sans doute resté cher...

Roland de Fonteuil arrêta la demi-pâleur qui allait s'étendre sur les joues de la comtesse en se hâtant d'ajouter :

— Des nouvelles de votre coffret.

La comtesse devint pourpre, de pâle qu'elle était; un faible intérêt venait d'être remplacé par la plus ardente des contrariétés.

— Ah ! M. de Rétigny...

— N'a pas eu le courage de le jeter à la mer.

— Il m'avait pourtant promis, juré, juré sur son épée, sur son honneur...

— Si son amour était plus fort, plus impérieux...

— Non, monsieur, dit la comtesse, qui brisait et broyait sa colère entre les dents pour que les éclats ne se répandissent pas autour d'elle ; non,

monsieur, je n'admets pas cette raison, elle est mauvaise, elle est détestable, elle est flétrissante pour celui qui l'emploie ; et je gage que, si vous m'eussiez juré sur l'honneur de précipiter dans la mer...

— Ne me mettez pas en cause, madame, je vous prie ; car je ne sais ce que j'aurais fait moi-même à la place de M. de Rétigny, si c'est par excès d'amour pour vous qu'il s'est conduit de cette manière.

— Vous le défendez, vous !

— Oui, parce que je crois... parce qu'il me semble...

— Achevez, dit Mme de Villegrain en tendant son verre à M. de Fonteuil, pour que celui-ci, en versant à boire, pût parler de plus près et par conséquent plus bas.

— Parce qu'il me semble, répéta alors de Fonteuil, que vous l'aimez encore.

En portant le verre à ses lèvres, la comtesse y laissa tomber ces paroles :

— Je ne l'aime plus.

Ce premier entretien avec la comtesse ne fut pas immédiatement suivi d'un autre plus intime, comme on serait en droit de l'attendre de la marche ascensionnelle de la passion de Fonteuil, venant prendre la place de celle de M. de Rétigny. Il

y eut une bonne raison pour cela. Quelquesjours après le dîner officiel auquel nous venons d'assister, M. de Villegrain emmena brusquement sa femme à son château. Elle disparut. Quelques-uns tremblèrent ; ils craignirent pour elle le sort des deux premières femmes du comte. Avait-il découvert l'intrigue avec M. de Rétigny? — ce qui n'avait jamais été plus probable, car c'est ordinairement lorsque ces sortes de liaisons se rompent ou sont tout à fait rompues, que les maris enfin s'en aperçoivent ; — avait-il soupçonné l'amour de M. de Fonteuil et compris que sa femme y répondrait ou y avait même déjà répondu?

Pendant un mois, les propos furent fort animés à la cour. Par moments, on assurait que la comtesse avait déjà été enterrée dans son parc par les mains pieuses de son excellent époux, qui l'aurait étranglée.

Laissons mûrir ces événements et retournons une dernière fois dans l'Inde. M. de Rétigny n'arriva devant Pondichéry que pour voir la ville tomber au pouvoir des Anglais et être fait prisonnier lui-même, ainsi que M. de Lally. *La Diane* fut capturée.

« Accablé de chagrins, dit Voltaire, et de maladies, Lally demanda vainement qu'on différât son

transport en Angleterre ; il ne put obtenir cette grâce. On le mena de force à bord d'un vaisseau marchand, dont le capitaine le traita inhumainement pendant toute la traversée. Bientôt les officiers, le conseil de Pondichéry et les principaux employés furent obligés de le suivre. »

Au nombre de ces officiers était M. de Rétigny, qui fut enfermé avec le général Lally, en arrivant en Angleterre, dans une affreuse prison de Portsmouth. Il est juste d'ajouter qu'ils n'y restèrent pas longtemps. Ils furent relâchés sur parole, et obtinrent de l'amirauté d'Angleterre de repasser en France. M. de Lally eut la permission d'emporter les objets nécessaires à sa défense, car il était accusé d'avoir vendu Pondichéry aux Anglais.

A l'occasion de ce procès, M. de Villegrain fut obligé de quitter son château pour revenir à Versailles. Au grand contentement de toute la jeune noblesse, il ramena saine et sauve sa femme sur le sort de laquelle il avait couru tant de sinistres bruits.

— C'est remis à plus tard, disait-on.

— Il attend le jour de sa fête ! disaient d'autres.

Sa haute position au ministère de la marine lui imposa en grande partie le débrouillement de

cet horrible procès de M. de Lally. Il voyait souvent ce malheureux général, fou mais non coupable, fou à coup sûr puisqu'il était Irlandais, et qu'il n'a jamais existé un Irlandais qui ne fût un peu fou. Il voyait pareillement M. de Rétigny, qui, pour le monde, avait été forcé de reprendre ses assiduités auprès de la comtesse. Les deux officiers de marine, les deux rivaux, se voyaient chez elle, se promenaient chaque jour avec elle au parc ou se rencontraient fréquemment à sa table. Ils s'observaient avec un sentiment de défiance hostile que ne contribuait pas peu à augmenter M^me^ de Villegrain, en évitant de rompre la glace avec M. de Rétigny, dont elle sentait bien être encore passionnément aimée. Elle aigrissait à plaisir sa jalousie par les attentions qu'elle avait pour M. de Fonteuil, qu'au fond elle préférait, mais qu'elle rendait malheureux autant que son rival en ne congédiant pas celui-ci ouvertement.

M. de Villegrain, comme tous les maris, marchait avec tranquillité sous ces nuages qui se formaient autour de lui ; il ne voyait rien, il ne soupçonnait encore rien ; mais toutefois c'était lui qui était destiné à soutirer l'électricité qui s'amassait dans les flancs de ces orages balancés sur sa tête.

Un jour, au sortir du conseil, il accourut tout joyeux vers sa femme, et, en lui prenant les mains et en les lui baisant, il lui dit :

— J'ai passé deux heures avec M. de Lally, l'ex-gouverneur des Indes.

— Ah !... A-t-on quelque espoir qu'il sera acquitté ?

— Il s'agit bien de cela !

— Et de quoi s'agirait-il ?

— De vous, mes délices !

— Vous avez l'humeur gaie aujourd'hui, monsieur le comte.

— Je ne ris pas. Au surplus, je m'explique. Il ne s'est pas précisément agi de vous dans l'entretien que je viens d'avoir avec M. de Lally ; mais, dans cet entretien, j'ai recueilli pour vous une joie... une joie bien grande... bien extraordinaire... bien inattendue... et je vous l'apporte.

— Voyons-la tout de suite, cette joie ?

— Non... patientez, mon adorée.

— Alors, je n'y crois pas.

— Vous y croirez plus tard...

— Plus tard, c'est jamais.

— Aujourd'hui même.

— A l'instant !

— Dans deux heures.

— Pourquoi ces deux heures ? Sommes-nous

au théâtre, où l'on remet à l'acte suivant ce qui pourrait si facilement être dit au premier?

— Nous ne sommes pas au théâtre ; mais j'ai affaire à un public incrédule, sceptique, fantasque, qui ne croit que sur bonnes preuves. Ce public, c'est vous, et mes preuves ne seront ici qu'à six heures. Il en est quatre, vous n'avez donc que deux heures à languir ; et encore ! peut-on appeler languir, attendre à table, car c'est bientôt l'heure de votre dîner, auprès d'un mari qui vous idolâtre et...

— M. de Fonteuil et M. de Rétigny ! — annonça le valet.

— La phrase a été singulièrement terminée, pensa M[me] de Villegrain en saluant ces deux messieurs, qui venaient, invités de la veille, s'asseoir à la table du secrétaire intime de leur ministre.

Après qu'on eut beaucoup parlé à ce dîner du procès de M. de Lally, que ses ennemis osaient traiter de voleur, lui qui avait laissé dans l'Inde sa fortune, son sang et presque sa raison, la conversation, de voleur en voleur, passa tout naturellement aux vols commis dans Paris, malgré toute la vigilance du lieutenant de police.

— Eh ! mon Dieu ! dit la comtesse, qui avait jugé favorable le moment de lâcher sa vengeance, comme, à la chasse au faucon, on lâche l'oiseau

en l'air pour qu'il tue en descendant ; eh ! mon Dieu ! bien souvent on met sur le compte banal du vol des disparitions d'objets qui n'ont pas été pris.

— Que vous avez raison ! dit M. de Villegrain, dont l'approbation parut au premier abord une déférence habituelle pour les opinions de sa femme, laquelle reprit :

— Un beau jour, l'objet perdu se retrouve, et l'on est alors tout honteux d'avoir soupçonné et accusé au hasard.

— Que vous avez raison ! répéta M. de Villegrain.

— Ainsi, moi, continua la comtesse, j'ai perdu une clef d'un prix inestimable, puisque mes efforts pour la remplacer ont été vains ; j'ai pu croire qu'elle m'avait été volée, arrachée dans la foule, à l'une des cérémonies de la cour. Quelle erreur n'était pas la mienne ! Cette clef, m'a été rapportée fidèlement par une main loyale, digne, pure, irréprochable, que je ne récompenserai jamais assez.

— Pas possible ! s'écria M. de Villegrain. Votre clef !...

— La voici ! dit la comtesse en montrant la clef à son mari, et en la mettant sous les yeux pétrifiés de M. de Rétigny.

Le capitaine recevait en plein le châtiment que lui tenait en réserve la comtesse de Villegrain, qui continua ainsi à l'écraser sous son talon :

— Vous savez tous, messieurs, que cette clef ouvrait un coffret auquel j'attachais pareillement un grand prix et que je dirais m'avoir été volé, si je n'étais pas destinée peut-être à le voir reparaître un jour rapporté par les oiseaux du ciel ou par les poissons de l'Océan.

— Et qui sait? vous avez peut-être encore raison, reprit le comte en souriant et en regardant M. de Fonteuil et M. de Rétigny, fort loin l'un et l'autre d'avoir envie de rire en ce moment.

— Cette clef, continua la comtesse en l'élevant toujours à la hauteur du regard de M. de Rétigny, pâle comme si cette clef eût été celle de son tombeau, m'est plus chère maintenant cent fois que ce coffret, dont je ne veux plus entendre parler.

— Vous n'êtes pas sérieuse, dit le comte. Pourquoi mépriseriez-vous tant ce coffret, que vous teniez de moi ?...

La comtesse comprit alors combien elle était allée trop loin.

— Un coffret qui renferme, après tout, vos parures de noces et de bal.

— Cher comte, interrompit-elle, j'ai voulu dire

que je n'attachais aucun prix, non pas au coffret en lui-même, puisque c'est de vous que je le tiens, mais à ce qu'il renfermait. Je ne tendrais pas seulement la main pour reprendre ces parures dont vous parlez. — (Elle fit un geste imperceptible de dédain du côté de M. de Rétigny.) — Et je me jetterais au feu pour celui qui m'a rendu cette clef et mise, par conséquent, dans la possibilité de rouvrir mon coffret, si jamais il m'était rendu. Vous voyez, cher comte, que vous m'avez mal comprise et mal jugée.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le comte, passez-moi cette clef, je vous prie.

— Que voulez-vous en faire ?

— Ce qu'on fait d'une clef.

Le comte se leva.

La comtesse, M. de Rétigny et M. de Fonteuil se levèrent aussi, et se regardèrent avec étonnement ; cet étonnement devint une inquiétude fort agitée lorsque le comte, d'une voix sombre, eut ajouté :

— Il y avait dans ce coffret, je le suppose, des trésors que je ne me figurais pas. Il est vrai qu'il revient des Indes, où se font de grosses fortunes.

Ces mots seuls : *Il revient des Indes*, suffisaient pour annoncer aux trois personnes qui écou-

taient le comte la terrible surprise qu'il leur réservait.

— Passons dans mon cabinet, ajouta-t-il.

Sur le seuil de son cabinet, M. de Villegrain s'arrêta pour dire :

— Ce matin, en déjeunant à la Bastille avec M. de Lally, qui n'en sortira plus, je crois, que pour aller à l'échafaud, le général m'a dit : « Parmi les objets qui m'ont été rendus par les Anglais, beaucoup ne m'appartiennent pas, entre autres, une espèce de meuble rare, — vous verrez, — un coffret en cristal. Il a dû appartenir, je présume, à quelque officier tué ou fait prisonnier dans l'Inde, à Madras ou à Pondichéry. Je vous le confie avec prière de le restituer aux parents de celui à qui il appartient, si le hasard vous les fait jamais rencontrer. Cet objet est à l'hôtel où je suis descendu ; prenez-le et emportez-le chez vous. » J'ai vu ce coffret, continua M. de Villegrain en poussant devant lui la porte de son cabinet ; je n'ai pas besoin d'ajouter que je l'ai reconnu pour être celui de ma femme ; d'ailleurs, jugez vous-même, madame.

Posé sur un marbre, le coffret vint glacer les regards des trois assistants. M. de Villegrain ne doutait plus, après les paroles imprudentes de sa femme, qu'il ne dût y trouver des preuves de ses

relations peu légitimes avec l'un ou l'autre des deux jeunes officiers de marine, peut-être avec tous les deux ; M. de Rétigny ne doutait pas, lui non plus, de la présence de ses lettres au fond de ce coffret, qu'il s'en voulait à la mort de n'avoir pas laissé couler au fond de l'Océan ; de Fonteuil tremblait pour la comtesse à cause de ces mêmes lettres ; et la comtesse avait bien d'autres motifs peut-être pour avoir d'autres pensées et d'autres craintes.

Le sourire aux lèvres, le comte examina ensuite la clef comme s'il la voyait pour la première fois, et il se mit à la polir avec un coin de son mouchoir brodé, afin de mieux admirer, eût-on dit, la finesse et la beauté du travail. Dans cet exercice où il se complaisait, il semblait aiguiser la lame d'un poignard oriental et s'assurer d'avance de la certitude du coup qu'il allait porter. Chacun des trois spectateurs de cette scène muette paraissait, en effet, sentir la clef de cristal s'approcher de son cœur, y pénétrer, y fouiller et l'ouvrir.

Le comte ouvrit le coffret.

Sur un lit de perles et de diamants se trouvait une seule lettre, une seule. — Que voulait dire cela ? — Une seule lettre, quand Fonteuil et de Rétigny s'attendaient à en voir des monceaux !

M. de Villegrain ouvrit cette lettre et la lut pour

lui devant les trois visages décomposés qui l'entouraient.

— Messieurs, dit-il ensuite après avoir lu, rentrons au salon, le café refroidit.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain, M. de Villegrain envoya sa démission au roi.

Le surlendemain, il quittait Versailles et il courait se renfermer dans son château, où avaient disparu ses deux premières femmes.

— Vous croyez peut-être que, plus tard, il en sortit seul... Du tout ! il en sortit, le mois suivant, ambassadeur... avec sa femme.

Il avait dit autrefois ces belles paroles, que nous avons transcrites : *On n'est pas jaloux du roi !*

FIN

# TABLE DES CHAPITRES

Le capitaine Maubert . . . . . . . . . . . . . 1
I. — La maison dans le bois . . . . . . . . . . 1
II. — Les deux confidences . . . . . . . . . . . 12
III. — Fly . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 20
IV. — La séparation. . . . . . . . . . . . . . . 29
V. — Louisiane. . . . . . . . . . . . . . . . . 40
VI. — A quoi tient l'amitié entre les amis . . . . 51
VII. — La prise de voile . . . . . . . . . . . . . 60
VIII. — Le sermon . . . . . . . . . . . . . . . . 72
IX. — Une amitié sainte . . . . . . . . . . . . . 80
X. — La place Maubert . . . . . . . . . . . . . 87
XI. — Un ami fidèle . . . . . . . . . . . . . . 99
XII. — Une fête de la Patrie . . . . . . . . . . . 102
XIII. — Le retour à Saint-Mandé. . . . . . . . . . 115
La clef de cristal. . . . . . . . . . . . . 125

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.



